

Lettres et fragments /  
Jacques Liénard,... ; précédés  
d'une notice biographique  
par Daniel Benoît,...

Liénard, Jacques-L. (1875-1901). Auteur du texte. Lettres et fragments / Jacques Liénard,... ; précédés d'une notice biographique par Daniel Benoît,... 1902.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE



Précédés d'une Notice biographique

PAR

DANIEL BENOIT

CAHORS

A. COUÉSANT, Imprimeur-Éditeur

1903



JACQUES LIÉNARD

—

LETTRES & FRAGMENTS

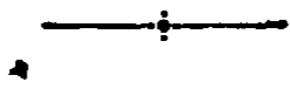
*Lm<sup>97</sup>*  
*49484*

*2420*





JACQUES LIÉNARD  
MISSIONNAIRE AU ZAMBÈZE



# LETTRES

ET



# FRAGMENTS

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

DANIEL BENOIT

PASTEUR



CAHORS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE A. COUESLANT



1902

# JACQUES LIÉNARD

NOTICE BIOGRAPHIQUE

## JACQUES LIÉNARD

---

La mort prématurée de Jacques Liénard, ce jeune et vaillant missionnaire, survenue après tant d'autres qui avaient déjà brisé le cœur des amis du Zambèze, a provoqué dans les églises une émotion profonde. Elles fondaient sur lui de grandes espérances. Richement doué, élève brillant de la Faculté de Montauban, capable d'explorer avec un égal succès les différents domaines de la théologie, il s'était consacré tout entier à l'œuvre des missions; et, si Dieu lui avait conservé la vie, nul doute qu'il n'eût marqué parmi les pionniers de l'Évangile au xx<sup>e</sup> siècle. Il laisse dans la mission du Zambèze un vide qui sera difficilement comblé. Il avait mis, avec tant d'ardeur, la main à l'œuvre! Il s'appliquait, avec des aptitudes si variées, aux travaux si nombreux et parfois si contraires qui réclament les efforts du missionnaire! Il étudiait avec tant de soin le caractère et les mœurs du peuple que Dieu l'appelait à évangéliser! On regardait avec confiance à lui comme à l'un de ceux



qui poursuivraient avec le plus d'intelligence et de dévouement le sillon tracé par M. Coillard, et tant de belles espérances ont été moissonnées dans leur fleur. Nous n'avons qu'à nous incliner devant la volonté souveraine de Celui qui envoie les ouvriers et les reprend tout en continuant son œuvre et dont les voies restent pleines de sagesse et de miséricorde dans leur apparente rigueur.

Toutefois il convenait de sauver de l'oubli, à défaut de travaux dont il avait conçu le projet, mais auxquels il n'a pu mettre la dernière main, son journal et ses lettres où se reflètent ses préoccupations journalières, et qui renferment tant de renseignements précieux. Ceux qui l'ont vu de près au Zambèze, en particulier le vénéré M. Coillard, nous encouragent dans cette voie. Quel vide son départ a fait au milieu d'eux et quel désir qu'on recueille et conserve précieusement ce qui vient de lui! « Mes pauvres amis, si vous saviez ce qu'était votre fils pour moi! » écrivait aux parents de Liénard, le 30 octobre dernier, le fondateur de la mission. « Même encore maintenant, il me semble qu'il n'a fait qu'une absence et qu'il va paraître, au coin de la maison, avec son habit blanc et son bon sourire ! Il s'était fait une grande place dans ma vie... Comme je le suggérais dans ma lettre au Comité, je veux espérer que vous donnerez à l'Eglise tout ce qui vous reste de

vosre bien-aimé fils : ses lettres et ses souvenirs. C'est son héritage et un héritage précieux dont il ne faut pas la frustrer! » Nous essayons aujourd'hui de répondre à ce vœu, qui est aussi celui d'un grand nombre d'amis des missions. Ils trouveront plus loin ces lettres et ces notes que nous ferons précéder d'une courte biographie.

## I

Jacques Liénard naquit à Annonay, le 7 février 1875, au sein d'une famille pieuse. Son père, actuellement évangéliste à Tauché, près de Niort, était, ainsi que sa mère, professeur dans la pension de jeunes filles que M. Jacques Liénard, le grand-père du missionnaire, a dirigée pendant de longues années avec autant de dévouement que de succès, et qui a fourni un si grand nombre d'institutrices pieuses à nos Eglises. Jusqu'à trois ans l'enfant fut assez chétif : cependant il montra de bonne heure un caractère très entreprenant. A six ans il faillit être ravi à l'affection de sa famille. Son petit frère et sa plus jeune sœur moururent, à quelques instants d'intervalle, de la rougeole dont il était lui-même sérieusement atteint. Dieu le conserva à ses parents pour qu'ils ne fussent pas accablés au-delà de leurs forces.

Jacques était très violent, en même temps que très ordonné, et il ne supportait pas que l'on touchât à ses trésors. Cependant il était très sensible à l'affection et par la douceur on pouvait obtenir beaucoup de lui.

« De bonne heure », nous raconte sa mère, « il fut réfléchi et méthodique, et se montra observateur. Il faisait de grandes promenades avec son grand-père et son père. C'est dans ces courses au bord du Rhône ou sur les hauteurs des environs d'Annonay que se développa son goût pour l'histoire naturelle. Il ne rentrait jamais sans rapporter une plante, une fleur, un coquillage fossile, un morceau de poterie romaine trouvé dans les ruines d'un temple dédié à Mars. Un jour, il revint du mont Pilat, avec un superbe lis martagon qu'il planta dans son jardin, et qu'il conserva pendant plusieurs années. Il consacrait tous ses loisirs à son jardinage, et sa vive imagination lui suggérait toujours quelques nouveaux embellissements. C'est ainsi, que, dans ce jardin minuscule, il avait une tonnelle, un étang, un banc, que sais-je encore? et puis ses plantes prospéraient à plaisir, et lui permettaient de faire des bouquets pour les personnes qui lui étaient le plus chères. »

Voici comment il fut amené à s'occuper de son âme. Un soir, son père lui dit : « Jacques, ne veux-tu pas donner ton cœur au Seigneur? » Im-

médiatement les yeux de l'enfant se remplirent de larmes, et il répondit : « Je le voudrais bien, mais comment faire? » — « Dis tout simplement à Dieu : Je veux être ton enfant et vivre pour toi. Puis sois ferme dans la pensée que Dieu t'a entendu et accepté! » Le lendemain matin, la figure radieuse du petit Jacques montrait clairement que le grand acte de sa vie venait de s'accomplir. Il était, dès ce moment, un enfant de Dieu par le don de tout son être; et, quoique toujours très vif, il montra par son application au travail, son sérieux et sa déférence envers tous ses parents, que ce n'était pas affaire d'imagination, mais que sa vie tout entière était transformée.

Dès lors il chercha à faire quelque chose pour le Seigneur et il s'intéressa tout de suite aux missions. Son esprit dut se faire inventif, car pour donner il fallait avoir, et sa bourse était peu garnie. Mais l'amour rend ingénieux. Il se mit à ensemençer son jardin, et il fit venir à bien toute espèce de jolies plantes. Les élèves de la pension voulurent suivre son exemple, et il leur fournit plantes et graines, à un prix un peu élevé, mais on payait sans se faire prier, sachant que c'était pour les missions. Après le commerce des plantes vint celui des lapins. Une petite cabane, dans un coin du jardin, pouvait, à la rigueur, servir de clapier. En revenant de l'école, Jacques passait à côté de



grands terrains vagues, bien arrosés de sources, et il rapportait des faix d'herbe dans son tablier noir.

Mais, en hiver, que faire ? Il demanda à son père la permission de visiter un atelier de reliure, et il eut bien vite compris le mécanisme de ce métier. Il apprit à relier sinon avec élégance, du moins solidement et avec goût, et il se procura ainsi de nouvelles ressources qui prenaient encore le chemin de la Société des Missions. Il recueillait aussi les vieux timbres et les envoyait à Bordeaux.

Il était naturel qu'avec de telles préoccupations, et dans un tel milieu, ses pensées se tournassent vers le saint ministère. Après avoir obtenu son certificat d'études, il entra à l'École primaire supérieure, mais il fallait se lever de grand matin pour être en classe à sept heures : sa santé s'altéra et ses parents le gardèrent à la maison, se demandant avec inquiétude ce qu'ils feraient de lui. Ils ne restèrent pas longtemps dans l'indécision. « Je veux être pasteur, » dit-il à son père, qui lui donna les premières leçons de latin, en attendant qu'il entrât, à Pâques 1887, au collège d'Annonay, tenu par des basilien. C'est là qu'il fit toutes ses classes, depuis la septième jusqu'à la rhétorique inclusivement. Chaque année il obtenait le prix d'excellence et se maintenait à la première place. « Votre fils est étonnant, » disait à son père un

de ses professeurs, qui tout en lui donnant d'excellentes leçons respectaient ses convictions évangéliques, « il a autant de facilité pour les lettres que pour les mathématiques. »

Mais, en même temps qu'il parcourait avec succès le cycle des études classiques, il ne négligeait pas l'étude de la parole de Dieu et la prière. Il apprenait à se connaître lui-même comme un pécheur reçu en grâce, mais qui a besoin de croître dans la connaissance et l'amour du Seigneur. Des lettres intéressantes qu'il écrivait à une jeune Anglaise, son amie d'enfance, pieuse comme lui, et pour laquelle il éprouvait l'affection d'un frère, vont nous faire lire dans son cœur.

« Oh ! oui, » lui écrivait-il le 10 janvier 1892, — il avait alors 17 ans, — « j'ai besoin d'avancer dans les voies du Seigneur ! Vous avez l'air de me considérer comme un frère aîné, comme un chrétien expérimenté ! Oh ! que l'on me connaît peu ! Que l'on sait peu combien je suis mauvais ! Continuez à prier pour moi pour que, en effet, j'avance cette année dans les voies du Seigneur ! Je prie de mon côté, tous les soirs et tous les matins pour vous et ma chère Marthe (sa sœur) que je suis si heureux de savoir auprès de vous. » Il lui disait encore, le 3 octobre suivant : « Oh ! oui, chère sœur, selon votre vœu et le mien, j'ai bien besoin que le Seigneur me remplisse de sa grâce, qu'il me fasse voir toute la grandeur de la tâche que j'ai à accomplir, et qu'il m'en rende

moins indigne. J'espère devenir, avec l'aide de Dieu, de moins en moins inutile et arriver enfin à travailler pour Jésus et pour lui seul. Je me place auprès de lui *sans inquiétude*. Lui me soutiendra et me rendra capable de remplir ma tâche. »

Cette année-là, ses parents quittèrent Annonay, pour Châtel-Censoir, dans l'Yonne, où son père entra au service de la Société Evangélique. « C'est pour mon bien que je suis séparé d'eux cette année, » écrivait-il à son amie ; « outre l'effet produit sur ma vie spirituelle, cela me préparera à la séparation de l'année prochaine, lorsqu'il me faudra quitter Annonay pour me rendre à l'Ecole préparatoire de Tournon. Cette seconde séparation me paraît plus triste encore que l'autre. Je partirai alors de la maison paternelle, et j'irai dans le monde. Ma carrière commencera. Malgré tout ce qu'il peut y avoir de triste ou plutôt de grave ou de sérieux dans cette perspective, elle me sourit pourtant, parce que je trouverai à Tournon des camarades ayant les mêmes aspirations que moi, alors que, jusqu'ici, je n'ai vécu qu'avec de jeunes catholiques sans foi, auxquels je ne pouvais m'attacher. »

En attendant, Jacques Liénard restait auprès de ses grands parents, tendrement aimés, et il continuait d'Annonay sa correspondance avec sa jeune confidente. « Combien de nuages à mon ciel ! » lui

écrivait-il, un dimanche de février 1893. Combien de mauvaises herbes dans mon cœur ! Plus que des mauvaises herbes, de la fange ! Il est des jours où Satan me tourmente d'une manière atroce. Personne n'en sait rien : on ne voit rien au dehors, mes actes ne trahissent pas mes pensées. Dieu seul sait ce que je souffre alors ! et surtout dans ces jours de tempête où j'ai prêté l'oreille à la voix du démon. Je sais où est le secours ; mais hélas ! très souvent Satan étouffe toutes les autres voix, et je n'entends plus Jésus qui me dit : Confie-toi en l'Éternel de tout ton cœur ! Si Dieu n'avait pas un océan de miséricorde pour ceux qui pèchent, il y a longtemps qu'il m'aurait abandonné. Mais il écoute toujours ceux qui se repentent, et le pauvre péager trouve grâce auprès de lui. Au milieu des jours sombres que Satan m'a souvent fait passer, il y en a eu d'autres joyeux cette année : ceux dans lesquels j'étais fidèle. Oh ! que bienheureux sont ceux qui se confient en lui !... Pour me rappeler que je suis soldat de Christ, je cloue au mur de ma chambre des versets sans nombre... Je grave dans cette autre chambre, mon cœur, d'autres versets... J'y grave l'assurance que Christ m'a racheté et que maintenant ma vie est à lui. »

Il aimait aussi à chercher la solitude pour y trouver son Dieu. Il était heureux de faire des



courses dans les environs d'Annonay, et son regard observateur ne se lassait pas de contempler cette belle nature que déjà il savait dépeindre en traits sobres et précis. « J'avais aujourd'hui un jour de congé accordé par M. l'Evêque qui a passé récemment un jour au collège. J'en ai profité pour aller faire une petite promenade sur une éminence modérément élevée, mais d'où l'on jouit d'une vue admirable. A l'est le regard se perdait dans les brumes qui couvraient les Alpes. Au sud, de belles montagnes bleues bornent l'horizon. Au nord la majestueuse chaîne du Pilat avec ses cimes grises ou noircies par les forêts de sapins; à l'ouest enfin Roche-des-Vents qui dresse jusqu'à 1200 mètres sa masse énorme solidement appuyée sur de nombreux contreforts et charmante sous ses sapins noirs et ses chênes verdissants. Entre ce cadre grandiose s'étendait notre fertile canton, avec ses bois aux riches teintes, ses champs, ses prairies, ses moissons aux vagues ondulantes. Longtemps je contemplai ce spectacle, et, prêtant une oreille attentive à l'alouette qui chantait au plus haut de l'air, je me mis à chanter aussi mon hymne au Créateur. »

Mais il allait quitter pour n'y faire plus que de rapides séjours ces beaux lieux qui l'avaient vu naître. Après son examen de rhétorique, il passa les vacances à Chatel-Censoir. Il y rencontra son amie

d'Angleterre en visite chez ses parents. L'œuvre des missions revint plus d'une fois dans leurs entretiens. Miss Ethel Mather nous écrit à ce sujet : « Jacques connaissait depuis longtemps mon grand désir de me consacrer à une vie missionnaire, et mes idées sur le devoir et la responsabilité de tous les chrétiens. Un soir nous parlions de l'avenir, et il me dit : « Vois-tu, en voyant combien tu es prête à tout quitter pour aller chez les païens, je comprends combien cette carrière est belle, et ces jours-ci, je me suis demandé si le Seigneur me permettrait d'y consacrer ma vie. Je le voudrais bien ! » Déjà le Maître faisait entrevoir à son jeune serviteur la beauté de cette carrière qu'il embrassera plus tard avec tant de joie.

Au mois d'octobre, Jacques Liénard entra à l'école de Tournon pour y préparer sa philosophie. La première impression fut très favorable. « M. Foltz est un homme excellent, » écrivait-il à son amie, « et parmi mes futurs camarades, il y a plusieurs jeunes chrétiens convaincus qui seront pour moi des amis précieux. C'est Dieu qui a tout arrangé, c'est Lui que je remercie... Ce matin un des grands est venu m'inviter à une petite réunion intime de prières, tenue dans un petit dortoir. Nous avons été seulement six. Chacun a lu à son tour un verset d'un chapitre, on a chanté plusieurs fois. Ceux qui ont voulu ont présenté quelques

simples réflexions, puis nous avons tous prié. C'est délicieux, ces petites assemblées de « deux ou trois » qui s'unissent pour adorer Dieu et le prier. »

Il se livrait avec goût aux études de philosophie, et il lui arriva plus d'une fois d'être le premier de sa classe; mais cette étude commença par ébranler les bases de sa foi avant de les rendre plus solides. On lit dans son journal de cette époque ces lignes caractéristiques : « Les luttes stériles et les chutes répétées d'un côté et la tiédeur de ma vie religieuse de l'autre me forcent à me demander où j'en suis, si je ne recule pas, si je n'ai pas abandonné le chemin étroit. D'autre part, l'étude de mainte question philosophique, depuis l'évolution jusqu'à la morale en passant par la théodicée, la vie, l'âme, l'immortalité, etc., ont fait surgir en moi mille questions angoissantes. J'ai fait connaissance avec les théories modernes et avec les arguments que les savants et beaucoup de philosophes d'aujourd'hui dirigent contre toute religion. Parmi ces théories, il en est de séduisantes et de belles ; parmi ces arguments il en est de très forts. Sur le moment je ne puis me ressaisir ; les arguments du christianisme, s'il en a, je ne les vois pas, et ma foi vacille. J'en suis venu à douter de tout, de ma vocation et du sens de ma vie. »

Il faisait part de son état d'âme à son amie d'Angleterre qui s'efforçait de le ramener et de le retenir au pied de la croix, en même temps qu'elle lui transcrivait des extraits des apologistes anglais.

Il lui répond le 24 juin 1894 : « Parmi les morceaux que tu m'as copiés, il y en a qui me semblent bien faibles. Je suis de ces hommes dont parle le docteur Bonar dans *Settled in Heaven*, mais j'ai peine à croire que Dieu qui habite dans les cieux s'en *rie*, et qu'il se *moque* de ces hommes et de moi. Je crois au contraire que c'est pour ces malheureux dont je suis, si leurs intentions sont pures, que Dieu garde son amour : je ne crois pas que Dieu me regarde comme un homme digne de sa colère parce que le doute me ronge le cœur. Si Dieu est notre Père, notre tendre Père, il ne peut faire autre chose que de me tendre une main miséricordieuse. J'ai à me mettre dans les conditions favorables pour saisir cette main, mais je ne puis faire plus. Je ne puis faire que la mer où je m'enfonce soit une terre ferme. « Homme de peu de foi, » répètes-tu ; mais la foi ne me suffit pas. Quand des philosophes me disent que mes croyances sont contraires à la raison et à la vraisemblance, je ne puis accepter ces croyances sans me demander d'abord ce que valent ces objections. Comme disait un grand chrétien, Fénelon : « Je veux des raisons pour fléchir ma raison. » — Mais ces



raisons il les cherchera. Il n'adopte pas cette définition du doute : « un oreiller commode pour une tête bien faite. » C'est pour lui une souffrance dont il veut guérir à tout prix. Il songeait dès lors à se rendre en Angleterre pour y voir de près les fruits excellents qu'y produit une foi vivante. « L'Allemagne est plus riche en ouvrages théologiques et en théologiens, mais elle a une triste renommée. La critique y a détruit la foi. Aller en Allemagne, malgré les facilités et les avantages que je pourrais y trouver, serait m'exposer moi-même au danger, et peut-être y succomber. En Angleterre, au contraire, je pourrai trouver des ouvrages théologiques de valeur qui ont sur les ouvrages allemands l'avantage d'être orthodoxes. En outre, je verrai en Angleterre la foi à l'œuvre et ce spectacle réconfortant ranimera peut-être la mienne. Je voudrais étudier de près une société animée de l'esprit chrétien. Les grands problèmes qui s'agitent dans ma tête pourront trouver en Angleterre leur solution. Je passe volontiers sous silence l'orgueil britannique dont on se moque trop en France, et je vois dans les fils et les filles d'Albion des qualités que les descendants des Gaulois peuvent à bon droit leur envier : de la dignité, de la ténacité, de la persévérance et une grande activité. » — On retrouvera chez lui ces qualités qu'il admirait chez nos voisins d'outre Manche.

Mais il n'eut pas besoin de ce voyage pour affermir sa foi. Ses prières persévérantes eurent raison de cette crise passagère qui devait à la fois le laisser plus humble et plus croyant. — Ses études classiques approchaient de leur terme. La question qu'il dut traiter à son examen de philosophie était celle-ci : « Le progrès des sciences de la nature a-t-il affaibli ou a-t-il fortifié les preuves de l'existence de Dieu ? ». — « J'ai soutenu cette thèse », écrivait-il à son amie, « que la foi n'avait rien à redouter de la science et de ses découvertes, et que, si beaucoup de savants modernes ont nié Dieu, c'est par un abus de raisonnement et en outrepassant les limites dans lesquelles est enfermé le savant. Il étudie les phénomènes et leurs lois, mais il ne peut s'élever jusqu'à l'étude des réalités ; il ne peut rien dire sur Dieu. Cependant, si l'on ne peut connaître Dieu que par des moyens autres que les méthodes scientifiques, une connaissance plus approfondie de ses œuvres, de la nature, ne peut qu'aider à perfectionner cette idée de la divinité. J'ai étudié particulièrement cette fameuse théorie de l'évolution que le professeur qui me corrigera ne croit pas vraie d'ailleurs. J'ai fait une très bonne dissertation, mais ces divergences d'opinions avec mon correcteur m'ennuient un peu. »

Le professeur sut apprécier la valeur de ce tra-

vail. Liénard subit avec distinction son examen de philosophie, et quand la Faculté de Montauban reprit ses cours en novembre 1894, il s'empressa de venir s'asseoir sur ses bancs.

## II

Jacques Liénard a passé des années heureuses dans notre ville. Dès son arrivée il fut touché de l'accueil affectueux des professeurs, en même temps qu'il se créait bientôt parmi les étudiants de solides amitiés. « Il y en a de très aimables et de très sérieux » écrit-il à son amie. « Je te parlerai plus compendieusement de chacun lorsque je les connaîtrai mieux, et que j'aurai fait choix d'une *turne*, c'est-à-dire d'une association de quatre ou cinq élèves formant entre eux une petite société d'amis. La vie est ici très agréable. On peut bien travailler et méditer. Un candidat de cette année m'a invité à une réunion de prières journalière dans sa chambre ; plusieurs nouveaux sont avec nous. »

Il faudrait citer les lettres pleines de charme et d'entrain dans lesquelles il raconte à sa jeune amie sa vie d'étudiant. La note humoristique n'y perd jamais ses droits, mais il faut s'en tenir à ce qui nous le fait connaître au point de vue religieux.

Il se livra avec ardeur aux études théologiques, mais sa foi n'en fut pas ébranlée. Elle se fortifia, au contraire, et prit de plus en plus conscience d'elle-même. Il écrit au sujet d'un cours sur le « Problème du Mal » qui le passionnait : « Le professeur nous a fait prévoir, en commençant ses leçons, que nous aurions sans doute à reviser beaucoup de nos idées et à transformer beaucoup de nos dogmes, et que ce changement ne détruirait pas notre foi, si celle-ci était vraiment non une croyance, mais une vie, une vie intime et cachée avec Jésus Christ, notre Sauveur, une vie nouvelle, régénérée dans le sang de l'Agneau. » C'est ainsi qu'en se tenant près du Sauveur, il saura préserver sa foi de toute atteinte, malgré l'ardeur avec laquelle il abordera les questions les plus difficiles.

La vocation missionnaire de Jacques allait s'affirmer. Au mois de janvier 1897, M. le pasteur Lauga, de Reims, nous fit une visite à son retour de Madagascar, où il avait accompli avec M. Hermann Krüger une si belle œuvre de relèvement. Il donna, dans le temple des Carmes, une conférence d'un douloureux intérêt sur les dangers que les menées des jésuites faisaient courir aux églises protestantes de notre colonie. Après avoir parlé des persécutions qu'enduraient les chrétiens évangéliques, il s'écria : « Les 500,000 protestants veulent des pasteurs

français, M. Galliéni après M. Laroche en réclame. Ce seront leurs auxiliaires indispensables. Eh bien ! sur mille pasteurs français, un seul s'est levé. Et vous, jeunes gens, répondrez-vous : Me voici ? » — Liénard raconte à ses parents cette émouvante soirée, puis il ajoute : « Vous pensez sans doute que je vais conclure : *Moi*, me voici ! Eh bien non ! Ce n'est pas au moment de l'émotion que l'on prend des décisions pareilles. Mais j'ai voulu vous transmettre cette émotion telle quelle. Vous savez que j'ai toujours aimé les missions, vous savez que le premier argent que j'ai gagné l'a été par zèle missionnaire. Ce que vous ne savez pas c'est que j'ai souvent pensé à ceci : « Pourquoi pas moi ? » Devant les nécessités des missions et devant l'indifférence du public, de la jeunesse protestante, cette question, à moi et à d'autres, se pose plus claire : « Pourquoi pas moi ? » Heureusement j'ai deux ans pour réfléchir... Mais il faut se décider avant deux ans. Après demain nous arrive M. Coillard, et demain nous verrons de près M. Lauga. C'est notre semaine missionnaire. Quelque chose me dit que cette semaine sera pour beaucoup d'étudiants décisive. Nos excellentes réunions de la première semaine l'ont bien préparée. Mercredi soir trois étudiants, trois futurs missionnaires, nous ont tous émus. Ce matin, oncle Daniel est revenu à la charge sur le texte du

Macédonien... Priez surtout le Seigneur pour que les familles de ceux que Dieu désignera ne s'opposent pas à cet appel, et que pour chacun l'appel soit clair et décisif. Oh ! si ce mouvement missionnaire enlevait notre jeunesse !... »

On se rappellera longtemps à Montauban la visite de l'apôtre du Zambèze, sa foi sereine et vivante qui l'entourait comme d'une auréole, ses appels pressants, sa piété communicative. Des prières nombreuses l'avaient préparée et il serait difficile de dire le bien qu'elle fit à nos âmes. Mais laissons à celui qui sera bientôt son compagnon d'œuvre le soin de raconter à ses parents ce séjour de M. Coillard à Montauban qui devait donner une orientation nouvelle à son existence.

« Mardi dernier, 19 janvier, tous les étudiants étaient réunis chez M. Westphal pour la Société d'études bibliques. A 9 heures et demie M. Westphal, avec le président des étudiants et le bureau de la Société des amis des missions, part pour la gare et ramène M. Coillard. Nous nous étions préparés et au moment où il franchit le seuil, nous entonnons le cantique : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes ! » C'était émouvant. Avant de remercier, avant de nous dire bonjour, M. Coillard dit : Prions ! et il commence par la prière son séjour au milieu de nous. Après avoir causé un peu, comme il était tard, nous nous retirons. Le lende-

main mercredi, grande réception chez M. Westphal. Etudiants et professeurs, nous sommes suspendus aux lèvres du missionnaire, écoutant le récit de son exil de Lérivé, lors de la guerre, son voyage chez les Ba-Nyaï, chez Lobengoula, et chez Khama. Il est impossible d'entendre M. Coillard racontant ses aventures sans être remué. Les choses les plus sublimes lui paraissent toutes simples. Il les accompagne d'un bon sourire comme pour les faire excuser. Vous connaissez la plupart de ces récits par le *Journal des Missions*, mais rien ne vaut la narration par le héros lui-même..... « Ma femme et moi, nous n'aimions pas les voyages, moins que tout autre missionnaire du Lessouto, et nous avons voyagé plus que pas un ! »

Liénard cite ensuite la péroraison de la conférence, que M. Coillard donna le lendemain dans la grande salle de la mairie. « Il termina par un passage sublime : « Je passais un jour à Kimberley, et l'on m'offrit en cadeau un diamant. Je le choisis *noir*. Ces diamants n'ont pas de valeur dans le commerce. Mais comme il me parut beau ! Oh ! qu'il était beau ! » Et il fallait entendre ce ton pénétrant ! « Ce diamant noir c'est l'Afrique ! L'Afrique est notre mine de diamants, mais elle attend ! » et, montrant alors une vue dans laquelle deux noirs au sommet d'une éminence scrutent l'horizon, il s'écrie : « Ils regardent si l'on vient à leur secours

et déjà l'écume de la civilisation va venir les corrompre ! Qui la devancera ? qui viendra à leur secours ? » Ajoutez à cela des chœurs enlevés, et vous aurez une faible idée de cette belle soirée. Heureusement que les quinquets baissés ôtaient tout prétexte de fausse honte aux yeux émus ! »

Les résultats de cette visite, Liénard nous les fait connaître dans une lettre à son amie d'Angleterre. « Ce prophète de Dieu est resté huit jours au milieu de nous, et je ne saurais t'exprimer tout le bien qu'il nous a fait. Je me croyais transporté au septième ciel. Mais tout ne s'est pas borné à de simples émotions. A ses appels un petit groupe a répondu, une dizaine d'étudiants, tous décidés à partir, et d'autres sont à moitié gagnés. Tu savais combien je me suis toujours intéressé aux missions et la nouvelle que j'avais joyeusement répondu à l'appel du Maître n'a pas dû t'étonner. Que Dieu me donne seulement la force d'être digne de cette vocation ! »

Ce fut avec un joyeux entrain qu'il se prépara à cette belle carrière : il estimait que noblesse oblige, que puisque Dieu l'appelait à combattre aux avant-postes, il fallait s'armer de toutes pièces et se mettre en mesure de rendre le plus de services possibles à la cause qui désormais le posséderait tout entier. Les questions sociales l'intéressaient au plus haut point. L'association protestante



dont M. de Boyve est le président avait ouvert un concours sur les *Classes dirigeantes ; leur rôle social à notre époque ; leurs responsabilités et leurs devoirs.* » Il se mit à l'œuvre avec une application persévérante. « J'ai de l'ambition », écrivait-il à son amie, « non pas cette sottise ambition qui n'est qu'un déguisement de l'esprit de domination, mais la féconde émulation qui pousse à faire le plus que l'on peut, à donner le maximum de *rendement*. J'estime que c'est un devoir pour chacun de s'efforcer d'être le premier, non pas qu'il puisse l'être en effet, ou même qu'il soit bon qu'il le soit, — mais parce que le meilleur moyen de valoir quelque chose est encore de s'estimer capable de beaucoup, et de beaucoup oser. » — D'ailleurs il ne se fait aucune illusion sur sa faiblesse propre et le besoin qu'il a du secours divin, et s'il dit à sa correspondante : « Tu as bien raison de penser que ce n'est pas chez moi un élan d'enthousiasme passager, mais bien quelque chose de très réfléchi et de tout à fait *voulu*, » il a soin d'ajouter : « Est-ce à dire que tout soit fini après cette décision ? Hélas ! non. Ce serait méconnaître la nature humaine. Une vocation est aussi une faible plante qu'il faut entourer de tendres soins. Mais je suis rassuré en pensant que beaucoup d'amis m'aideront à l'arroser, à lui donner des *tuteurs* jusqu'au jour où elle pourra fleurir et fructifier. » Et c'est

la même note d'humble et ferme confiance qu'il fait entendre à ses parents : « Ne vous tourmentez pas : le noyau est ici assez vivant pour que rien ne nous détourne. Nous nous réunissons toutes les semaines. Nous sommes nombreux nous qui voulons partir, et j'envisage la chose très froidement. Nos visiteurs ont surtout insisté, en toute occasion, sur les misères de la vie missionnaire, l'isolement, le dénûment, le découragement, les crève-cœur, les désillusions : des tableaux à faire frémir. Sans doute je ne peux pas savoir exactement ce que c'est, mais nous avons une idée de ce que cela doit être. »

Liénard put croire d'abord qu'il serait désigné pour Madagascar. Il n'en fut que plus sensible aux épreuves, aussi terribles qu'inattendues, qui vinrent fondre sur la mission naissante. « Le seul sujet de préoccupation, écrit-il le 20 juin, c'est Madagascar. La nouvelle a été foudroyante ici où M. M. Minault et Escande ont tant d'amis. Dès le soir du vendredi, MM. Westphal et Maury, condisciples de M. Minault, nous ont réunis à la chapelle de la maison de santé. Je n'y avais jamais vu tant de monde. Comme secrétaire des Amis des Missions, j'ai télégraphié aux deux familles et écrit une longue lettre à M. Bœgner et aux membres du Comité... Je viens de m'interrompre pour aller écouter M. Lafon au culte du matin, au temple de

la Faculté. Il a parlé sur les missions en général et sur nos deux amis. Il a cité surtout des paroles de Minault, écrivant à l'un de ses paroissiens de Gensac : « S'il faut ma vie pour féconder l'œuvre de Madagascar, que Dieu la prenne : elle est sur son autel. » Cette prophétie n'est-elle pas aussi comme l'explication des événements ? »

Sur ces entrefaites, Liénard avait prêché son premier sermon devant les professeurs. Mais il ne le considérait pas comme un travail académique destiné seulement à subir l'épreuve de la critique. Il voulait avant tout qu'il pût faire du bien aux âmes. Cette prédication portait déjà la trace de ses préoccupations missionnaires. Elle avait pour texte *Nombres* xi, 29 : « *Puisse tout le peuple de l'Eternel être composé de prophètes, et veuille l'Eternel mettre son Esprit en eux !* »

« Pour bien affirmer que ce n'est pas là une simple tâche imposée, écrivait-il à ses parents, je suis allé prêcher mon sermon hier aux environs. J'avais trois cents auditeurs. Le Seigneur m'a merveilleusement soutenu. Au milieu de chaque paragraphe, je me disais : Après ça, il y a un trou noir, je ne sais plus rien ; et je ne pouvais consulter mon manuscrit. Alors je priais tout en parlant, et, juste à la fin de la dernière phrase, celle du paragraphe suivant arrivait : et cela, jusqu'à la fin. J'ai été étonné moi-même du feu que j'ai mis dans ma diction,

et j'espère que Dieu aura par ma bouche communiqué à quelqu'un de mes auditeurs le désir d'être prophète. »

Les vacances approchaient. Mais Liénard était trop préoccupé de l'œuvre de son Maître pour les passer dans l'inaction. A peine de retour dans la Vendée, où son père occupait à Foussais un poste de la Société centrale, il se rendit à Moulleron pour assurer au cher pasteur de cette paroisse, éprouvé dans sa santé, quelques semaines de repos. Ses préoccupations missionnaires l'y suivirent. « J'ai commencé dimanche passé ma suffragance », écrit-il, le 27 juillet, à son amie d'Angleterre, « mais, pendant quelques semaines, mon activité se bornera presque exclusivement à la prédication. Mes paroissiens étant tous agriculteurs, sont introuvables chez eux par ce temps de moisson. Malgré le peu d'auditeurs de cette saison, je me suis mis à commencer leur instruction et leur éducation missionnaires.

« Je me propose de les entretenir, dimanche prochain, de la fondation de notre Société des missions de Paris et de la mission du Lessouto. On est assez bien disposé pour les missions dans nos églises à l'heure actuelle. Les événements de Madagascar, et surtout l'assassinat de nos deux martyrs, ont gagné bien des cœurs à la cause missionnaire. Mais ces ouvriers de la onzième

heure sont assez ignorants, et pour soutenir et nourrir leur zèle, il est besoin d'une solide instruction théorique et historique. J'aurai ici le plaisir de parler des missions dans quatre ou cinq temples différents, grâce aux échanges que je compte bien faire avec les pasteurs des environs. C'est une bénédiction ! »

D'ailleurs, il faisait de précieuses expériences pastorales : « J'ai bien éprouvé — et encore plus en te lisant, — ce que tu me dis sur l'œuvre de Dieu que nous considérons trop comme *notre œuvre*. Tu ne saurais croire combien la tentation est grande pour un prédicateur de parler en son nom ou même de tirer gloire de la façon dont il présente l'Évangile. Je l'ai éprouvé aussi dans les visites. Qu'il est difficile d'être tout simplement *messenger de la bonne nouvelle* ! Je remarque que je cherche d'abord à être *homme aimable*, que je soigne les effets produits. »

Liénard, qui avait eu la joie de voir couronner son mémoire sur les *Classes dirigeantes*, put faire, à la fin de ses vacances, le voyage en Angleterre auquel il songeait depuis longtemps. Une longue lettre à ses parents, datée de Londres, le 26 octobre, est remplie de détails circonstanciés sur les diverses assemblées missionnaires auxquelles il eut le privilège d'assister. Son esprit observateur ne laisse rien échapper. Il apprit à connaître des

champs de mission qu'il ignorait encore, en même temps qu'il se familiarisait avec les différentes méthodes employées pour l'évangélisation des païens. Il eut un long entretien avec le secrétaire du Mouvement volontaire des étudiants se destinant aux missions, qui interrompait ses études à Edimbourg pour consacrer un an à cette œuvre et reçut de lui toute une collection de publications missionnaires. Il fit aussi la connaissance d'un jeune chrétien du canton de Vaud qui, avant de partir pour la mission romande de Lorenzo-Markes, étudiait à Londres la médecine, et qui lui donna rendez-vous en Afrique.

Ce court séjour à Londres ouvrit au jeune étudiant de nouvelles perspectives sur l'œuvre à laquelle il allait consacrer sa trop courte existence. Il écrivait à son amie dont les parents l'avaient accueilli comme un enfant de la maison : « Je puis dire que j'ai rapporté d'Angleterre une compréhension plus vive de ce que peut être l'Évangile mis en pratique par des *Eglises* et par une *nation*, ou plutôt par une minorité résolue au sein d'une nation sérieuse. J'ai surtout senti passer en moi l'enthousiasme missionnaire, une chose que notre Société des Missions aimerait bien à trouver dans nos Eglises. Je t'ai déjà dit, sans doute, que j'ai reçu de divers côtés des condoléances au sujet de ma décision de partir. »

De retour à Montauban, Liénard fit adopter par la Société des amis des Missions le projet d'un *Almanach* dont il avait conçu l'idée en Angleterre et qui porterait la connaissance de cette œuvre dans des milieux où le *Journal* ne pénétrait pas. C'était une entreprise considérable. Il s'agissait de recueillir des renseignements, de s'assurer des collaborateurs, de créer en un mot de toutes pièces une publication spéciale ; et le temps pressait. Il s'y donna tout entier, avec l'ardeur infatigable et le sens pratique qu'il apportait dans tout, et grâce au concours si empressé et si généreux de l'imprimeur qui devint son ami, M. Coueslant, de Cahors, l'*Almanach des Missions* parut à la fin de l'année avec une belle lettre-préface de M. Coillard. Ce fut un vrai succès. Le premier tirage de sept mille exemplaires s'écoula rapidement ; une seconde édition de cinq mille devint nécessaire, et si cette publication a contribué, pour sa part, à faire connaître l'œuvre des serviteurs de Jésus-Christ en terre païenne et la grandeur de la tâche qui reste à accomplir, c'est en grande partie à Jacques Liénard qu'on le doit. M. Bœgner lui en exprimait en ces termes sa vive satisfaction : « J'ai le plaisir de vous dire que nos vues sont concordantes. C'est avec une vraie gratitude envers Dieu que je retrouve exprimées avec fraîcheur, avec force et par des plumes

de jeunes gens, les convictions que, depuis des années, j'ai défendues. C'est comme si Dieu me montrait le renfort à l'horizon, et je l'en bénis ! La bonne cause du maintien intégral, elle est entre de bonnes mains, puisque les jeunes s'enrôlent sous son drapeau. On sent battre dans cet *Almanach* le grand cœur chaud que dans le *Journal des Missions* je souhaite à nos amis. Votre *Almanach* me réjouit à un autre point de vue. J'y salue quelques-uns des futurs rédacteurs de la littérature missionnaire française. Il y a des livres à écrire, des articles à publier, notre public à initier au grand mouvement des missions actuelles. Vous y aiderez. Merci pour le bien que vous m'avez fait. »

Le président de la Société des amis des Missions étant parti pour Edimbourg, Jacques Liénard fut appelé à le remplacer, non au scrutin secret, comme cela se pratiquait d'ordinaire, mais par acclamation. Il n'en continua qu'avec plus d'ardeur à s'intéresser à l'*Almanach*. « Je reçois toutes les lettres et y réponds », écrivait-il, « mais il y a à cela plus de joie que de fatigue. »

Tout en s'occupant des missions, il ne négligeait pas ses études théologiques, et c'est même là un des côtés de cette riche nature qu'il pouvait mener de front les travaux les plus divers avec la même curiosité toujours en éveil et sans perdre la maîtrise de lui-même. « Croyez que je



travaille avec méthode, écrivait-il à ses parents. J'aime à être débordé de travail. C'est pour moi le seul moyen de faire quelque chose, et c'est alors surtout, chose étrange, que je prends le moins le travail comme but. »

Il préparait un concours ouvert par la Faculté sur : « La prière dans la Bible ». Il avait fondé, avec trois amis, une société d'études indépendantes où ils abordaient quelques-uns des problèmes les plus ardues de la critique de l'Ancien Testament. Son père l'ayant averti affectueusement des dangers qu'une étude trop exclusive de ces questions pourrait faire courir à son âme, il lui répondit : « Ceux-là seuls sont exposés à de pareils écroulements qui se sont contentés d'une foi d'emprunt, qui n'ont rien étudié que superficiellement et qui n'ont saisi du Christianisme que la *dogmatique* classique, et non la vie. Mais l'étude la plus désintéressée est sans dangers pour qui possède avant tout la foi. Sur un grand nombre de points, mes croyances anciennes vacillent, se transforment. Il se crée des associations d'idées, des centres d'idées nouveaux, des points de vue différents. Mais une chose reste immuable : la foi qui sauve. Si je ne crois pas à la descente aux enfers de la même manière que le Symbole, j'y crois comme Pierre et Paul, ce qui constitue une certaine autorité ; mais je crois surtout que l'Évangile du

Christ est le seul moyen de salut puisque les morts même ont dû l'entendre. Il est impossible de dire en quelques lignes ce que je crois et ce que je ne crois pas. Cela serait possible que je ne le tenterais pas. Ces choses-là se lient à trop de vie intime pour que l'écriture ne les défigure pas. Qu'il me suffise de vous dire que je souscris pleinement à ce que me dit papa sur le sens et l'esprit des études. J'espère d'ailleurs vous envoyer dans quelques semaines la dissertation à laquelle je travaille <sup>1</sup>. Elle vous *effraiera*, vous *étonnera*, et, j'en suis sûr, VOUS RASSURERA. »

Mais c'étaient encore les questions missionnaires qui le passionnaient le plus. Dans une lettre du 20 février 1898, il parle de la visite de M. Jacottet, *le savant* de la mission du Lessouto. « Il a, par ses causeries attachantes vivement réchauffé le zèle pour le Lessouto, mission un peu oubliée au profit du Zambèze ou de Madagascar, mais cependant pleine d'avenir. Il nous a parlé, hier soir, des besoins actuels de cette mission. Il s'agit de constituer le pastorat indigène, œuvre capitale, mais difficile. La mission, qui n'a pas reçu une seule recrue depuis cinq ans, a un urgent besoin d'hommes nouveaux, actifs, instruits, pleins de tact, et sachant diriger sans en avoir l'air, des

<sup>1</sup> Elle avait pour titre : « Le Critère de l'orthodoxie ».

évêques en un mot. « *C'est l'époque des pastorales,* » dit M. Jacottet, faisant allusion à la fondation par Paul des Eglises pagano-chrétiennes. Il est venu nous adresser à Montauban un appel spécial. Que d'appels, pour si peu de soldats ! Pour moi, je ne réponds rien, j'attends les directions de Dieu ! »

Nommé pour la seconde fois président de la Société des amis des Missions, il travailla à compléter sa bibliothèque, en même temps qu'il prêtait son concours très apprécié à M. le professeur Westphal pour la mise au point d'un recueil de passages préparé par la Société pour la lecture méthodique de la Bible dont ce professeur était le président. « Je travaille avec fièvre au volume *Il est écrit*. Il faut tout revoir, tout relire avec M. Westphal, corriger, compléter, réduire le travail des autres, corriger les épreuves, etc. C'est intéressant, mais absorbant. Mais, comme ce travail sera utile à beaucoup, je suis heureux et fier d'en être chargé. »

### III

Le moment approche où Liénard va répondre à l'appel qui lui viendra du Zambèze, mais avant de raconter les circonstances au milieu desquelles il se produisit, jetons un regard d'ensemble sur

sa vie d'étudiant et, pour cela, cédon's la parole à l'un de ses condisciples qui l'a beaucoup connu et beaucoup aimé, M. Jules Rambaud, le président actuel de la Société des amis des Missions, que nous ne saurions trop remercier pour le concours aussi empressé qu'intelligent qu'il nous a prêté dans la préparation de ce volume.

« Il est difficile, à tous ceux qui ont connu et aimé Jacques Liénard, nous écrit-il, de résumer en quelques pages toutes leurs impressions sur cette nature si riche dont on craint sans cesse de défigurer la beauté en oubliant un de ses traits essentiels ; et cela surtout lorsque l'on a eu le privilège de vivre côte à côte avec lui, de le voir tous les jours de très près, de prendre même une part reconnaissante à ses travaux, de comprendre et de suivre le développement de ses pensées. Je voudrais pourtant essayer de le faire. N'est-ce pas un devoir d'apporter ainsi un élément de plus à l'hommage rendu à sa mémoire, et une manière bien précieuse de vivre en plus instante communion avec lui ?

» Je désirerais présenter ces souvenirs sous deux chefs principaux et examiner ce qu'ont été les idées directrices de Jacques pendant ses études à la Faculté, et ensuite comment il vivait avec nous dans les relations de laisser aller intime auxquelles invite la douceur des turns.

» On a dit ailleurs assez combien ses idées étaient nouvelles et profondes ; il est encore plus difficile de trouver un sujet auquel Jacques n'ait pas tou-

ché. C'était, toutes proportions gardées, un esprit universel. Il n'y avait pas à ses yeux de petites questions, et il faut avoir fouillé dans cette quantité prodigieuse de papiers où il avait amassé des notes très diverses et souvent fort développées, pour se rendre compte de tout ce qu'il connaissait. A la Faculté même, il ne se bornait nullement à étudier la théologie. Les deux concours sur des sujets sociaux, tous deux couronnés, témoignent d'un travail colossal ; l'un ne compte pas moins de 700 pages, et l'examen de ce rapport fort intéressant trahit des lectures sérieuses et réfléchies. En même temps, sous la direction de M. le professeur Leenhardt, il étudiait aussi les sciences, et les notes qu'il a laissées sur la flore et la faune du Zambèze, témoignent du profit qu'il avait retiré de ces leçons.

» Si nous en venons à un côté plus directement en rapport avec son activité future, il faut noter que Liénard était un des étudiants, à ma connaissance, qui se renseignaient le plus exactement sur l'histoire des missions. Il répétait souvent qu'un des plus grands défauts de notre protestantisme français était d'être cantonné dans nos limites nationales, et il voulait savoir tout ce qui, en Angleterre, en Allemagne et ailleurs, était fait pour les missions. Il lui arriva même d'écrire en Amérique pour obtenir des renseignements sur la fondation de la mission du Congo français ; c'était le sujet sur lequel il aurait fait sa thèse si les circonstances ne l'avaient forcé de composer un travail hâtif, extraordinaire encore par le nombre et la valeur

des idées, discutables sans doute, mais très originales qui y sont émises... »

Après avoir relevé la grande part que Liénard prit à l'*Almanach des Missions*, M. Rambaud aborde ses idées religieuses :

«... Pour se faire une représentation claire de ce qu'il croyait, de ce dont il vivait, peu de documents sont plus précieux que sa profession de foi lors de sa consécration, et le discours même qu'il prononça à Annonay, en janvier 1899. Il était resté profondément chrétien. Mais son esprit original avait, pour se justifier à lui-même sa foi, conçu l'apologétique chrétienne tout entière sous un angle encore peu considéré, ou du moins peu connu. Ce qui faisait à ses yeux le centre de la religion de Jésus, c'étaient les deux grandes expériences du *péché* et de la *rédemption*. A la question : Qu'est-ce qu'un chrétien? il aurait répondu : C'est un homme qui a senti son impuissance à réaliser la loi morale rêvée, mais sans cesse violée, et sa force pour l'accomplir, *aidé par Christ*. Il cherchait à mettre ainsi le fond même de notre foi sur un terrain solide qu'aucune critique biblique ou autre ne pourrait entamer. Et c'était de ce fait même qu'il partait pour construire toute sa dogmatique, suivant une progression qu'il est aisé de déterminer. Le secours accordé à l'homme par Christ le conduisait à affirmer sa divinité, par là sa préexistence, et, comme il le dit lui-même dans sa confession de foi, il aurait pu signer tous les articles du *Credo* chrétien.

Certes, cette conception n'est pas nouvelle : n'a-t-elle pas cependant un élément très original, et cela peut-être, grâce à sa précision, sa netteté même ?

« C'étaient là les qualités maîtresses de Jacques. Il savait en quelques mots, surtout quand il écrivait, rendre une idée claire et lumineuse. Il ne se perdait pas dans les phrases à effet, ou les épithètes creuses, il disait et disait bien ce qu'il voulait dire, ni plus ni moins. Le plan retrouvé dans ses papiers, de son allocution à Paris lors de ses adieux en février 1899, est saisissant à cet égard, tous les mots portent, et, lorsqu'on a entendu le discours lui-même, ce caractère est d'autant plus frappant. Il saisissait du premier coup toutes les conséquences d'un principe, et on peut se demander vraiment ce à quoi il serait arrivé si Dieu ne nous l'avait repris. C'est en raison même de cette activité prodigieuse qu'il n'avait aucun goût pour les théories banales, peu claires, où se complaisent la plupart des esprits. Il avait peine à comprendre que l'on pût s'y arrêter, et son impatience se traduisait souvent d'une façon vive qui a parfois froissé certaines personnes. Surtout quand il écrivait, il pouvait être un peu mordant ; mais nous, qui l'avons connu de près, savons que sous cette ironie se cachait une bonté profonde, un cœur d'or et un zèle ardent pour servir son Maître et son Dieu.

« Jacques n'était pas en effet pour nous surtout l'ami intelligent et distingué, c'était le *bon* Jacques ! Et ce sont maintenant mille souvenirs personnels

qui me reviennent à la mémoire, de cette vie en commun, si près l'un de l'autre, avec ses mille petits détails, — y a-t-il de *petits* détails quand on s'aime? — et dont je ne pourrai jamais assez dire qu'elle m'a été une bénédiction.

« Ce qui se cachait de tendresse dans ce cœur si large et si ouvert à toutes les idées est presque incroyable, et il faut avoir vécu avec lui pour le savoir. Rien ne le laissait indifférent, et je me souviendrai toujours des quelques lignes que, du fond du Zambèze, il m'écrivit à l'occasion de la mort d'un ami intime. Son affection ne se témoignait pas par des paroles, elle se sentait; il ne voulait pas la laisser paraître, mais elle perçait sous les efforts qu'il faisait pour la dominer. Dans cette gaieté même, qui était un de ses traits les plus frappants, on sentait ce besoin d'aimer et d'être aimé. Pour mon compte, je n'ai jamais compris ceux qui ont pu accuser notre ami d'avoir un peu trop de raideur ou d'austérité, ou plutôt, si, je les comprends, ce n'est qu'en me disant qu'ils n'avaient pas saisi l'âme intime de Jacques. A ceux, en effet, qu'il ne sentait pas en communion d'idées avec lui, il ne pouvait pas s'ouvrir, et se tenait dans une réserve qui était peut-être bien aussi de la timidité.

« Mais avec ses amis, quelle différence! Qui nous rendra ces bonnes promenades où son intarissable gaieté animait nos heures de délassement! Ses plaisanteries qui sont restées presque célèbres à la Faculté, partaient en fusées de jeux de mots, et c'étaient de bons moments que ceux passés



ensemble le long des rives du Tarn ou dans nos chambres d'étudiants. Cela n'empêchait pas les discussions sérieuses. Et souvent nous en avons eu avec lui. D'ordinaire il écoutait tous les avis, et ne se mêlait pas aux discussions acharnées que d'autres entamaient sur les chapitres les plus divers avec une passion souvent peu raisonnée et peu justifiée. Il attendait que cette belle ardeur se fût calmée, et le petit sourire qui errait sur ses lèvres nous arrêtait souvent au milieu du développement le plus chaleureux, comme pour nous rappeler à une conception plus saine des choses ; puis il savait toujours, d'un mot, insinuer une idée qui nous faisait sentir ce que souvent nous comprenions fort mal, et je sens moi-même bien intimement ce que je lui dois dans ma vie religieuse, à ce point de vue.

« Il savait aussi s'animer, et parfois, surtout quand il s'agissait pour lui d'un point capital, il insistait avec une force que l'on accusait parfois d'un peu d'intolérance... Était-ce un reproche injustifié?... Ne vaudrait-il pas mieux dire que tous les esprits vraiment originaux et profonds ont en eux-mêmes quelque chose *d'absolu*, que c'est peut-être la condition de toute œuvre efficace et couronnée de succès?

« On comprendra enfin aisément, d'après ce qui précède, que sa piété intérieure n'ait jamais eu le caractère d'une piété mystique et exaltée. Il cherchait à vivre sa religion, et n'aspirait pas tant à la prêcher qu'à la prouver par toute sa conduite. Il avait peu de sympathie, en somme, pour les

exagérations extérieures d'une foi souvent peu profonde, mais il n'en connaissait pas moins sa Bible d'une façon extraordinaire : le travail qu'il a fait pour la publication d'*Il est écrit* en est une preuve. Et que de réunions de prières n'avons-nous pas eues ensemble où il exprimait, dans un langage d'une impressive concision, les besoins de nos cœurs avides de paix et de joie !

« Me voici arrivé au terme de ces quelques lignes et que de choses encore à dire ! Mais mieux vaut le laisser parler. Notre Jacques dort maintenant là-bas sous le grand arbre de Séfoula, le Macpèla de M. Coillard, mais nous sommes heureux, dans l'épreuve elle-même, d'être les disciples de celui qui a dit : « Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort ! » Que Dieu nous donne de garder au cœur cette certitude bénie et nous aide à vivre et à travailler comme notre ami Liénard, sous le regard de Christ ! »

On vient d'entendre le condisciple, le frère, donnons maintenant la parole à l'un de ses professeurs les plus appréciés et les plus aimés, M. Alexandre Westphal. Voici ce qu'il écrivit dans *l'Etudiant*, lorsque nous arriva la nouvelle foudroyante de sa mort :

« N'est-ce pas un mauvais rêve ? Est-il bien vrai qu'il me faille, dans ce cabinet de travail, naguère encombré de manuscrits, de clichés, de dessins et de notes parlant de la prodigieuse activité de Liénard et de ses projets d'avenir, est-il vrai qu'il

faillie prendre la plume pour lui adresser un suprême adieu ?

« Finie cette carrière de pionnier si vaillamment inaugurée ! Flétries dans leur fleur les joies saintes de Foussais, de Laforce et du jeune ménage là-bas ! Eteintes dans la nuit les espérances du Zambèze ! Quelle douleur !

« Je me souviens, quand nous préparions *Il est écrit* ensemble, combien l'avait frappé cette parole de Jérémie, placée en tête de la péricope, sur la mort d'un jeune homme :

« Son soleil s'est couché avant la fin du jour ! »

« Il la trouvait à la fois poétique et poignante. . . Qui lui eût dit, alors, que son soleil, à lui, si brillant et si pur, allait avoir un si brusque déclin ! A d'autres les « pas lents » et la mélancolie poétique des Millevoys ! Liénard croyait à la vie, il l'aimait, et si jamais quelqu'un a fait l'impression d'un vivant, c'est bien lui. Vous vous souvenez tous, vous qui l'avez aimé, de son regard pétillant de gaieté, de douceur et de malice, derrière son lorgnon clair ; de ses brusques saillies qui faisaient retentir de rires sonores la chambre où vous faisiez cercle autour de lui ; de sa vivacité, de son inépuisable entrain tout fait de qualités aimables, qui ne laissait jamais s'égarer l'entretien, et le ramenait toujours sur des questions où chacun pouvait trouver profit.

« Car, avec son exubérante jeunesse, Liénard était un des hommes les plus réservés, les plus avisés, les plus profondément sérieux qu'il m'ait été donné de rencontrer. Tout l'intéressait ; je ne

sache pas qu'il ait jamais perdu une occasion de s'instruire. Il se défiait de lui, mais sa modestie ne l'a jamais empêché d'accepter les responsabilités et de se fatiguer au service des autres.

« Quelqu'un me disait un jour : « Quand je saisis mal un question, si je veux cesser tout à fait de la comprendre, je me la fais expliquer par X...; si je veux y voir clair, je prie Z... de me l'exposer. » Z... c'était Liénard : son intelligence lucide était si bien disciplinée, que les questions semblaient pour lui se dénouer toutes seules. Il faisait jour dans son esprit.

« Placé par la Providence dans la catégorie de ceux qui ont le droit de compter sur leur facilité naturelle, et qui lui confient trop souvent le succès que d'autres doivent à l'effort, il n'a jamais rien abandonné aux inspirations du dernier moment, étant de ceux qui pensent que tout ce qui mérite d'être fait, mérite d'être bien fait. Il méprisait les victoires faciles, et ne recherchait point ceux qui se contentent de jurer sur la foi du maître, ou de trancher sans avoir eux-mêmes approfondi les questions. La puissance d'assimilation ne lui fut jamais un piège. Capable entre tous, il se donnait de la peine comme s'il ne l'eût point été.

« Il apportait, dans les questions matérielles et dans le domaine pratique, le même souci de bien faire ; et nous l'avons vu tour à tour, soit comme préparateur du cours des sciences, soit comme éditeur, soit comme pionnier classant ses collections, déployer partout le même esprit inventif, la même

curiosité d'apprendre, la même habileté dans l'exécution.

« J'ai parlé de l'intelligence et des qualités harmonieuses qui le mettaient hors de pair, que dirais-je, si je voulais parler du cœur et de la conscience de notre ami.

« Son cœur, je l'ai connu de trop près et je l'ai trop aimé pour avoir le courage de révéler ici ce que je sais, ce que j'ai pensé de lui. Il était digne du foyer qui l'avait vu naître, c'est beaucoup dire.

« Dans le domaine du sentiment, Liénard ne prodiguait pas les paroles, mais tous ceux qui l'ont approché, qui ont eu besoin de sa main fidèle, de ses larmes ou de son bon sourire, tous ceux-là savent comment il savait aimer ! Elle surtout le sait, l'héroïque et douce compagne qui, après l'avoir élu, l'avoir suivi, l'avoir aidé, l'avoir soigné et lui avoir fermé les yeux dans sa cabane de missionnaire, a accepté de taire pendant des mois son immense détresse, plutôt que d'infliger à ses parents d'Europe la cruauté d'un télégramme qu'aucune nouvelle ne pouvait suivre.

« La conscience de Liénard, elle s'est montrée tout entière lors de l'appel pour le Zambèze. Mêlé d'assez près aux préparatifs du départ que les événements vinrent précipiter, je ne sais ce que nous avons admiré le plus, de son talent pour tout mener à bien en si peu de semaines, ou de l'abnégation parfaite avec laquelle, dans ses projets, il pensait toujours à l'œuvre, jamais à lui. On eût dit qu'il ignorait le pronom *je*. Il ne paraissait pas s'aperce-

voir que la brusque décision du Comité des Missions bouleversait tous ses plans, interrompait ses études auxquelles il tenait tant, l'empêchait même de recueillir le prix de ses labeurs : la bourse de voyage que la Faculté se disposait à lui décerner et qu'il s'était tant réjoui de consacrer à un voyage en Angleterre.

« Ma feuille de route est signée ; j'obéis et je pars », ainsi s'exprimait M. Coillard au début de sa carrière. Ces paroles, Liénard aurait pu les redire. Il est parti ; mais hélas ! la route devait être bien courte ! et les cheveux blancs de l'apôtre du Zambèze ont dû s'incliner sur la tombe de celui qui, laissant tout, l'avait suivi. Mystère ! Mais pour l'enfant de Dieu : paix et résurrection !

« Bienheureux Liénard, quand je songe à cette activité dévorante qui nous a donné en si brèves années : *la Religion des Patriarches*, *l'Almanach des Missions*, *Notre Voyage au Zambèze*, toute une foule d'articles et d'études publiés dans nos périodiques, je ne puis m'empêcher de songer à ces jeunes arbres, qu'épuise une floraison précoce, et qui semblent hâter leurs fleurs comme s'ils voulaient, avant de mourir, embaumer leur dernier printemps. Pourquoi cette tombe ? Dieu le sait ; levons les yeux vers Lui, non pas pour mieux comprendre mais pour mieux obéir. »

## IV

Ces lignes si touchantes anticipent sur l'avenir. Reprenons le fil de notre récit :

Au mois d'Août 1898, Liénard fit à Lyon, dans l'église luthérienne de M. Bach, une suffragance qui lui laissa les plus doux souvenirs et dont il profita pour faire à bicyclette une course de touriste jusqu'à la Grande Chartreuse : puis il revint à la Faculté avec la pensée de finir le cycle de ses études théologiques. Une dernière année de travail et de préparation allait se dérouler devant lui, dont il voulait largement profiter. Mais Dieu le réclamait plus vite qu'il ne le prévoyait lui-même, pour le ministère actif de la Parole.

M. Coillard continuait ses tournées à travers les églises protestantes de langue française et s'efforçait de recruter la petite phalange dont il avait besoin pour combattre efficacement, sur les rives du Zambèze, les puissances coalisées du mal. Il avait jusqu'alors compté sur un étudiant des mieux qualifiés qui se destinait aux missions, et qui devait à vues humaines lui succéder un jour comme pasteur français dans la direction de l'œuvre ; mais au dernier moment, M. Couve fut désigné pour un autre champ de travail. Ce fut pour M. Coillard une vraie déception. Le Comité fit alors appel à Liénard pour remplacer le collaborateur qui lui faisait dé-

faut, et la Faculté consultée accorda au jeune candidat la remise d'une inscription. Liénard hésita d'abord. Il lui en coûtait de terminer si brusquement des études si heureusement poursuivies ; puis il s'offrit simplement, sans regret, en demandant aux membres du Comité de « juger définitivement, d'une façon tout à fait objective, sans se placer à son point de vue personnel, ou à celui de M. Coillard, mais au point de vue du Zambèze seulement. » Il ajoutait dans une lettre à ses parents : « Maintenant que la chose est engagée, je préférerais qu'elle fût résolue par l'affirmative. » C'est bien ce qui arriva. Il fut décidé qu'il ferait partie de la troupe des quatorze qui allait renforcer la mission du Zambèze, et que M. Coillard devait précéder de quelques mois seulement.

Ce frère vénéré quitta Paris dans le courant de novembre, et Liénard fit le voyage de la capitale pour assister à ses adieux. Cette dernière entrevue sur le sol de la France avec celui qui allait devenir son chef de file, lui fut particulièrement douce. « Je ne puis vous raconter en détail, » écrivait-il le 26 à ses parents, « les réunions auxquelles j'ai assisté. Celle de dimanche a été splendide. L'Oratoire était archi-comble. Je suis resté debout dans l'auditoire, pendant toute la réunion. M. Louis Sautter nous a présentés. (Il m'a nommé, mais j'étais dans la foule qui n'y a rien vu). Puis Georges Lorriaux a



fait ses adieux, puis M. Coillard. Enfin MM. Appia et Monod ont traduit les sentiments des amis du Zambèze et répondu aux attaques récentes qui ont vivement affecté M. Coillard. Mais la réunion la plus intime a été celle du lundi après-midi, à la Maison des Missions. J'étais sorti, ignorant que je devais être présenté au Comité. A mon retour on m'a introduit à brûle-pourpoint. M. Appia me présente, et raconte en quelques mots comment il se fait que je suis dans la bande zambézienne, puis il me donne la parole. Je n'en avais que faire, et me bornai à remercier le Comité de son appel. Après cette réunion du Comité eut lieu la réunion de cène dans la chapelle de la Maison des Missions ; M. Bianquis a fait ses adieux à M. Coillard et à Sémondji. M. Coillard a traduit en se-souto à Sémondji ce qu'on lui avait dit, et celui-ci a répondu et fait ses adieux, traduit par M. Coillard, puis M. Coillard a fait ses propres adieux. Il est très touché des résultats des souscriptions : sur les 150,000 francs demandés il y a deux mois, plus de 140,000 sont déjà recueillis ; on aura certainement la somme totale. Les ouvriers ne sont pas moins abondants. M. Coillard a reçu votre lettre. Il m'a chargé de vous dire, dès maintenant, qu'il prendra soin de moi comme d'un fils, et il a été très paternel dans les quelques moments que j'ai pu passer avec lui. Il est très, très content :

cela fait du bien de le voir aussi réconforté. Il ne sait pas du tout ce que je ferai une fois là-bas, mais je crois que son désir est de m'avoir avec lui. »

C'est ainsi que la voie s'ouvrait lumineuse devant Liénard. Il y marchera d'un pied ferme, sans retour en arrière, les yeux constamment fixés sur le but ; et, dans ces jours si courts qui le séparent du départ, il fera sans hâte et sans fièvre, mais sans perdre un instant, les préparatifs que réclame un si grand voyage. Mais ira-t-il seul affronter les solitudes de l'Afrique, sans une aide semblable à lui, qui prenne sa part du fardeau et rende plus fructueux ses efforts en les partageant ? Ici encore la bonne main de l'Éternel reposa sur lui. Il faudrait parler en détail de cette union qui fut pour lui une force en même temps que la source de si grandes joies, et raconter comment un professeur aimé fut l'Éliézer de ce nouvel Isaac. M<sup>lle</sup> Madeleine Rayroux, de Laforce, était bien préparée pour la carrière de renoncement qui allait devenir la sienne. Depuis son enfance, elle avait sous les yeux, au presbytère des Asiles, de précieux exemples de consécration joyeuse et journalière au service des déshérités de ce monde. Elle avait entendu, elle aussi, l'appel du Macédonien, et venait précisément d'écrire à ses parents pour leur exprimer la conviction que Dieu la

réclamait pour le service des missions, lorsque Jacques Liénard demanda sa main. Elle devait être pour lui la compagne douce et vaillante qu'il avait rêvée.

La soutenance de sa thèse sur la *Religion des Patriarches* suivit de près ses fiançailles et quelques jours après, le 19 janvier, sa consécration avait lieu dans sa ville natale, au milieu d'un grand concours de fidèles. M. Jean Bianquis, secrétaire général de la Société des Missions, était venu de Paris pour prendre part à cette cérémonie que nous eûmes la joie de présider. Le candidat avait senti le besoin d'ouvrir son cœur aux pasteurs consacrant et de leur indiquer les différentes étapes de son développement spirituel. Ils savaient à quoi s'en tenir sur ses dispositions intérieures et sa vocation, et, d'autre part, les fidèles furent pleinement édifiés sur la valeur religieuse du candidat lorsqu'ils l'entendirent prononcer l'allocution suivante :

« Mes bien-aimés frères, ma première parole doit être une parole de reconnaissance envers Dieu qui, depuis longtemps, a préparé ce jour, de reconnaissance aussi envers tous ceux dont il s'est servi pour me préparer pour ce jour.

« Et je pense tout d'abord à vous, mes chers parents, que j'ai la joie de voir ici, et qui définitivement me consacrez à Dieu sans réserves, sans réticences, sans frayeur. Vous savez à quel Maître

vous me donnez, car ce Maître est aussi le vôtre, et comme il a toujours guidé vos pas, consolé vos tristesses, sanctifié vos joies, j'ai la douce et ferme assurance qu'il gardera aussi au Zambèze celui que vous laissez partir. Vous, les premiers, vous m'avez enseigné l'amour de Jésus, et combien son joug est facile ; et, frappante comme toutes les leçons de choses, celle-là s'est gravée dans mon cœur. Comme pour donner à ma reconnaissance et à mon amour des fondements plus profonds et plus solides, vous avez été deux fois mes parents. Je suis aussi le fils spirituel de vos prières, de votre âme, et au moment où je brise votre cœur en prononçant cet « au revoir » qui peut sembler cruel tant il ressemble à un « adieu », je sais cependant que je comble vos vœux les plus chers. Vous m'avez donné, je me donne. Vous avez vous-mêmes ouvert la voie dans laquelle je m'avance. Vous m'y avez dès longtemps préparé. Si quelque chose peut adoucir l'amertume de la séparation et même la transformer en joie, c'est bien cette persuasion intime que je suis, que je vais là où vous me voulez et où Dieu me veut. Et, comprenant tout ce qu'a de providentiel votre sacrifice qui rend possible mon obéissance, mon cœur vous bénit et mon âme bénit l'Eternel.

« Je veux d'ailleurs étendre à tous mes parents et à tous mes amis présents ou absents ces témoignages de reconnaissance et d'affection.

« Je tiens particulièrement à proclamer ici tout ce que je dois à l'Eglise libre de cette ville, dont j'ai été membre et dont je reste l'ami fidèle, et à

son ancien pasteur M. Thomas. Après Dieu, après mes parents, c'est à son enseignement et aux exhortations de ce serviteur fidèle du Seigneur que je dois ma conversion, le progrès de ma vie religieuse et ma vocation pastorale. C'est dans le milieu très vivant et si fraternel de l'Eglise libre que j'ai compris vraiment ce qu'est un chrétien et ce que doit être une Eglise.

« C'est à la chapelle aussi que j'ai appris à aimer les missions, que j'ai appris surtout cette largeur chrétienne qui sait aimer à la fois *toutes* les missions et surtout celle qu'aucun mobile humain ne nous poussait à entreprendre. Si la mission du Zambèze compte dès aujourd'hui un missionnaire de plus, si l'Eglise réformée, à laquelle je me suis rattaché, peut me considérer, elle aussi, comme son représentant là-bas, c'est à l'Eglise libre d'Annonay qu'elles le doivent. En le déclarant ici, je ne fais que m'acquitter d'un devoir élémentaire de reconnaissance fidèle...

« C'est à Montauban que je me suis décidé à partir pour la mission. A dire vrai, il me serait difficile de donner à cette décision une date. Je ne sais plus depuis quand j'aime les missions, probablement parce que je les ai toujours aimées. A peine puis-je dire dans quel mois j'ai pris devant Dieu la résolution de m'offrir comme missionnaire de la Société de Paris. Ce fut dans l'hiver 1896-1897, après les appels successifs que nous ont fait entendre MM. Lauga, Christol, Coillard, Jalla et Jacottet. Déjà, l'année précédente, après la visite de M. Bœgner et d'un délégué anglais du Mouve-

ment volontaire des étudiants missionnaires, plusieurs de mes camarades avaient pris la grande détermination. De ce nombre furent Couve et Georges Lorriaux, aujourd'hui l'un au Congo, l'autre au Lessouto. Après avoir entendu M. Lauga, mes camarades Martin et Maroger s'offrirent à leur tour : ils sont maintenant à Madagascar.

« Et moi, avide comme eux d'obéir à l'ordre du Maître, d'aller quelque part, je ne savais où, prêcher à de pauvres païens l'Évangile du salut, je m'étais offert comme eux. J'espérais que, dans deux ou trois ans, après mes études terminées, après avoir pris un temps pour faire quelques études spéciales, je pourrais partir pour la destination que l'on m'assignerait. Les événements, conduits, je n'en doute plus, par la sage Providence, ont bouleversé tous mes projets. »

Et résumant brièvement les circonstances que nous connaissons, il ajoutait :

« Je pars le cœur rempli d'une immense joie.  
« Ah! sans doute, je frémis à la pensée des adieux qu'il va falloir faire. Je frémis surtout à la pensée de l'arrivée là-bas. Après la foule d'aujourd'hui, demain, la solitude. Après des chants qui remuent mon cœur, le silence du désert. Après le sourire de ceux que j'aime, le ricanement du sauvage ou son indifférence. »

Aussi se sent-il pressé de remercier ses amis chrétiens de leur sympathie et de réclamer, pour

lui-même et pour sa jeune compagne, le secours de leurs prières, puis il termine ainsi :

« On peut aller au Zambèze pour des raisons bien diverses, pour y acheter de l'ivoire ou des nègres, pour y chercher de l'or, pour tuer des lions, pour voir du pays ou pour faire fortune. Pour moi je vais au Zambèze parce que, il y a dix-neuf siècles, un homme est mort en Palestine sur une croix. Il se disait Fils de Dieu, et toute sa vie avait confirmé cette étrange parole. Plus encore que sa vie, sa résurrection montra qu'il était bien le Fils du Père. Et il s'est trouvé que ce Fils de l'homme, Fils de Dieu, a découvert le remède aux maux de l'humanité. Après une vie toute de dévouement et de douceur, il a voulu mourir comme un coupable pour des crimes qu'il n'avait pas commis ; et à tous ceux qui ont bien voulu accepter sa mort sanglante comme un témoignage de son amour pour nous, comme une preuve que son Père nous avait pardonné nos péchés, à tous ceux-là, il a donné, avec une paix et une joie ineffables, la force d'imiter sa vie et de vivre comme il a vécu. Et des milliers d'âmes ont suivi le Christ qui a transformé et transfiguré leur vie. Après bien d'autres, avec bien d'autres, j'ai, moi aussi, trouvé en lui mon Ami suprême et mon Sauveur. Et tandis qu'égoïstement je jouissais de cette communion divine, un jour, j'ai été hanté par le spectacle de millions d'hommes qui n'en jouissent pas. Je pensais sans doute à mes compatriotes ; mais ils ont Moïse et les prophètes, qu'il les écoutent ! Je pensais surtout à ce milliard de païens, les deux tiers de

l'humanité, qui ignorent encore qu'un Jésus ait jamais existé. Et cependant il faut qu'Il règne ! Il est Maître du ciel, il doit devenir le Maître de la terre. Et nous devons tous travailler à la fondation de son royaume.

« Et voilà, tout simplement, pourquoi je vais sur les rives du grand fleuve africain, pour dire aux Ba-Rotsi ce que Jésus a fait pour moi et veut faire pour eux.

« Mes frères, si quelque chose peut me consoler en cet instant et rendre ma joie parfaite, ce sera l'assurance que vous comprenez ma décision et que vous vous associez à mon œuvre.

« Si vous tenez à ne pas me perdre, adoptez plus étroitement comme vôtre l'œuvre du Zambèze et pour être unis plus encore, consacrez-vous entièrement au Sauveur au service duquel je me consacre aujourd'hui. Cette cérémonie, décisive pour moi, ne sera aussi pas inutile pour vous.

« Et maintenant, dans le grand inconnu vers lequel je m'avance, que Dieu me soit en aide ! »

Quelques jours après, le 26 janvier, M. le pasteur Rayroux implorait dans le temple des Asiles la bénédiction divine sur les jeunes époux qui ne tardèrent pas à prendre le chemin de Paris.

Le séance d'adieux des quatorze à l'Etoile fut particulièrement solennelle. Liénard parla le dernier des quatre missionnaires consacrés. Il plaida, en qualité de missionnaire protestant français, la cause du Zambèze, et s'adressant à ceux dont les



sympathies pour elle avaient besoin d'être réchauffées, il prononça ces paroles qui furent remarquées : « Que vous a donc fait le Zambèze pour que vous le teniez en suspicion ? Est-ce parce qu'il nous a donné M. Coillard ? Oui, il nous l'a donné, et l'on se demande où il est missionnaire et qui l'envoie : les protestants français chez les Ba-Rotsi, ou les Ba-Rotsi chez les protestants français ! »

Notre bande missionnaire reçut un affectueux accueil des chrétiens anglais : plusieurs services furent organisés à leur occasion dans lesquels ils purent encore plaider la cause qui leur était chère, puis, le 11 février, le *Pembroke Castle* quittait Southampton pour sa lointaine destination, pendant que la grande famille missionnaire, réunie sur le pont des secondes, chantait un cantique aimé. Hélas ! la plupart de ses membres se doutaient-ils qu'ils adressaient à l'Europe un suprême adieu et qu'ils allaient bientôt cingler vers les rives éternelles.

Jacques Liénard a raconté dans *Notre Voyage au Zambèze* la traversée de l'Océan et du désert, et les joies comme les épreuves de l'expédition, « au cours d'une odyssée mouvementée et fatigante. »

C'est un récit vivant, coloré, écrit d'une plume exercée, qui sait peindre aussi bien que raconter. L'auteur l'a dédié aux Zambéziens et en particulier

à leurs infatigables promoteurs MM. Bertrand et Ed. Favre de Genève. Edité avec le plus grand soin par M. le professeur Westphal, précédé d'une lettre-préface de M. Coillard, enrichi de six portraits, de deux cartes, et de nombreuses photographies, il a sa place à part dans la littérature missionnaire. Nous y renvoyons le lecteur<sup>1</sup>.

Liénard en avait déjà conçu le projet quand, cinq jours après le départ, il adressait à bord du *Pembroke Castle*, au nom de ses compagnons de voyage l'adieu suivant à ceux qu'ils laissaient en Europe et que publia l'*Eglise libre* :

«... Le moment du départ n'a pas été trop déchirant, grâce à Dieu.

« Réunis sur le pont supérieur des secondes, à l'arrière du steamer, les 14 missionnaires ont entonné l'air bien connu : « Nous voguons vers un beau rivage ! » tandis que les spectateurs nullement étonnés, écoutaient avec l'attitude respectueuse des Anglais devant une manifestation religieuse.

« Puis le bateau a rapidement descendu la « Southampton river », laissé à sa gauche l'île de Wight, et mettant le cap au sud-ouest, s'est élancé vers l'Océan.

« Mais tandis que la nuit, étendant au loin ses voiles, semblait vouloir apporter à tous le calme

<sup>1</sup> Il reste un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage. Ils se vendent 6 francs, soit à la Maison des Missions, 102, Boulevard Arago, Paris ; soit chez M. Westphal, rue Arago, Montauban.

et le repos, tandis qu'un phare, perdu là-bas sur la côte Galloise, nous envoyait un dernier adieu scintillant, les vagues se mettaient à bouillonner de plus en plus. Les marins faisaient des préparatifs de mauvais augure, et, présage non moins funeste, un à un les passagers quittaient le pont.

» A 8 h. du soir, nous étions encore quatre missionnaires sur le pont, lançant dans la nuit, dans un dernier cantique, un dernier au revoir à la côte lointaine. Une heure après, quel changement de scène et de décor ! Plus personne sur le pont : la mer commence à l'envahir, et dans les cabines, tous ou à peu près paient à la tempête un douloureux tribut. Sur les 14, un seul, Rittener, quoique Suisse et montagnard, s'est trouvé avoir le pied marin. Il n'a pas eu une seconde d'inquiétude : toujours alerte, toujours courant au milieu des paquets de mer, il venait apporter, dans chaque cabine, avec des consolations assez platoniques, des nouvelles peu rassurantes : deux cabines avaient été détruites par les vagues, la mer devenait de plus en plus furieuse, nous avions deux jours de retard, etc. Pour peu qu'on l'en eût prié, il aurait « d'abord » grimpé sur le grand mât, malgré la tempête.

» Car nous avons eu véritablement une tempête. Un matelot, qui avait fait vingt fois la traversée, a déclaré n'avoir jamais vu un temps pareil. Un autre, voulant sans doute se moquer de nous, a déclaré qu'il avait eu du mauvais temps toutes les fois que le navire avait transporté des missionnaires ou des nouveaux mariés. « Vous compre-

nez, quatorze à la fois, tous missionnaires, et la plupart en voyage de noces, ce n'est pas étonnant ! Et, dans une fâcheuse réminiscence de Jonas, il proposait, sans rire, de jeter au moins un couple à la mer.

» C'est ainsi que de samedi soir à mardi matin « nous avons vécu », et encore à peine ! Plusieurs dames n'ont pu sortir de leur cabine que ce matin, jeudi, où les 14 se sont enfin retrouvés sur le pont.

» Peu à peu nous revenons à une existence normale. Nous avons institué le culte en commun : ce matin nous l'avons fait sur le pont, sous la tente qu'on venait de fixer. Hier soir, groupés autour du mât d'arrière, nous avons longtemps chanté nos cantiques préférés.

» Au reste, la principale occupation et la consigne pour l'instant, est de ne rien faire. Après la fièvre de ces dernières semaines, comme chacun goûte le calme et l'oisiveté ! On commence le se-souto, on fait connaissance : les polyglottes peuvent s'en donner à cœur joie, car le bateau est un peu une tour de Babel...

» Mais, par dessus tout, on pense à la France. Quand nous dansions, — à contre cœur, on peut bien dire ! — sur le golfe de Biscaye, nous aurions voulu percer l'obscur horizon et venir un instant auprès de tous ceux que nous avons laissés. Nous aurions voulu surtout avoir quelques nouvelles de France... Et cependant, nous nous sentons tout à fait fidèles aussi à la patrie terrestre en la quittant en ces jours troublés. Alors que le vent est

au chauvinisme étroit et intolérant, nous continuons la grande tradition qui a fait faire au drapeau tricolore et aux principes de 89 le tour du monde...

» Et surtout dans l'assurance que le Maître nous envoie et nous garde, nous nous sentons calmes et forts, calmes et joyeux ! Nous aurons des tempêtes encore ; mais toujours il sera auprès de nous.

» Puissiez-vous être entièrement rassurés sur notre compte en pensant à Celui qui nous garde. Et que sa main paternelle, qui guide notre main et la vôtre, les réunisse, malgré la distance, dans une étreinte spirituelle qui nous donne à chacun le calme et la paix. »

Le journal et les lettres qu'on va lire sont comme la suite du Voyage imprimé. On y retrouve Liénard tout entier avec sa juvénile ardeur et toutes les ressources de cette souple et riche nature. Rien n'échappe à son regard investigateur, en même temps qu'il est prêt et qu'il est propre pour toutes les tâches. Ses lettres, écrites au courant de la plume, d'un style nerveux et pittoresque, sont pleines d'observations sur le climat, la faune, la flore du pays, aussi bien que sur le caractère de ses habitants, leurs traditions, leur histoire, les perspectives de l'œuvre missionnaire et les difficultés spéciales qu'elle rencontre. Il a étudié avec soin le cas du roi Léwanika dans une série d'articles parus dans *Foi et Vie*, qui révèlent un fin psychologue. Il possédait, presque à fond déjà, la lan-

gue des indigènes, et nul doute qu'il n'eût recueilli ses observations sur le Zambèze dans un ouvrage définitif qui eût fait époque dans la littérature missionnaire. Son œuvre le possédait tout entier. Il avait épousé la cause des indigènes. Il soupirait après leur relèvement spirituel et national. Chaque jour il pénétrait plus avant dans leur intimité, apprenant à les mieux connaître pour mieux les servir et tout faisait prévoir qu'il serait un missionnaire d'élite, destiné à fournir une carrière particulièrement utile et bénie. C'est alors qu'en pleine jeunesse et en plein bonheur, la tête et le cœur remplis de travaux pour le Maître, il a été soudainement rappelé à lui.

Mais laissons, en terminant, la parole à M. Coillard, qui aimait Jacques Liénard comme un fils. Il va nous dire quelle perte sa mort fut pour la mission du Zambèze et les enseignements de cette fin si prématurée. Il écrivait, de Léalouyi, le 12 mars 1901, aux membres du Comité des missions :

« Notre bien-aimé Liénard n'est plus ! Dieu l'a pris à lui jeudi, le 7 mars, à 9 heures du soir, après quatre jours de maladie, — quatre jours seulement.

« Atterrés par cette catastrophe terrible et si imprévue, nous nous regimbons contre la cruelle réalité ; nous ne la croyons pas possible ; il nous semble être sous l'empire d'un affreux cauchemar,

malgré la tombe fraîchement creusée et la place si grande — maintenant vide — qu'il occupait tout à l'heure encore parmi nous. Pour moi, qu'il me soit permis de le dire, c'est comme une autre partie de moi-même qui vient de mourir ; mais voilà deux ans que cette mort graduelle poursuit son martyre sans l'achever. Oh ! pourquoi Dieu n'épargne-t-il pas les jeunes ! . . .

« Rien ne nous faisait prévoir ce nouveau déchirement qui ravive tous les autres à peine cicatrisés. Notre cher Liénard, toujours plein d'entrain, s'était jeté dans l'œuvre à corps perdu. Ses circonstances de famille lui avaient fait un devoir, depuis trois mois, d'aller à Séfoula pour que sa chère femme fût près du docteur. Il avait naturellement ma pleine approbation. Là, outre ses devoirs de pasteur et d'évangéliste, toujours en première ligne, il avait trouvé ce qui lui manquait actuellement à Léalouyi : une sphère où il pût déployer, dans plusieurs domaines, son indomptable énergie. Avec son tact habituel, l'oubli de lui-même et le charme irrésistible de la tendresse de son affection, il se faisait le suffragant et, au besoin, l'infirmier de son cher ami de Prosch, comme l'aide et le conseiller de Verdier et de Martin. Sans être titulaire de Séfoula, il y prenait tout naturellement la responsabilité de l'œuvre. Il dirigeait les travaux du canal comme ceux de l'installation de M. et de M<sup>me</sup> de Prosch. Il s'intéressait à tout, ne reculait devant aucune tâche qu'on voulût bien lui laisser. Et, le soir, après une journée bien remplie, lui toujours infatigable, retiré dans son rustique appartement, il mettait sa

plume si habile au service de sa belle intelligence et de son cœur ardent ; il plaidait les intérêts de notre école industrielle devenue orpheline ; il étudiait les problèmes de la mission, élaborait pour l'avenir les plans que lui suggéraient ses vues élevées et sa puissante foi. Avec lui, il fallait sortir de l'ornière de la routine ; il avait la passion du progrès.

« Du reste, la pétulance de son énergie éclatait avec la même vigueur sur notre termitière ou à la capitale de Léalouyi. C'était un plaisir de le voir manier avec la même habileté la scie et le rabot, les fers à souder et la charrue. Rien n'était au-dessus de ses capacités. Mais, il faut le dire, il se trouvait ici dans une camisole de force ; il en souffrait. Impossible d'avoir des ouvriers, ni même des jeunes filles pour l'entretien des bâtiments ; impossible d'obtenir, même aux prix les plus élevés, une botte d'herbe ou de roseaux pour une modeste construction qu'il avait ébauchée pour abriter ses provisions et les miennes. Le roi absorbait tout. Il essaya de l'agriculture ; mais l'ardeur du soleil et l'impossibilité de l'irrigation récompensèrent mal ses efforts ; le bétail de tout le monde et les porcs firent le reste. Botaniste enthousiaste, c'est sur un petit jardin, entièrement sa création, qu'il concentra l'emploi des rares moments de récréation qu'il s'accordait, et il fallait voir l'air radieux avec lequel il nous apportait ses premières fleurs et ses légumes : carottes, aubergines, tomates et pommes de terre, — des pommes de terre authentiques ! C'était un triomphe.



« Eminemment doué, il parlait la langue avec un accent et une habileté qui auraient pu faire croire qu'il l'avait apprise dans la terre classique du Les-souto, s'il est vrai que le rossignol ne chante que dans les bois. Ses prédications, toujours soigneusement préparées, étaient captivantes, même sous l'accoutrement de la grande simplicité qui les mettait à la portée de son auditoire zambézien. Elles donnaient généralement un relief frappant à la portion de la Parole de Dieu qu'il étudiait, ouvraient toujours des horizons nouveaux à la pensée et reflétaient la flamme qui brûlait dans son cœur. Pour moi, comme pour tous ceux de ses collègues qui ont eu le privilège de l'entendre souvent, ses méditations, même dans la langue indigène, nous procuraient autant de jouissance que d'édification. Sa connaissance de la Parole de Dieu, mais surtout la manière dont il savait l'appliquer, a toujours fait chez ce jeune homme mon étonnement et mon admiration.

« Le croiriez-vous ? le professeur égalait chez lui le prédicateur. A notre dernier colloque de Séfoula, aux premiers jours de janvier, l'école primaire, privée de son directeur, M. Mann, lui fut proposée, comme nous n'avions personne d'autre dans la mission qui pût en être chargé. Il l'accepta simplement, par devoir, mais sans la moindre hésitation. Il y mit une forte dose de bonne volonté, car ce n'était pas là son goût : il nous le dit franchement. Il cédait, mais sans arrière-pensée, à la nécessité. Si nous avions pu lui donner une école biblique, il se fût senti dans son élément. Mais,

chose merveilleuse, Dieu fit pour lui ce qu'il fait toujours pour le serviteur obéissant et fidèle, il transforma le devoir brut en une jouissance réelle, si bien que son école lui gagna bientôt le cœur, et chacun de ses élèves devint l'objet de sa sollicitude. Il était heureux et il aimait à le dire.

« De Séfoula, il venait de temps en temps passer le dimanche et un ou deux jours avec moi. Il vint encore me remplacer le 23 février, pendant que j'étais à Nalolo, et, comme son école avait un petit congé, il resta avec moi trois ou quatre jours bénis et inoubliables. Au soir assombri de ma carrière, cette rencontre restera dans mon souvenir une cime ensoleillée, où l'un et l'autre nous avons senti comme un souffle et un reflet du Tabor.

« Du reste, vous connaissez l'homme. Vous l'aviez vu tout entier dans ses admirables lettres, où il épandait ces dons de l'intelligence et du cœur dont Dieu l'avait richement comblé. Vous en ferez sûrement une collection qui sera pour l'Eglise un héritage précieux. Lui, si jeune et pourtant si mûr, encore un conscrit et cependant avec une largeur de vue, un coup d'œil, un jugement qui donnent l'illusion de l'âge et de l'expérience, qui étonnent et qui ravissent, il se faisait aimer en faisant aimer la Mission. Ceux qui l'ont connu ne me taxeront pas d'exagération ; j'abhorre l'exagération. Mais quand, dans le jardin de Dieu, nous rencontrons une fleur rare et d'un parfum exquis, ne nous est-il pas permis d'admirer en elle la puissance de Dieu ? N'est-ce pas le glorifier, lui, « l'Auteur de toute grâce excellente et de tout don

parfait, » que d'admirer sa grâce dans le cœur et dans la vie de l'un de ses serviteurs ? « C'est par la grâce de Dieu, disait saint Paul, que je suis ce que je suis. » Et Liénard aurait dit la même chose.

« Avec toutes ses belles qualités, Liénard était pourtant un homme sujet aux mêmes infirmités que nous. Il était d'une grande sensibilité, et ce qu'il sentait vivement, il l'exprimait vivement aussi. Il avait en aversion tout ce qui ne lui paraissait pas tout à fait correct, et il lui arrivait de juger avec sévérité. « Voyez-vous, me disait-il lui-même un jour, je suis franc jusqu'à la rudesse. » Mais, quand il découvrait qu'il s'était trompé, il ne défendait pas par amour-propre l'attitude qu'il avait prise. Non, il savait s'humilier : devant Dieu, sans doute, ce qui est naturel et facile ; mais aussi devant les hommes et devant ses frères, ce qui l'est moins.

« Sa rectitude s'étendait à tous les détails de la vie et aux finances tout d'abord. Comme d'autres de ses collègues, tôt après son arrivée, il avait fait des commandes importantes d'approvisionnements et de marchandises. Survint la guerre qui, à l'heure actuelle, désole encore le sud de l'Afrique. Les droits de douane et le prix des denrées se sont rapidement élevés, et le montage qui a quintuplé le prix d'achat, s'est fait dans les conditions les plus ruineuses. De là de sérieuses préoccupations pécuniaires, pour Liénard comme pour d'autres. Cela pesait sur son esprit. Il passa son dernier samedi, toute la journée, à régler ses comptes personnels. Jusque dans son délire, il était obsédé par

ses comptes. Cela va au cœur de voir, même au seuil de l'éternité, un serviteur de Dieu l'esprit tourmenté par ces soucis d'argent. Toutefois, n'en accusez que les circonstances calamiteuses ; car, en temps ordinaire, je tiens à le dire, nous avons amplement de quoi vivre.

« Le dimanche 3, il avait prêché à Séfoula comme il avait prêché le dimanche précédent à Léalouyi, sur la reine de Séba, avec une force et une onction particulières. Mais, au sortir du culte, il dut immédiatement gagner le lit. Puis une hématurie violente se déclara. Notre cher de Prosch, toujours admirable de dévouement et sa femme, jusqu'alors alitée, furent aux petits soins et ne le quittèrent ni jour ni nuit, avec l'aide de Verdier, bien entendu. La maladie prit une mauvaise tournure ; l'on m'appela en toute hâte. A mon arrivée, le docteur crut remarquer un tout petit rayon d'espoir. Hélas ! il fut de bien courte durée ! Il nous permit pourtant d'avoir quelques moments d'entretien avec lui. Il était si réjoui de me voir ! Mais, jusqu'ici, il s'était cramponné à la vie et ne voulait pas envisager la possibilité prochaine de mourir. Cependant, il nous comprit et se soumit calmement. Il fit avec sérénité ses adieux à sa femme et choisit même le nom de l'enfant qu'il attendait avec tant de joie. Alors, ayant déjà un pied dans la tombe, il témoigna à chacun de nous, entre autres à son vieil ami, une sollicitude qui révélait, une fois encore, la délicatesse et la tendresse de son cœur.

« Puis revinrent les brouillards et les nuages, puis le dernier combat, et puis, graduellement,

paisiblement, la vie s'éteignit et l'âme s'envola dans le sein de Dieu. Nous étions tous là, les yeux fixés sur lui pour recevoir son dernier souffle. Mais, tel était le calme qui nous subjuguait que, retenant notre haleine, nous l'attendions encore quand tout était fini. Il s'était endormi ! Il faut avoir passé par ces moments-là pour en comprendre la solennité !

« Le lendemain, dans la matinée, la pluie tombait. M. Béguin, de Nalolo, Sémondji et Nyando, de Léalouyi, accoururent, et plus tard les envoyés du roi. Le résident britannique, le major Harding, lui-même malade de la fièvre, envoyait aussi ses messages de sympathie. Mais, pour les funérailles, nous n'eûmes guère que les écoles et les habitués de la station.

« Elles eurent lieu à cinq heures. A la levée du corps, Béguin nous adressa, dans notre langue maternelle, des consolations chaleureuses et fortifiantes, et puis, le cortège s'achemina silencieusement vers le champ du repos, le grand arbre que vous connaissez. Nous chantâmes là, avec des voix tremblotantes d'émotion, comme nous l'avions fait en français, à la maison mortuaire, le beau cantique de Vinet : « *Ah ! pourquoi l'amitié gémirait-elle encore...* » De Prosch et moi adressâmes quelques paroles à cet auditoire, saisi par tout ce que cet événement avait de soudain. Il ne fallait pas nous séparer sans que, sur le bord de cette tombe qui se fermait, engloutissant tant de richesses, de talents, d'amour, de foi et d'espérance, retentit le cri de triomphe de l'apôtre :

« O mort, où est ton aiguillon? O sépulcre, où est ta victoire? »

« Notre douleur est grande; nous pleurons avec les familles plongées dans le deuil. L'Eglise pleurera avec nous, car, bien que jeune, Liénard a laissé sa marque.

« Ne savez-vous pas qu'un chef, un grand homme est tombé aujourd'hui en Israël? » (II Sam. III, 38.)

« Disons-nous, avec un regret amer, que sa carrière a été tranchée à son début comme un vigoureux bourgeon? La carrière la plus belle et la plus bénie n'est pas la carrière la plus longue, c'est la carrière la plus fidèle. Dieu sait ce qu'Il fait, et, quand Il dit à l'un de ses serviteurs qui paraît si nécessaire à son œuvre: « Mon ami monte ici, plus haut », ce n'est pas une carrière brisée, c'est une promotion. Qui dira le glorieux épanouissement, là-haut, de tous ces beaux dons que nous admirions tant ici-bas! Ce que nous ignorons aujourd'hui, nous le saurons un jour. Ne nous étonnons pas que le Roi cueille les plus belles fleurs de son parterre pour en orner ses palais!

« Et, quant à son œuvre, ne nous alarmons pas. Cessons de trop trembler pour l'arche de l'Eternel. L'œuvre est sienne. Pour l'accomplir en son temps, Il a des ressources et des moyens que nous ignorons.

« Quand notre adorable Maître était saisi, garrotté, abandonné de tous les siens, traîné devant le prétoire au milieu d'une foule ameutée; quand, couronné d'épines, cloué sur un bois maudit, il expirait et descendait dans le tombeau, ne sem-

blait-il pas que tout fût perdu?... « *Nous avions espéré* que ce serait lui qui délivrerait Israël... »  
Ah! oui, *nous avions espéré!*...

« Pauvre intelligence humaine!

« Quelques jours encore, et c'est lui, le même Sauveur, le rejeté des hommes, qui, sorti victorieux du tombeau et vivant aux siècles des siècles, fait cette sublime proclamation à son Eglise encore au berceau : « Toute puissance m'est donnée dans les cieux et sur la terre... »

« Prenons courage, ceignons-nous de force!  
« Il a conduit son peuple par les abîmes comme par le désert. » (Ps. CVI, 9.)

« *Quoi qu'il en soit, oui* « *Quoi qu'il en soit, mon âme repose sur Dieu!* » (Ps. LXII, 2.)

# **JOURNAL**





# JOURNAL

---

*Séchéké, juillet 1899.*

(La première page manque)

.....

Nos lettres, la semaine passée, ont été arrêtées par négligence une huitaine à Kazoungoula. Elles étaient arrivées avant le départ des messagers de la poste hebdomadaire qui retournaient à Boulawayo. Mais M. Coryndon a oublié de les leur remettre. Pour un fonctionnaire de la Rhodésia, receveur des postes, cette négligence est assez singulière.

Nouvelle visite au jardin de Jalla dans l'île, en face de la station. On défriche les roseaux et on sème. Il faut du travail pour avoir des légumes ici.

*Dimanche, 30 juillet.*

De mardi soir à vendredi, nouvelle séance de fièvre. Haute et résistante. De Prosch a fini par me donner la quinine *pendant* la fièvre : je l'ai gardée. Cette fièvre a une période de moins de 15 jours. Il faudra s'arranger pour l'espace, sans quoi toute œuvre suivie est impossible !

Cette semaine Akanangisoa<sup>1</sup> a commencé à faire déménager ses greniers. Quel bruit et quelle agitation !

<sup>1</sup> Fille de la reine Mokouaé.

Le soir, sous la présidence de M. Coillard, soirée intime de communion. M. C. a été très incisif et très touchant dans son allocution sur Moïse qui demandait à voir la gloire de Dieu : ayons une mission qui la montre.

*Lundi, 31.*

Le matin inauguré une hygiène nouvelle. Chasse avec Lemue. Je tue un faisan. Nous expédions la poste à Kazoungoula.

*Mardi, 1<sup>er</sup> août.*

Pour la première fois je fais le culte en se-souto : chant, lecture, méditation de *Notre Père* répété par tous.

*Mercredi, 2.*

Chasse le matin. Bredouille. Visite de Coryndon qui monte à la Vallée. Nous y aurons un courrier tous les quinze jours pour commencer.

*Jeudi, 3.*

Les canots de Sémondji sont de retour à Séoma. Leur voyage s'est très bien effectué. Aucun n'a coulé. Nous allons donc partir dans quatre ou cinq jours.

M. C. achète à Jalla les bœufs que celui-ci lui a préparés. Il n'a trouvé qu'un *driver*<sup>1</sup>. Burnier et Verdier iront avec les wagons. Ils vont s'en donner de chasser.

*Vendredi, 4 août.*

Nous sommes allés ce soir visiter les jardins en

<sup>1</sup> Conducteur.

face de la station. Le paysage a changé depuis 15 jours. Les roseaux ont disparu, coupés et brûlés ; des escouades de garçons et de fillettes ont défriché le sol, jetant en monceaux les tronçons de roseaux. Et maintenant tout le terrain est divisé, par des lignes de roseaux, en petits carrés qui verdissent déjà. Pois, haricots, radis, pommes de terre poussant à qui mieux mieux ! — Intéressant et animé !

Quand en aurons-nous autant ? Il paraît qu'à Léalouyi un jardin est une œuvre de Romain. Le major en a un aux bords de la Vallée : il produit beaucoup ; mais il a un jardinier blanc et toute une armée de domestiques.

*Samedi, 5 août.*

Grand jour de chargement. Enfin j'emporte tout. Cela n'a pas été sans cris et sans allées et venues inouïes, avec discussions incompréhensibles.

Sur nos deux canots personnels on a construit deux abris avec une natte.

Appris une chose : les enfants de chaque station sont à la charge du missionnaire. C'est 130 francs environ par enfant. Merci du peu, quand on n'a pas de rentes. Cela a été pendant le dîner le prétexte à discussion. J'ai soutenu que la *mission* devrait se charger des frais de l'internat scolaire. Ce n'est pas l'avis de tout le monde.

*Dimanche, 6 août.*

Au culte du matin, Madeleine est sortie avant la fin : c'était le début d'un petit accès de fièvre

qui l'a tenue au lit le reste de la journée. Grâce à Dieu, elle n'a pas eu la fièvre très forte, et d'ordinaire elle ne l'a pas très longtemps.

Reçu de A. Jalla lettres affectueuses qui nous font prévoir un bon accueil.

Préparé lettres pour l'Europe. Jalla nous promet à la Vallée trois courriers par mois.

*Lundi, 7 août 99.*

Dernier jour passé à Séchéké tous ensemble. En hâte il faut faire ses derniers paquets et charger ses canots personnels. Notre chambre prend de plus en plus un aspect de campement, et nous fait réaliser l'inconcevable réalité de la séparation prochaine.

En même temps il faut préparer le *mofao*, (nourriture pour la route). Je grille des arachides, M. Coillard tue un agneau et nous donne un gigot à chaque ménage. Hélas ! les de Prosch ont le leur dévoré par un chien, et M. Burnier par un voleur. Mon pain de provision n'a pas un meilleur sort : un chien m'en dévore un quart.

Le soir, Jalla, joignant une gracieuseté nouvelle à tous les services qu'il n'a cessé de nous rendre de si bonne grâce, durant ces deux mois, donne à chaque ménage partant une paire de poulets.

Le soir il préside le culte et fait, à défaut de sermon, une prière d'adieu.

*Mardi, 8 août.*

Nous nous sommes levés avec le jour. En un instant, tout ce qui restait encore dans la chambre

est emballé : les lits pliés, les couvertures pliées, et les quatre murs dépouillés de leurs ornements. Mais les bateliers craignent le froid et ne sont pas encore arrivés.

Nous avons le temps de prendre en commun un dernier repas. Puis M. Coillard préside le culte d'adieu.

C'était un moment bien solennel, bien émouvant que cette réunion qui terminait la série de toutes celles que nous avons eues ensemble, cette fin officielle de notre expédition. M. Coillard, avec le talent tout spécial qu'il a d'embrasser le passé d'un coup d'œil, de le parcourir pour montrer la signification du présent, a insisté une fois de plus sur les devoirs que nous avons désormais les uns envers les autres, nous, membres de cette expédition. Des liens, très spéciaux et entre plusieurs très intimes, se sont créés ; ils doivent subsister et apporter par cela même quelque chose de nouveau, une force de plus au Zambèze.

M. C. a rappelé nos deux deuils<sup>1</sup> et nous a placés sous cette sérieuse impression. Jamais sans doute nous ne nous retrouverons tous ensemble ici-bas.....

Dans des paroles toutes vibrantes d'une émotion qui partait vraiment du cœur, il a remercié Jalla pour son hospitalité si cordiale, si complète. Dans l'état où il se trouvait, héberger complètement une troupe comme la nôtre semblait une impossibilité absolue et l'était presque. Il a assumé cette lourde

<sup>1</sup> Madame Jalla, Madame Bouchet.

charge ; il a fait plus : il s'est donné tout entier au transport de nos bagages. Il a négligé toutes ses affaires pour les nôtres, il s'est dépouillé pour nous. Aucune indemnité ne compensera jamais cela. Notre reconnaissance est immense.

Après ce culte réchauffant qu'a clos une prière apostolique, — j'allais dire *sacerdotale*, — on a procédé au chargement des derniers canots. Nous devons partir au jour. Nous avons démarré à 10 h. 1/2 après des adieux émouvants. Il nous en coûtait de quitter nos amis Lemue, Hélène<sup>1</sup> surtout, si malade en ce moment, et quise sentira si seule maintenant.

La longue théorie des pirogues s'ébranle ; en cadence 140 pagaies fouettent l'eau, et aux cris des pagayeurs qui se provoquent, les embarcations luttent de vitesse.....

Cependant chacun s'installe dans sa petite tente de nattes. Madeleine avait un reste de fièvre avec ses ennuyeux symptômes : elle s'efforce de rafraîchir son front et de dormir. M<sup>me</sup> de Prosch, id. M. C., qui est éreinté du travail excessif de tous ces derniers jours, réussit à dormir. — Pour ma part je lis quelques articles ou bien je contemple le Zambèze.

Rives de sable en dunes couvertes d'herbes et de roseaux, ou en îlots broussailleux aux mimosas en fleurs qui embaument l'air : une papillonacée semblable à nos genêts apporte la gaieté de son jaune sur le blanc monotone de la rive.

<sup>1</sup> Madame Lemue.

Du sable blanc qui crie sous les pagaies ; au-dessous, un banc d'argile noire striée de rouge ; de temps à autre quelques arbres : voilà le cadre de notre tableau sous un ciel bleu éblouissant. Le fleuve est splendide, calme, et, en ces parages, extraordinairement large, (et surtout peu profond). Parfois on dirait un lac. Comme toujours des bras nombreux, mais nous les prenons rarement.

Sur les bancs de sable, il y a toute une population d'oiseaux étranges. Nous observons un troupeau de six à huit hippopotames qui prend ses ébats en pleine eau. De temps à autre leur énorme tête hideuse émerge, ils reniflent bruyamment et grognent, tandis qu'un petit jet d'eau, comme celui d'une baleine, signale au loin leur présence...

Halte à 2 heures 1/2. Camp à 5 heures.

Un peu de désarroi pour la première fois. On mange cependant : nous avons une immense et splendide tente et, bien installés, nous nous couchons. Bonsoir !

*Mercredi, 9.*

Départ à 7 h. 1/2. Halte de 11 h. 1/2 à 12 h. 1/2.

Le matin, rosée abondante. Le fleuve fume comme un pot au feu. Nous arrivons vers une heure à la région boisée. Paysage intéressant. Nombreux bras. Halte à Nalisa à 4 heures.

On commence à savoir s'installer.

*Jeudi, 10.*

Le matin avant le jour, je suis allé à la chasse, mais je n'ai fait que brûler de la poudre au nez de



belles pintades et d'engageants faisans, difficiles à approcher dans des fourrés indescritibles.

On attendait des canots en retard. Nous partons à 9 heures 1/2. A 10 heures, 1<sup>er</sup> rapide que notre troupe est lente à traverser. Hommes à l'eau poussent canots. Cadre de verdure.

Deux canots chavirent, celui du Gambella, et celui que M<sup>me</sup> de Prosch, souffrante, avait échangé le matin même contre un plus confortable. Pas d'accident de personne.

Arrêt à 1 heure 1/2 dans un site très pittoresque : coude large du Zambèze, avec rives de verdure. — En haut un rapide, en aval un labyrinthe de canaux pleins de rochers noirs (gneiss schisteux), et d'écume, séparant des îles boisées bordées de roseaux en fourrés.

*Vendredi, 11 août 1899.*

Départ à 7 h. 3/4, arrêt à 1 h. 1/2 à Ngamboé. Voyage très pittoresque. Le labyrinthe des îles devient plus compliqué que jamais. Le fleuve remplit entièrement une large vallée, de deux kilomètres au moins, bordée de collines peu élevées aux rochers jaunes, et aux arbres gris et feuillés. C'est un dédale d'îles vertes et de canaux bouillonnants.

Nous avons traversé de nombreux rapides, les uns, simples courants tourbillonnants, d'autres, véritables petites chutes de dix à trente centimètres, que les canots franchissent comme d'un bond sous l'impulsion vigoureuse des pagayeurs qui gaffent, ou qui, dans l'eau jusqu'à la ceinture, tirent la lourde machine. A un, seulement, nous avons dû

descendre. Le canot de M<sup>me</sup> Rittener, pris de flanc, après avoir heurté une pierre, a chaviré. Son pagayeur l'a portée saine et sauve sur le rivage.

Nous nous arrêtons de bonne heure pour attendre des canots en retard. On cuisine une antilope tuée la veille par le Gambella. Je fais le pain. Nous sommes au-dessus de la chute de Ngamboé et les hommes doivent transporter à bras jusqu'ici tous les colis et tous les canots. Site pittoresque.

*Samedi, 12.*

Les canots en retard n'étant pas arrivés hier soir, nous allons rester ici jusqu'à lundi. D'ailleurs les hommes ont de quoi occuper leur journée avec le transport des canots au-dessus du rapide.

Nous avons donc pu ne nous lever qu'avec le soleil, les dames au moins. M. C. aime à ce que nous assistions au culte en se-souto. C'est en effet une excellente école pour apprendre la langue, et pour faire la connaissance des indigènes. Ils écoutent avec une curiosité et une attention inouïes tout ce que leur dit le missionnaire. Ils répètent en chœur les versets des cantiques et *Notre Père*.

Après le premier déjeuner, nous sommes allés, M. C. et moi, photographier les Rapides. Dans leur cadre de verdure, cette écume bouillonnante est très jolie. Non moins pittoresques, dans un autre genre, sont les scènes de transport ou plutôt du glissement des canots. Les gens d'ici ont construit une voie en bois avec des traverses sur lesquelles on fait glisser les canots. Ils ont même fait un treuil à roues, mais ne s'en servent plus. Tout

en eux trahit un peuple actif et ingénieux en qui il y a vraiment de l'étoffe et de l'avenir. M. C. me disait, tandis que nous voyions défilé, en cadence et en musique, un canot et ses trente tireurs : « Je voudrais être jeune, et avoir une vie à consacrer à ce peuple ! »

Cette après-midi, nous sommes allés visiter M. C., de Prosch et moi, le village qui est à cinq minutes d'ici. Misérable village de Ba-Soubiga. Ces pauvres esclaves des Ba-Rotsi sont à peine vêtus et très sales. Les femmes surtout font pitié : on lit sur leur corps leur dégradation. Entre autres devoirs, ces Ba-Soubiga ont celui de cultiver de grands champs appartenant au roi et de lui en envoyer le produit. Ils sont aussi chargés de transporter au-dessus de la chute les canots des voyageurs.

Mais ces devoirs ne sont pas compensés par des privilèges. Ils ne doivent pas recevoir souvent des *setsibas*, ni des couvertures, à voir leur dénûment. Et, à défaut de vêtements, ils sont obligés de faire du feu dans leurs huttes, de là, la coloration brune du toit.

Très primitives ces petites huttes cylindriques à toit pointu. Très exiguës aussi, ainsi que la cour qui les précède. Le roi défend à ces esclaves de construire leur cour en roseaux, comme tout le monde. M. C. toujours malin, leur demande, devant le Gambella, pourquoi ils n'emploient pas le roseau qu'ils ont en abondance et qui vaut mieux que l'herbe. Les pauvres gens n'osent répondre, et le Gambella, ne voulant pas se donner la honte

de répéter une défense tyrannique, leur ordonne de bâtir en roseaux. A l'avenir peut-être oseront-ils ! Voilà une petite liberté, à côté de bien d'autres, apportée par la mission.

De son côté, de Prosch, toujours recherché et toujours à l'œuvre, soigne un enfant à ventre proéminent et une femme malade.

A l'entrée du village, nous remarquons, sous un toit conique supporté par quelques piquets, un étalage de charmes. Après quelques échappatoires, le chef du village, un peu honteux, nous explique que ce sont des préservatifs contre le lion.

Les *cendres*, apportées de leur feu par des *femmes*, le rendront faible comme elles.

Une petite corne magique l'éloignera, si l'on souffle dedans, en agitant la queue d'une certaine antilope.

Un bois spécial et des cendres de plantes médicinales renfermées dans une gourde, des colliers de peaux de serpents frottées de cette cendre, complètent l'arsenal. Avec ça le lion n'a qu'à se bien tenir. — N'empêche qu'à cent mètres de là nous avons vu sur le sable une énorme empreinte laissée par un roi des animaux, peu superstitieux sans doute.

M. Coillard, après avoir ri des fétiches, invite les gens au culte de demain. Il y a aux environs plusieurs petits villages. Peut-être se concentreront-ils. Il y aurait lieu alors de fonder ici une station qui serait le chaînon qui manque entre Sénanga et Séchéké. Le site ne sera pas le moins agréable, tant s'en faut.

Dîné avec M. Coillard et assisté au culte se-souto. Je commence à saisir ici et là quelques phrases.

Les canots en retard sont arrivés. Ils ont été retardés par des hippopotames qui les ont attaqués. Litia a écrit. Il a tué trois hippos.

*Dimanche, 13 août 1899.*

Le matin culte se-souto par M. C. Photo. Puis dîner. M. C. invité chez nous : menu pantagruélique. Au départ de Ngamboé un canot coule.

*Lundi, 14.*

Traversé aujourd'hui les fameux rapides de la mort (Lochu). J'ai été déçu. Ce ne sont pas, il s'en faut, les plus terribles de tous ceux que nous avons traversés. Il est vrai que les eaux sont basses et que nous passons relativement facilement et vite, grâce à l'expérience et au nombre de nos bateliers. Deux ou trois canots isolés voient les rapides avec plus d'effroi.

Voyage de 8 à 4. Arrivée à Lochu, 3 heures.

*Mardi, 15.*

De 8 à 5, journée de fièvre en canot. J'ai dormi presque tout le temps avec des nausées et des maux de tête continuels. Traversé rapides. Le matin toute notre bande a poursuivi un hippo. Mon canot l'a serré de près. Mais on n'a pu l'avoir. Vu plusieurs dans la journée. Campé sur rive droite, la deuxième fois seulement.

*Mercredi, 16.*

Nous avons traversé aujourd'hui les derniers rapides, ceux de Kalé. Ils font beaucoup plus d'effet que ceux du Lochu, et sont plus redoutables. Pour les franchir, on a dû décharger entièrement les canots. Le fleuve se resserre entre deux lignes de collines rocheuses, maigrement boisées. Le courant est très rapide et le lit du fleuve tout semé de roches à fleur d'eau. Aussi la navigation est-elle vraiment difficile.

Nous campons sur un banc de sable à l'embouchure (en cascade, sur un lit de rochers noirs) du Lyambaie. Je vais mieux.

Sur le sable blanc qui chante et sur nos tentes vertes, la lune, épandant ses rayons argentés, donne à la scène le cachet d'un paysage de neige. C'est très curieux.

Voyagé de 8 heures (à cause d'un canot coulé) à 4 heures, 2 heures. Arrêt à Kalé.

*Jeudi, 17.*

Le Zambèze a décidément entièrement changé d'aspect. On croirait naviguer sur un autre fleuve, dans un autre pays. Au lieu des horizons immenses de sable infertile ou d'îlots luxuriants, nous avons, de chaque côté de l'eau, deux petites collines de grès ferrugineux très cristallin, noir ou rouge, dont les éboulis pittoresques sont à peine ombragés par quelques arbres rabougris, et, de place en place, tachés de sable blanc et de gazon jauni. — Au lieu d'une nappe immense d'eau tranquille aux rives indécises, au lieu d'un labyrinthe d'îlots et de

bras dormant enfouis sous les arbres et les roseaux, nous avons, entre deux rives inextensibles et inexorables, un étroit chenal, régulier et sévère, dans lequel les eaux se pressent en grondant, comme si elles avaient hâte de gagner de plus riants parages.

La navigation est de plus en plus rude. A 10 h. 1/2, après un détour où le fleuve, large de moins de cent mètres, avait une terrible allure, nous débarquons tous à un talus de sable. Nous sommes à Séoma, ou plutôt sur le chemin qui y conduit. Tous les canots viennent aborder : on les décharge, et nos hommes se mettent en devoir de tout transporter à 4 kilomètres environ.

On déjeune, en attendant, à l'ombre d'un mimosa en fleurs.

Bientôt arrivent les gens de Séoma, 4 ou 5 chefs, vieux amis de M. C. et une soixantaine d'hommes. Les chefs nous touchent la main et avec le Gambella se l'entrebaisent. Puis tous *chandalèlent* cérémonieusement.

Nous nous mettons en route à midi, sous un soleil terrible, dans un terrain sablonneux éreintant, où les pieds s'enfoncent et glissent à chaque pas. Un incendie de forêt qu'il faut traverser ajoute à l'inconfort de la promenade.

Une note comique nous met heureusement d'aplomb. En un passage du ruisseau, le fameux canal qui contourne Ngongé quand il a de l'eau, M<sup>me</sup> Rittener passe à califourchon sur son mari, de Prosch et M. Coillard sur celui d'un noir.

Enfin, nous arrivons après une heure et demie de marche. J'étais éreinté. Nous nous reposons

dans un grand arbre au fond de la rive. M<sup>me</sup> de Prosch est fatiguée, Rittener est malade.

Mais les tentes dressées, on se repose. Je vais avec M. Coillard, à Séoma.

Près d'une hutte, celle d'un homme intelligent, très habile de ses mains et très ingénieux, — le roi l'a envoyé ici pour améliorer le passage du Ngongé, — d'un homme qui assistait assidûment au culte à Léalouyi et qui s'était fait le gardien de la porte, nous trouvons un autel à Nyambé : un petit tabouret en bâtons et du sable de la rivière, c'est tout. Le matin, au lever du soleil, le propriétaire vient, met du pain sur le tabouret, de l'eau dans un plat sur le sable, et fait au soleil la grande salutation royale : « Yo, Cho ! »

Etonnant chez cet homme, mais quelle amorce pour notre enseignement sur le Dieu unique !

Tous nos bagages sont là dans la cour.

*Vendredi, 18.*

Charmant pique-nique aux chutes de Ngongé, où nous sommes allés dans le canot royal Matendé. Nous y avons passé la matinée, sans les Rittener, malheureusement. Ngongé est beaucoup plus grand, plus imposant que je ne pensais : il y a bien près de 10 mètres de hauteur, et la chute principale a un grand développement.

Mis en fuite pintades, tué un canard, deux pigeons. Nous avons vu le fameux canal, environ 3 mètres de large. Il y a vraiment du travail. Mais que de détours ! « Les rivières sont ainsi faites », nous dit l'architecte.



Le canal est inachevé. Il doit avoir 4 km 500. Après 2 kilomètres, des monceaux de rochers ont tout arrêté. M. C. a trouvé un tracé qui contourne l'obstacle. Sans doute le choisiront-ils.

Gambella a tué un zèbre (quagga), et un noir me tue une pintade.

*Samedi, 19.*

Nous avons à déjeuner les de Prosch et M. C.

Triste découverte : mes cinquante livres de sucre sont tombées au Zambèze. Elles ont été fondues ; il n'en reste qu'un quinzième !

*Dimanche, 20.*

Nous avons les Rittener à déjeuner.

*Lundi, 21.*

En arrivant le soir au campement, nous trouvons un canot avec le drapeau suisse. C'est Mercier qui s'en va à Séoma chercher des bagages. Nous avons fait connaissance, et il a passé la nuit au même campement que nous.

*Mardi, 22 (de 8 heures soir à 5 heures du matin).*

Chassé canards qui abondent. Camp sur sable musical. Les Rittener sont en arrière.

*Mercredi, 23 (7 h. 1/4 à 4 h. 1/2 ; et de 9 à 11 heures).*

Après courte navigation, nous arrivons à Sénanga. Sur la rive M. Boiteux nous attend avec l'école et entonne un chant à notre approche. Station qui promet. Beaucoup de travail fait déjà. Vue sur le commencement de *la Vallée*.

Réception très cordiale.

*Mercredi, 30.*

Nous avons quitté Sénanga à 7 h. 1/2, après un emballage en toute hâte et un déjeuner à la vapeur. Nous voici dans la vaste plaine du Bo-Rotsé. Le fleuve semble s'y plaire : il s'y amuse à faire d'immenses détours qui nous impatientent. Nos gens, avec un flegme tout africain, suivent docilement toutes les moindres sinuosités du rivage, et de temps en temps passent d'une rive à l'autre.

Un seul arrêt d'une heure. Arrivée à 6 h. 1/4 du soir. Un peu après nous, les Boiteux arrivent et campent avec nous sur une berge de sable blanc.

J'ai tué un gros oiseau, genre héron.

*Jeudi, 31.*

Réveil de bonne heure : départ à 7 heures précises. Longue journée de navigation serpentine à travers la plaine. Massacré beaucoup d'oiseaux : huit canards d'un coup de fusil.

Après le coucher du soleil, j'arrive enfin en retard à *Nalolo*. Le village apparaît d'abord, puis après un immense détour, la station.

Tout est pavoisé, et la population entière, Mokouaé<sup>1</sup> en tête, nous attend sur le rivage. Nous passons sous des arcs pavoisés et arrivons à la grande maison, où une réception cordiale nous attend.

Le soir, au culte, M. Béguin fait allusion à la merveilleuse délivrance par laquelle M. C. est rendu à la mission.

<sup>1</sup> Sœur de Léwanika.

Les A. Jalla sont là, nous attendant depuis huit jours.

*Vendredi, 1<sup>er</sup> septembre, Nalolo.*

Une visite chez Mokouaé. Hier, dans la foule, une figure majestueuse se dessinait : la grande reine de Nalolo, la grosse Majesté Mokouaé. Il fallait lui rendre visite. Nous sommes allés la voir ce matin.

A dix minutes de la station, une série de petits îlots. Grand îlot de Nalolo, contraste avec Séchéké ou Moandé : ici aussi propreté, mais tout est resserré.

Village important, belles huttes rondes ; les dominant toutes, la grande maison de Mokouaé. Haie de roseaux tressés et de *palo*<sup>1</sup>. Cours diverses. Vestibule : un tigre et un lion gardent l'entrée.

Introduits dans la vaste salle, nous pouvons tout à loisir admirer le bâtiment.

Repas pittoresque.

*Samedi, 2 septembre.*

Première séance de la conférence le matin.

..... La séance de l'après-midi règle la question de placement... Bouchet est transféré des Chutes à Sénanga.

L'impression de cette première journée est favorable.

*Dimanche, 3 septembre.*

Culte du matin par M. Coillard. Appels pressants. Le soir, à 5 heures (après culte français par

<sup>1</sup> Grands piquets pointus.

A. Jalla), deuxième culte : Beguin, de Prosch, moi, Rittener, Sémondji, Boiteux, A. Jalla, M. Coillard qui est plus pressant que le matin.

Les chefs remercient laconiquement.

A la veillée, lecture des trois rapports de station du Haut. Celui de A. Jalla, particulièrement intéressant, montre tout ce qu'il y a à faire à Léa-louyi. Grande place de femme missionnaire. Sommes effrayés.

A Nalolo, petite œuvre.

A Sénanga, débuts réjouissants.

Fait plus ample connaissance avec Mercier qui me fait une excellente impression.

.....

*Mardi, 5.*

Le matin, surprise : le petit Louis-Théodore Rittener est arrivé, deux mois en avance ! Et le docteur et sa femme avaient la fièvre !

Fin de la conférence. Mokouaé à table. Elle se tient assez bien.

M<sup>me</sup> de Prosch a la fièvre d'une façon extrêmement grave. Après quelques jours pendant lesquels elle n'a rien pu garder, elle est d'une faiblesse extrême. Nous sommes très inquiets.

On a aussi des craintes pour le bébé Rittener.

*Mercredi, 6.*

La nuit a été mauvaise pour les malades et pour tous ceux qui pensaient à eux. Le cas de M<sup>me</sup> de Prosch est extrêmement grave.

Les A. Jalla nous quittent ce matin pour Léalouyi.

Journée d'angoisse. A midi, M. C. nous dit : M<sup>me</sup> de Prosch est de plus en plus mal. Le docteur n'a plus qu'un espoir : prolonger un peu ses derniers instants. Nous étions consternés.

Heureusement, à 4 heures, nous avons vu que Dieu avait exaucé nos prières. Un mieux s'est produit.

Puis la nuit a été assez bonne. Tous les deux ont pu dormir. Lui n'était pas celui qui en avait le moins besoin.

*Jeudi, 7.*

De bon matin, départ pour Léalouyi, M. C. et nous deux. Nous laissons nos malades mieux et campons à l'entrée du canal.

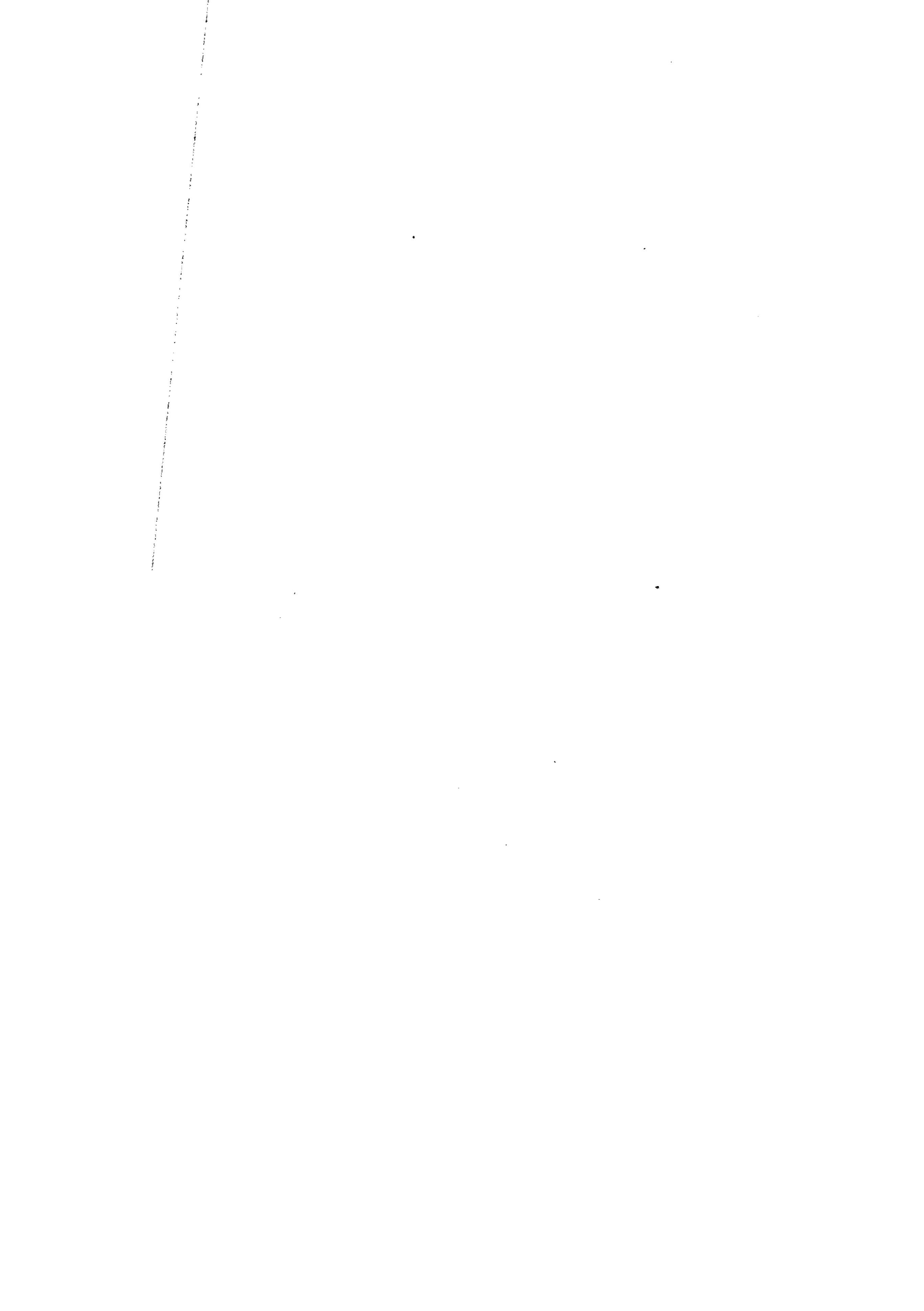
*Léalouyi, Vendredi, 8.*

Il y a sept mois et un jour que nous sommes partis de Paris et nous arrivons à 10 heures du matin.

Réception en grand appareil. Au rivage, l'école entonne pour nous un chant de bienvenue. Les Jalla et M. Mann sont là. Le roi et toute la foule sont à la station. Léwanika vient à notre rencontre. Il déjeune avec nous.

Première impression favorable. La station est à l'étroit sur son îlot. Mais le sentiment de la vie qui y règne est réchauffant...

# LETTRES



# LETTRES

---

## I

Impressions d'arrivée. — Kazoungoula. — Séchéké. —  
Accueil empressé de M. Jalla. — La Séparation.

*Séchéké, le 15 juin 1899.*

MONSIEUR LE RÉDACTEUR<sup>1</sup>,

Un pauvre missionnaire aux abois, dans l'impossibilité de mettre pour le moment sa correspondance à jour, et la conscience bourrelée de remords en pensant à tous ses amis qui ont le droit de maudire son silence, vient vous demander une fois de plus l'hospitalité dans vos chères colonnes. Ne lui faut-il pas d'ailleurs raconter comment est parvenue au bord du Zambèze l'expédition qui, le 11 février dernier, quittait Southampton en chantant : « Nous voguons vers un beau rivage ? »

C'est le vendredi soir 19 mai, que M. Coillard, sa wagonnette et ses deux compagnons, Verdier et Sémondji, sont arrivés au bord du fleuve, les

<sup>1</sup> Les deux lettres qui suivent, et qui ont paru dans *l'Eglise libre*, devraient précéder le journal. Nous les plaçons ici pour ne pas les séparer du reste de la correspondance.



premiers de tous, « battant de douze heures les seconds », aurait ajouté le chroniqueur des sports, si le fait avait été raconté dans la *Chronicle* de Boulawayo. Le lendemain matin, il pouvait accueillir lui-même les Bouchet et les de Prosch, et leur faire les honneurs de « son » fleuve. Moi-même ayant, par distraction, égaré les quinze bœufs de mon équipage, j'arrivai, le dimanche matin, le 21.

Au réveil, entr'ouvrant ma tente, j'aperçois, entre le soleil levant et la prairie, une large raie de feu qui m'éblouit. C'est le Zambèze ! Après tant de semaines de roulis sur mer, de roulis sur terre, de déserts d'eau et de déserts de sable, nous voici enfin auprès de ce fleuve de nos rêves, plus majestueux encore et plus beau que nous ne l'avions rêvé !

Au gué de Kazoungoula (appelé ainsi, malgré une profondeur de vingt mètres, à cause de la rapidité un peu moins forte à cet endroit), le fleuve mesure environ 500 mètres de largeur. Deux cents mètres plus haut, au confluent du Linyanté, sa nappe couvre plus de 600 mètres. Cette eau bleue, limpide, coulant d'un rythme puissant vers les chutes prochaines, donne une étrange impression de grandeur. Elle fascine et invite au bain. Hélas ! la peur de la fièvre et des crocodiles est ici le commencement de la sagesse.

Pour franchir le gué à pieds secs, montons dans la barque en aluminium de la station. Nous voici bientôt sur l'autre rive. Nous débarquons à travers les roseaux, et tout d'un coup, au bout d'une

petite allée tournante, nous sommes en pleine station : à droite, c'est la jolie petite chapelle que l'*Almanach des Missions* de 1899 reproduisait ; à gauche, c'est la maison des amis ; en face, c'est la maison missionnaire. Et dans la cour des cactus candélabres et autres, des cotonniers, des grenadiers, des orangers, des arbres à caoutchouc, vous donnent aussitôt la note tropicale, et vous rappellent que cette annexe inconnue est la station de Kazoungoula.

L'étonnement des jeunes missionnaires arrivant à destination doit vous étonner, vieux amis des missions, qui connaissez chaque station mieux que celui qui l'a construite. Il faut bien l'avouer cependant, nous sommes allés d'étonnement en étonnement, étonnement devant le travail énorme que représente une station, étonnement devant le confort, cependant bien modeste, de la maison missionnaire ; pensez donc, un toit non roulant sur sa tête, de vraies chaises et de la porcelaine ! Depuis deux mois, nous n'avons rien vu de semblable ; — étonnement surtout devant le bon air de l'ensemble...

Après nous être bien et dûment étonnés, après avoir fait bonne connaissance avec nos amis Coïsson, nous avons assisté au service en se-souto. Comme il était naturel, M. Coillard et les divers orateurs qui lui ont répondu ont insisté sur la reconnaissance envers Dieu qui rend au Zambèze, plein d'entrain et entouré de jeunes recrues, celui qui en était parti si malade et si triste. Parmi ceux qui l'ont vu partir, qui pensait

le retrouver un jour si rajeuni dans son corps, grâce aux médecins et grâce à Dieu, et, grâce à ses compagnons, rajeuni dans son âme?

Au culte de l'après-midi, un des jeunes arrivants, traduit par M. Coillard, a expliqué aux païens de l'auditoire « pourquoi nous venions »...

Le mardi suivant, 23, l'arrière-garde, 13 wagons, arrivait à son tour. Le voyage avait duré pour eux exactement huit semaines.

Le contenu des 13 derniers wagons vint s'ajouter sur la rive à ce qu'y avaient déposé les autres : quelle montagne ! et quel fouillis !

Pendant deux jours il fallut vérifier, caisse après caisse, tous les chargements. Les erreurs, pertes ou avaries, étaient si nombreuses qu'il fallut recommencer deux fois cet énervant travail. Enfin, le jeudi, les comptes furent réglés, non sans que nous n'ayons eu à exiger de fortes sommes comme amendes, ou dommages-intérêts. Mais que de discussions avant d'en arriver à une signature !

Le moins difficile est fait. Nous voici maintenant, en deçà du Zambèze, avec trois wagons et sans un seul bœuf, trois chevaux et sans un seul bac, et 65,000 kilos de marchandises ! Pour les missionnaires, les deux canots en aluminium de M. Coillard étaient venus augmenter la flotte zambézienne et rendaient le passage facile.

M. Louis Jalla qui, dans sa terrible épreuve, a conservé un courage, une énergie, un entrain admirables, avait pensé à tout. Dès le lundi il est arrivé de Séchéké avec vingt canots et une centaine de travailleurs, et avait assumé la tâche, —

l'énorme tâche, — de transporter chez lui la montagne embarrassante.

Sous ses ordres, les chevaux furent mis à l'eau et traversés; les chariots démontés et traversés de même; et tandis que l'expédition envahissait Kazoungoula et transformait la station en un vaste camp, les bagages commençaient à remonter le fleuve. Mais bien des semaines s'écouleront encore avant que tout soit transporté : il y a près de six cents colis, et un canot ne peut en contenir que deux!

Après une semaine très agitée, très occupée, passée à Kazoungoula, le lundi suivant, 29 mai, nous nous embarquions enfin pour Séchéké, laissant auprès des bagages, les Rittener, Burnier et Verdier; et M<sup>lle</sup> Dupuy auprès des Coisson malades de la fièvre.

Nous n'avions fait qu'une petite étape, lorsque le mardi matin, les Ramseyer durent revenir en hâte, accompagnés du docteur de Prosch. Le soir même, à 9 h. 40, on accueillait à Kazoungoula, et saluait par des salves de mousqueterie, un dix-neuvième membre de notre expédition, M. Jean Ramseyer, héritier du nom.

Cependant, le reste de la bande avait poursuivi sa route. Les uns, bien conduits, arrivèrent le soir même à Séchéké : d'autres, deux dames seules et M. Martin, égarés dans la plaine inondée, furent poursuivis par les hippopotames, et durent camper sur un îlot désert, tandis que leur ennemi rôdait en grognant dans les roseaux d'alentour. La journée avait été pleine d'angoisses, la nuit ne fut pas sans frayeurs. Et le lendemain matin, le

monstre était toujours là et guettait les voyageurs. On put cependant tromper sa vigilance... et arriver sain et sauf à destination.

Séchéké est maintenant une des stations les plus importantes du Zambèze, depuis que Litia y a transporté sa résidence. La station, vaste et bien conçue, nous étonne après Kazoungoula, comme Kazoungoula nous étonnait après le désert. Et cependant l'âme de la station n'est plus là. Dans un coin du petit cimetière, à côté de M. Goy, à côté de beaucoup d'enfants, sous un tertre encore frais, repose celle qui faisait la vie de ce petit monde, la femme missionnaire modèle qui s'appelait M<sup>me</sup> Louis Jalla !

Mais son œuvre lui survit : ces fillettes bien élevées, ces enfants qui chantent avec justesse et entrain, le charme que respire cet intérieur de missionnaire, — tout, jusqu'à l'aménagement de la nouvelle maison de Litia, — un palais ! — trahit la main d'une femme de goût et de cœur. Pour faire une œuvre cachée et discrète, la femme missionnaire n'en est pas moins une collaboratrice indispensable ; sans elle, rien ne s'achève. Elle corrige et complète, elle fait ce que personne d'autre n'aurait pu faire ; elle orne de grâce et de poésie la prose de l'existence ; par sa main et par son cœur elle transfigure une station.

M. Jalla nous a reçus à bras ouverts ; il avait aménagé, pour nous, deux maisonnettes très confortables et fait construire trois huttes. Et nous avons pu enfin nous installer avec l'espoir de rester quelques semaines à la même place.

..... Nous nous promettions de faire beaucoup de besogne et de dompter enfin le se-souto rebelle. Hélas ! nous avons compté sans notre hôte ! (pas M. Jalla !) la fièvre ! Tout d'un coup elle a fondu sur nous : nous habitons six (les Bouchet, les Lemue, les Liénard) dans une maisonnette ; pendant une semaine entière, nous avons été tous les six malades. Un véritable hôpital !

A Kazoungoula cela n'allait guère mieux. Le courrier arrivé avant hier nous a trouvés convalescents et nous a guéris. Mais quel dommage de recevoir un courrier deux jours avant le départ de l'autre. Comment répondre à tant d'amis en si peu de temps ? Que nos amis nous permettent de les remercier tout d'abord ici. Peu à peu, si la fièvre le veut bien, on tâchera de répondre à chacun.

Et maintenant, l'expédition du Zambèze est finie ; la mission va s'assimiler ses recrues en marquant à chacune sa place ; vous aurez bientôt à rapprendre votre géographie missionnaire du Zambèze. Puissiez-vous, en identifiant nos noms avec telle ou telle station déjà aimée, trouver le moyen de penser encore à vos envoyés ; si nous avons besoin de vos prières, pendant notre dangereux voyage, que sera-ce maintenant que l'œuvre va commencer ? Vous êtes nos collaborateurs, ne l'oubliez pas !...

*Séchéké, le 20 juillet 1899.*

En attendant la Conférence, — autorité suprême en mission, — que la difficulté des transports, la fièvre, la mort même, hélas ! et beaucoup d'au-

tres raisons très diverses ont fait ajourner, une réunion préparatoire, tenue à Séchéké entre MM. Coisson, L. Jalla et F. Coillard, a fixé pour cette année le placement de stage des nouveaux arrivants.

Voici comment ont été distribués les renforts :

*Dans le Bas* : (en stage à Séchéké) Ramseyer, Bouchet, les Lemue, Martin et M<sup>lle</sup> Dupuy.

*A la Vallée* : (en stage à Nalolo) Burnier ; (en stage à Léalouyi et Séfoula), de Prosch, Liénard, Rittener, Verdier. Quand les nouveaux missionnaires pourront voler de leurs propres ailes, voici les placements et les fondations projetées en allant du sud-est au nord-est du pays.

*Les Chutes* : Les Coisson, Bouchet.

*Kazoungoula* : (si le roi y fonde de nouveau un village) les Lemue. Si non, les Lemue fonderont une nouvelle station dans l'intérieur, à un jour de Séfoula, aux lacs Kataba.

*Séchéké* : L. Jalla, les Martin (artisans), M<sup>lle</sup> Dupuy, chargée de l'école de jeunes filles.

*Njoko* : (station nouvelle dans l'intérieur, pour former une chaîne parallèle au Zambèze, de Séfoula à Kazoungoula) les Ramseyer.

*Sénanga* : les Boiteux.

*Nalolo* : les Béguin, Burnier, Mercier (à moins que l'école de Séfoula ne se fonde).

*Léalouyi* : M. F. Coillard, les A. Jalla, les Liénard.

Enfin, *Séfoula* sera relevée de ses ruines, et redeviendra ce que le manque d'hommes l'a empêchée de rester : *un centre d'éducation* ; les Ritte-

ner, Verdier (Mercier?) s'occuperont de l'école industrielle; les de Prosch fonderont un hôpital. D'autres écoles, l'école d'évangélistes, une école normale y seront transportées ou fondées. Si l'on place alors à Séfoula un missionnaire, cette station, *seule entre toutes celles du Zambèze*, sera enfin *normalement constituée*. Seule, elle aura l'élément du nombre, *indispensable sous notre climat si débilitant et meurtrier*. Seule, elle aura les organes essentiels d'une mission : évangélisation, instruction générale, instruction professionnelle, clinique médicale.

C'est dire que notre mission, dans son ensemble, est très loin d'avoir tout ce qu'il lui faut pour longtemps. Pour occuper le pays — œuvre urgente — il y a au moins trois stations à fonder de suite (après les deux de l'année prochaine). Pour *constituer normalement* la mission, il faut *fonder des écoles, pourvoir d'un artisan chaque station et renforcer le corps missionnaire*, de telle sorte que l'œuvre ne déborde pas sans cesse l'ouvrier. Il faut des hommes... et de l'argent.

Amis du Zambèze ! Vous avez beaucoup fait pour lui. Le moment n'est pas de se relâcher. Notre crise de croissance continue. Vous ne pouvez laisser inachevée l'œuvre que vous avez si vaillamment entreprise.

Comptant sur vous, nous marcherons de l'avant pour gagner à Christ le peuple entier des Ba-Rotsi.



## II

Beautés du Zambéze. — Détails de toilette. — Début à Léalouyi. — Un Lunch chez le roi. — Une Aventure. — Histoire d'un puits.

*Séchéké, 2 août 1899.*

... Ce que je ne me lasse d'admirer, c'est le ciel. Le matin, et surtout le soir, c'est glorieux ! Une promenade sur le fleuve de 4 à 6 est quelque chose d'inoubliable : toute la nature se pare de teintes d'une finesse, d'une douceur inouïes ; après les ardeurs déjà brûlantes, en tout cas éblouissantes du jour, c'est une fête pour les yeux. Dans un paysage, qui n'a par lui-même rien pour plaire, on apprécie d'autant plus les décors.

Le fleuve reflète toutes les nuances du couchant et on croit voguer sur un lac de rose, de bleu et de violet, entre des rives d'émeraude.

*4 août 1899.*

Ces deux matins, je suis encore allé à la chasse, pour rien naturellement, bien qu'il y ait du gibier. Mais ce que je cherche dans les bois des environs, c'est beaucoup plus l'air frais du matin que les pintades ; un palmier nouveau, un arbre inconnu m'intéresse encore plus qu'une antilope fuyant à travers les taillis devant mon fusil interdit...

M. Jalla se charge de toutes nos commandes : une grosse affaire. En attendant de pouvoir tirer un peu mieux parti des ressources du pays, il faut faire des provisions. Je commande presque tout

au sud de l'Afrique à Port-Elizabeth. Le sucre cristallisé y coûte 30 centimes le kilo. Le reste à l'avenant. Malheureusement les transports doublent ou triplent les prix ici. La farine qui est bon marché dans l'Orange, nous revient à plus de 130 francs les 100 kilos. Le pain est une gourmandise qu'on ne mange qu'au dessert : encore est-il noir, car nous y mettons du son ou  $\frac{1}{3}$  de maïs.

*10 août 1899.*

Vous vous demandez peut-être comment nous nous habillons au Zambèze ?

Pendant le voyage, j'avais toujours un pantalon de toile jaune, des bottes jusqu'aux genoux et, sur ma chemise de flanelle, quelquefois un veston. Matin et soir, autour des reins, une large ceinture rouge en laine, enroulée à six tours. Coiffure : au soleil, le casque, à l'ombre, casquette de drap.

Ici, je porte des souliers très légers, un complet gris et chemise de flanelle avec col de flanelle. Quelquefois chemise à col de toile blanche, mais c'est peu pratique. Je n'en ferai plus venir.

Le dimanche, redingote noire, col, manchettes, cravate, etc. Mais c'est une servitude que ce noir et ce blanc. Dès qu'il fera un peu plus chaud, on va simplifier tout cela.

Les missionnaires doivent être toujours convenablement mis, pour se distinguer des marchands tous plus ou moins débraillés (ici nous n'avons encore vu passer que 2 blancs). Le major Coryndon, un parfait gentleman, donne l'exemple des bonnes manières : il est toujours en complet blanc irré-

prochable et en bottes impeccables, avec une raie et des moustaches soignées. Il a passé ici avant-hier, se rendant à Léalouyi à cheval. Nous l'y retrouverons.

Litia et le Gambella sont tout à fait corrects et se mettent avec beaucoup de goût. Ils ont des complets venus de Londres, des cravates, des manchettes, des souliers ou des bottes, et tout cela est porté avec tant de chic, surtout par eux deux, que cela ne détonne pas du tout. La semaine, ils se mettent simplement, toujours à l'européenne, mais toujours avec correction et bon goût...

*12 août 1899.*

Ce matin, samedi 12, nous avons assisté avec M. Coillard au transport de plusieurs canots. 20 ou 30 hommes tirent de concert en chantant en cadence ; c'est très pittoresque. Leur chant est monotone : « Allons, hommes ! » dit par exemple le coryphée ; et la troupe répond : « Allons, traînons ce canot ». Parfois il est mélancolique : « Nos parents, nos amis qui nous aidaient sont morts » ! dit l'un. Et tous reprennent : « Et nous restons seuls pour traîner ces canots ! »

Quelle note étrange ! Et quels horizons ce simple chant n'ouvre-t-il pas sur les pensées et la philosophie de ces pauvres gens qui souffrent et meurent sans avoir pour éclairer leur route le phare de l'espérance !...

*Léalouyi, 30 octobre 1899.*

Nos journées sont bien remplies. Ma femme a

la cuisine, qui lui prendra du temps jusqu'à ce que nos deux petits cuisiniers soient un peu plus au courant. Elle s'est déjà occupée de l'œuvre parmi les femmes et les enfants, car ici il y a du travail par dessus les épaules pour chacun et pour tous.

Pour moi, je vais souvent au village pour voir mon royal paroissien. Léwanika est un homme qui représente assez bien, avec moins de distinction que son fils Litia cependant. Il est vrai qu'il n'a pas été élevé par M. Coillard. Chez lui il est « bonhomme » et charmant. L'autre jour, dans sa belle maison, il nous a offert un lunch des mieux servis ; et nous avons apprécié énormément le rôti d'hippopotame, les oiseaux, le lait caillé, les fruits conservés, le thé et les biscuits de notre hôte. Depuis, il nous a envoyé souvent du poisson frais excellent. Avec les oiseaux (oies, grues, canards) que des indigènes me tuent parfois (avec mon fusil), c'est la seule viande qu'il soit possible d'avoir ici. Mais tout cela est très irrégulier.

J'espère avoir quelques légumes. Bien que les pluies n'aient pas encore véritablement commencé, j'ai déjà défriché et ensemencé un petit jardin. Cela demande un soin minutieux et constant. J'ai un domestique pour cela, car ici les domestiques ne coûtent pas cher, et ne valent que ce qu'ils coûtent.

*Séfoula, 4 novembre 1899.*

Vous ne serez pas étonnés de voir cette lettre datée de Séfoula, car je vous disais, dans ma der-

nière lettre de Léalouyi, que je pensais y aller bientôt. De jour en jour ce projet a été remis : les Schindler<sup>1</sup>, nos hôtes, attendaient la wagonnette que M. Coillard devait envoyer pour les chercher, et moi, j'attendais son cheval. Hier matin, nous avions wagon, bœufs, selle et cheval. Mais nous avions aussi (ou plutôt madame Schindler avait) la fièvre. Cependant à 10 heures on décide de partir. On cherche les conducteurs : évanouis ! Les bœufs, disparus ! Le cheval, envolé ! Petite scène africaine ; il faut harceler les garçons, en envoyer dans tous les sens. Bientôt les bœufs paraissent à l'horizon : « La tla ! » (Ils viennent !).

A midi, après être « venus, » pendant deux heures, ils « arrivent. » On attelle et les deux voyageurs partent. Mon cheval étant encore « en route pour venir, » j'en profite pour luncher avec les autres, et à 1 heure je puis monter en selle après des adieux... émouvants. M<sup>me</sup> Jalla était mieux, et Madeleine était bien un peu triste à la pensée d'être seule avec nos rats et nos araignées. J'oubliais de dire qu'au lunch nous avons mangé d'excellents *radis* de mon jardin. C'est le premier fruit de mes travaux apostoliques. C'est insuffisant, certainement. Mais les radis ne peuvent faire de tort aux fruits spirituels...

Me voilà donc à cheval, tout étonné d'y être, et étonnant ma monture, une bonne bête grise très calme, par mon inexpérience. « Autrot, grisette ! » et me voilà pilant du poivre dans la plaine.

<sup>1</sup> Missionnaires plymouthistes de passage à Léalouyi.

Une après l'autre les termitières défilent, celle de Loatilé s'abaisse : les maisons se rapprochent : c'est maintenant un petit bosquet surmonté de toits gris, — et à mesure que je m'éloigne, le bosquet se rapproche du village de Léalouyi.

Voici à gauche un village, à droite un marais « canardeux. » Mais mon fusil est dans la wagonnette que j'aperçois devant moi comme un petit point blanc. Ne canardons pas les canards !

Je mets mon cheval au galop, mais le calme bien vite, — dans la crainte — motivée — de passer par dessus sa tête. Cependant le galop est plus agréable que ce diable de trot à *l'emporte-pièce* !

Enfin, trottinant, galopant ou marchant, je rattrape la wagonnette. M. Schindler prend un moment le cheval pendant que je vais faire la causerie avec Madame Schindler étendue dans le wagon.

Pendant ce temps, M. Schindler s'égare dans la plaine, du côté de la résidence du major. Il revient bientôt et me donne le cheval, juste à temps pour que nous recevions à deux une averse. En Afrique, quand il pleut, dit M. Christol, on laisse tomber l'eau. C'est encore la meilleure méthode, surtout quand il en tombe tant. Je couvre donc le cheval, remonte dans la wagonnette. Nous y sommes trois maintenant, et l'on continue. Enfin à 4 h. 1/2, je prends les devants à cheval.

Que cette plaine est donc longue et monotone quand on doit la traverser ! La colline fuit devant moi à mesure que j'approche. Je traverse deux canaux, fils bâtards de celui de M. Coillard, — un

marais où j'ai remarqué d'énormes lis blancs, — des champs de manioc et de courges, — des villages, — et me voici vers 6 heures au pied de la colline.

De Prosch m'avait dit : « Tu n'as pas besoin de suivre la route qui contourne la colline. Il y a un sentier qui monte *tout droit*. » *Tout droit !* Voilà la source de tous les détours, de tous les délais ! Ce n'est pas une locution qu'on devrait employer en Afrique où rien n'est *droit* pas même les rayons du soleil, puisque le mirage les fait zigzaguer.

Je prends donc, *tout droit*, le premier *sentier* qui monte *tout droit*. Et me voici au milieu d'un bois charmant tout embaumé de jasmin hélicoïdal à grandes fleurs, d'acacias (ou d'un de ses cousins) etc., etc., — toute une exubérance printanière, doublement précieuse à un habitant d'une plaine infertile.

Nous grimpons. Bientôt je remarque que mon cheval n'y comprend rien : il hésite, me mène dans les broussailles. Pour le mettre à l'épreuve, je prends le trot : ça va mieux. Il prend comme une flèche les détours du sentier, et je n'ai qu'à bien me tenir, ce qui n'est pas facile dans ce taillis qui me gifle et m'arrache mes étriers. Nous voici bien décidément sur le sommet et en plein bois. Mais la station ? — J'appelle, je crie ; une chouette, un oiseau moqueur me répondent ! La nuit tombait, et de toutes parts, de la terre détremnée par l'averse, montait une buée glaciale : perdu là pour la nuit n'était guère engageant.

Après un court moment de réflexion, *nous* tournons bride, et mon cheval tout content, consent à se mettre et à rester au trot. Quelle bonne leçon d'équitation j'ai prise ! Trotter quand on est éreinté, il n'y a rien de tel pour vous apprendre à vous tenir à cheval. Il faisait nuit, et plusieurs fois nous faillîmes perdre notre sentier, mais à *deux*, nous constituions *une* personne intelligente, et nous fûmes bientôt, sans encombre, sur les traces du wagon, — ses traces de la veille ! car je m'assurai qu'il ne m'avait pas dépassé.

Et maintenant, au pas, nous voici longeant la colline sombre et silencieuse ; à droite, dans les marais, des milliers de lucioles éclairent de leurs petits feux tremblotants la nuit sombre.

Enfin voilà le sentier ! après deux autres mauvais. Le cheval le connaît, car il le prend malgré moi. Après avoir mis pied à terre pour constater s'il y a bien là des traces rassurantes, nous grimpons, et à 7 heures j'aperçois les lumières de la station. On se mettait à table : c'était le moment d'arriver...

*Léalouyi, 29 septembre 1899<sup>1</sup>.*

Il vous souvient sans doute de l'histoire du puits artésien de Loatilé. M. Coillard l'a narrée avec beaucoup de vie et d'émotion, (*Sur le Haut Zambèze*). Il a dit (2<sup>e</sup> édition page 554) l'enthousiasme avec lequel les travaux furent entrepris, la curiosité du roi... et la désillusion générale quand au

<sup>1</sup> *Eglise Libre*, 19 janvier 1900.



lieu de l'eau attendue, le puits ne donna que du sable humide.

Cependant M. Coillard n'avait pas perdu tout espoir. « J'espère encore, disait-il, qu'un jour l'eau pure et fraîche jaillira en abondance suffisante pour les serviteurs de Dieu qui occuperont ce poste, si peu enviable au point de vue matériel. »

Il y a quelques mois M. Mercier, en homme ingénieux qu'aucune difficulté ne rebute, avait essayé de faire fonctionner le puits artésien; avec l'aide de M. A. Jalla il avait extrait du sol la chaîne des tuyaux, et l'avait enfoncée de nouveau jusqu'à la nappe liquide souterraine. Il semblait que l'eau allait jaillir. Hélas ! non, la nappe d'eau qui existe dans notre sous-sol n'est pas un réservoir sous pression, comme ceux qui alimentent les puits artésiens jaillissants. C'est simplement de l'eau d'infiltration provenant du fleuve, des étangs, du canal, — un souvenir souterrain de la grande inondation annuelle.

La pompe fut adaptée aux tuyaux. Mais la manœuvre la plus énergique ne put qu'amener un filet d'eau et une avalanche de sable.

Il était plus pratique de continuer à aller chercher l'eau à l'étang distant de 5 kilomètres. Ici vos interjections m'interrompent. J'entends fort bien malgré la distance : « Mais pourquoi ne pas faire un puits, puisqu'il y a de l'eau ! Vous préférez votre eau marécageuse et puante, quand il y a sous vos pieds de la bonne eau filtrée ! Quelle négligence et quelle apathie ! »

Oh ! s'il suffisait pour avoir de l'eau de frapper

notre termitière avec sa canne, il y a longtemps qu'une fontaine coulerait sur la station...

Oui, *faire un puits* ! Là est la question ! Faire un puits est partout chose facile, semble-t-il. On a vite creusé un trou de quatre ou cinq mètres de profondeur et de 1<sup>m</sup> 50 de diamètre, même au Zambèze !

Depuis qu'il est ici, M. A. Jalla a creusé deux puits, tous deux donnaient de l'eau. Seulement s'ils se creusent vite, ils se comblent plus vite encore. Le sable s'éboule, l'argile s'effrite, le vent apporte en abondance toutes les balayures des environs, et, en quelques jours, notre beau puits n'est plus qu'un cloaque de pourriture et de boue.

Je vous entends encore : « Il faut murer votre puits ! »

Avec quoi, je vous prie ? — Avec des pierres ? Il n'y en a point à 150 ou 200 kilomètres à la ronde, et nous n'avons que des moyens de transport dérisoires.

— Avec des briques ? Personne n'a encore trouvé le temps d'en faire. D'ailleurs, il faudrait de la chaux pour bâtir. La pierre à chaux est éloignée comme les autres.

— Avec du bois ? Mais des deux espèces de bois, dont nous pourrions disposer en allant les chercher à trente ou quarante kilomètres, l'une est trop tendre et trop vite dévorée par les termites, l'autre donne à l'eau un goût désagréable. Impossible de les utiliser.

En attendant que la colonie industrielle de Séfoula nous fournisse de briques et de chaux, faudra-t-il se passer du fameux puits ?

Nous le pensions. Mais notre ami Mercier ne se tenait pas pour battu, non plus que notre ami Rittener, en séjour ici fort à propos ; et, avec le concours matériel de M. Coillard qui voulait aussi sa revanche, ils ont trouvé enfin la solution du problème.

Quelques amis avaient offert à M. Coillard une maison démontable. Par économie, il n'en avait acheté que le toit : plus de 1,200 kilos de feuilles de tôle galvanisée ondulée, la moitié du chargement d'un wagon. Mais comme les travaux de Séfoula vont occuper pendant six mois les trois artisans missionnaires du Haut, la construction de la maison en briques projetée, et l'érection de son toit de tôle avaient été renvoyées en avril 1900.

En attendant des jours meilleurs, les feuilles du toit servaient de plancher dans notre entrepôt et préservaient des termites nos marchandises.

Dès qu'il les vit, Mercier se dit : « Voilà notre puits. ». On décide de sacrifier pour cette année la véranda de la maison, et de tenter l'expérience. Sur l'heure, trois ouvriers sont mis à la besogne, et, en moins de deux jours de travail, ils avaient creusé un puits cylindrique, très large : au fond, à moins de 5 mètres, l'eau suintait régulièrement et formait une plaque.

Les indigènes qui avaient été incrédules jusqu'au dernier moment, n'en croyaient pas leurs yeux.

Le moins difficile était fait. Il s'agit maintenant de mettre en place et de fixer solidement l'armature de tôle. Cinq gros cercles de roue de wagons

feront l'affaire, et nous donneront un puits parfaitement rond et parfaitement à l'abri de toute souillure et de tout éboulement, en attendant le puits bâti qu'on nous promet.

Singulière destinée, tout de même, que celle de ces cercles de roue ! Après avoir, pendant des années, labouré des déserts sans eau, les voici qui finissent leur carrière au fond d'un puits ! Après tout, cela vaut mieux que de se rouiller inutiles et méprisés, sous les décombres d'un vieux wagon.

Au moment où je termine cette lettre, le puits est armé sur 4<sup>m</sup> 50 de hauteur et au fond miroite une plaque d'eau limpide. Le succès semble assuré !

Ainsi, après dix ans d'attente environ, le vœu du fondateur de Loatilé est réalisé : la termitière méprisée a de l'eau pure en abondance pour la grande joie de ses habitants.

Puisse-t-elle aussi, pour la plus grande joie de leur âme, connaître de plus en plus « les célestes ondées » qui apportent et entretiennent la vie spirituelle. Pour des serviteurs de Jésus-Christ, il y a quelque chose de plus beau qu'une fontaine d'eau limpide, c'est un homme sauvé qui devient source d'eau vive.

## III

Léwanika et les ivrognes. — Les Soirs au Zambéze. —  
Comment on reçoit une reine.

*Léalouyi, 18 novembre 1899<sup>1</sup>.*

Hier matin, un messenger du roi est venu inviter M. Coillard à assister aulékthla. Il s'agissait de juger deux chefs et quatre serviteurs du roi qui avaient été surpris en flagrant délit d'ivrognerie : pour plusieurs d'entre eux il y avait récidive, et Léwanika avait décidé de frapper un grand coup.

Aussi n'avait-il rien négligé pour rendre personnel et impressif le jugement des coupables.

Quand nous débouchâmes sur la place publique, M. Coillard et moi, nous la vîmes garnie de groupes de spectateurs : sous chaque arbre, tout autour du vaste lékthla, des hommes se tenaient accroupis, en ligne, silencieux et attentifs. Au milieu, au grand soleil, à genoux sur le sable brûlant, les six coupables.

Nous pénétrons dans le hangar proprement dit, qui sert à la fois de salle du trône, de maison de ville, de tribunal, de corps législatif, de salle de réception publique, et de lieu de réunion des chefs. C'est là que siège le roi dans toutes les cérémonies ; c'est là qu'il vient chaque jour présider le conseil de la nation, et régler les mille vétilles, — toujours des affaires d'Etat, — qui agitent les habitants ou les hôtes passagers de la capitale.

<sup>1</sup> *Eglise Libre*, 9 mars 1900.

Aujourd'hui son siège est vide : il a déjà donné son avis et s'est retiré, voulant laisser les chefs contresigner son jugement en en prenant eux-mêmes la responsabilité.

Nous nous installons, seuls assis au milieu d'une foule agenouillée, à gauche du fauteuil royal, et la séance continue, car nous sommes en retard.

Le Gambella de Léalouyi<sup>1</sup>, notre ami Mokamba (ici on l'appelle Séopé), est en train d'admonester les coupables. Il tance l'un après l'autre les six buveurs à genoux à une des portes du hangar. A mesure qu'il prononce leurs noms, l'interpellé doit claquer des mains. Tous ceux dont le nom est incidemment prononcé font de même, ce qui ne manque pas de pittoresque. A la fin de son discours, le premier ministre fait un geste, et, commençant par les chefs, troupe bigarrée, massée à notre droite, par les serviteurs du roi, qui occupent la gauche de l'édifice, les claquements cadencés éclatent et se répètent comme en écho, jusqu'aux groupes les plus éloignés, au fond de la place.

Un autre orateur succède à Mokamba, c'est le mari de Mokouaé de Nalolo; puis vient le Gambella de Nalolo, — car Léwanika a convoqué toutes les têtes du pays. D'autres leur succèdent, et c'est une cascade de petits discours saccadés, tous semblables de ton et de fond, accablants pour les prévenus, et pleins de sages leçons pour les auditeurs.

Mokamba reprend même la parole pour avertir les gens de Nalolo : « Vous êtes, vous aussi, des

<sup>1</sup> Le premier ministre.

ivrognes, nous le savons ! Si on ne vous traite pas comme ceux-ci, c'est que nous manquons de faits précis et patents. Mais prenez garde à vous mêmes ! »

Les discours divers nous ont bientôt mis au courant du jugement qui avait déjà été prononcé.

Un des deux chefs, le moins coupable, est puni seulement par la confiscation d'une partie de ses biens et de ses esclaves. Il reste chef. C'est d'ailleurs un habile homme, ingénieur en chef du roi, et qui a exécuté à Séomà de remarquables travaux de canalisation.

L'autre, le chef le plus important au nord-est de Léalouyi, et le troisième après le roi, est entièrement destitué de son autorité. Il perd ses villages, ses champs, ses femmes, ses esclaves, son titre et jusqu'à son nom : Mokoloa-Kachikou. Désormais on ne devra l'appeler que du nom obscur que lui a donné sa mère.

Les autres coupables ne sont pas mieux traités. Et le jugement est exécuté, séance tenante. Les malheureux sont emmenés. Ils doivent quitter la capitale le jour même, partir seuls, n'emmenant avec eux que la femme qu'ils avaient à leur arrivée, avant leur fortune, ne s'arrêter à aucun village du roi, et aller se faire oublier dans leur village natal. C'est un exil radical. Jamais Louis XIV n'a pu en décréter de pire contre un courtisan disgracié . . .

Une pareille occurrence est pour le missionnaire une excellente occasion de river solidement un enseignement dans le cœur d'auditeurs tout préparés. M. Coillard ne manque pas d'en profiter.

« Je plains beaucoup, dit-il, les malheureux qu'on vient de traiter si durement. Mais je ne puis pas intercéder en leur faveur. Vous savez que les missionnaires seront toujours avec vous quand vous vous efforcerez de détruire quelque une des horribles coutumes que vous possédez encore.

« Vous combattez l'ivrognerie, c'est bien. C'est un progrès ajouté à d'autres. C'est ainsi que vous êtes maintenant moins voleurs que quand je suis venu au pays. — Mais ne vous arrêtez pas en aussi bonne voie : pensez à l'immoralité, à la violence, à tout ce que Dieu condamne en votre vie ; pensez à tout ce que les missionnaires vous reprochent, au nom de l'Éternel, — et à tout ce qu'ils vous conseillent, — et pour marcher d'un pas ferme dans cette voie du bien, écoutez toujours mieux leurs conseils paternels. Leur aide, non plus que celle de Dieu, ne vous fera jamais défaut. »

Pendant que la séance continue, nous allons faire au roi une courte visite. Il est agité et perplexe (car le jugement rendu est gros de conséquences de toutes sortes), mais toujours affable et « bonhomme ». On ne s'ennuie pas à causer avec lui ; lui-même est peu loquace, mais il s'intéresse vivement à tout ce qu'on lui raconte, et il aime questionner sur tous les sujets possibles. . .

Mais le soleil est monté jusqu'au haut de sa course. Il faut rentrer : Au lékthla une troupe de femmes a maintenant pris la place de leurs maris coupables. Le Gambella leur explique que le roi les avait données à un tel et un tel ; mais qu'il lui plaît de les reprendre, et que chacune



d'entre elles sera plus tard attribuée à qui le roi jugera bon.

Pauvres femmes ! Pauvre bétail humain ! Que les hommes se battent ou se cajolent, qu'ils soient punis ou honorés, c'est toujours la femme qui paie, tour à tour *amende* ou *cadeau*, mais jamais *épouse*, jamais personne libre et respectée, jouissant de tous les droits que peut revendiquer un membre de la famille humaine.

Voilà bien le paganisme : Léwanika, bien que païen, peut combattre l'ivrognerie, et il s'acquitte de cette tâche de façon à faire rougir certains gouvernants à peau blanche. Mais le paganisme n'est pas vaincu ; et, pour punir un homme coupable, on viole les droits de plusieurs femmes et de nombreux esclaves. Satan prend largement sa revanche...

Mais ayons patience. L'Esprit de Dieu fait son œuvre en silence. S'il était opportun de parler une fois de plus de Léwanika, de ses « bonnes dispositions », de ses désirs, et même de son « intention » de se convertir, nous pourrions citer de lui des aveux touchants et des déclarations encourageantes. Léwanika est depuis longtemps au seuil de la porte étroite. Il voudrait entrer, mais il n'ose : le pas décisif lui coûte. Peut-être attend-il un miracle de Dieu ! Pour nous, qui souffrons de voir cet homme hésiter et s'endurcir, nous comptons sur les intercessions de tous les amis du roi des Ba-Rotsi. L'intelligence de Léwanika est parfaitement éclairée : il pourrait prêcher sur la doctrine du salut par Jésus-Christ. Mais son

cœur n'a pas encore été ému jusqu'au fond au spectacle de l'agonie du Sauveur, et la croix de Golgotha n'a pas encore suscité en sa conscience le sentiment de la culpabilité et de la repentance. Bien qu'extérieurement disposé le mieux du monde, l'essentiel lui manque.

Si nous croyons à l'efficacité de la prière d'intercession, voilà pour les chrétiens une occasion unique d'être ouvriers avec Dieu, en collaborant au salut d'un homme, et, par lui peut-être, à l'extension de l'Évangile dans toute une immense région du continent noir.

Ce n'est pas que la *conversion* du roi doive entraîner celle de ses sujets. Eux aussi ont besoin de prières spéciales ; et parmi eux, ceux surtout qui sont convertis, nos quelques chrétiens si timides, si hésitants, si mous, si pauvres de vie spirituelle, si dénués d'esprit de conquête chrétienne. Il y a deux ou trois exceptions peut-être : les ombres du tableau n'en paraissent que plus noires.

Certes, l'heure présente n'est point celle du découragement. Des ouvriers nouveaux vont bientôt participer effectivement à l'œuvre. Des stations nouvelles se fondent. Mais tous ces efforts seront vains s'ils ne correspondent pas à une augmentation de vie spirituelle dans la mission tout entière, — missionnaires, élèves et chrétiens. Nous ne lèverons pas les yeux vers les appuis humains, — nombre, force, extension, science, — pour y chercher du secours. Le secours, comme au temps du psalmiste, nous vient de l'Éternel. Une fois de plus,

nous vous convions à l'invoquer avec nous, pour nos frères noirs, pour nous-mêmes, pour notre œuvre entière.

*Léalouyi, 21 décembre 1899.*

... Pour continuer à décrire, je dirai que les soirs sont splendides. Je ne sais pourquoi M. Coillard se refuse à voir de la poésie dans la plaine. Peut-être mon impression est-elle celle d'un nouveau venu. En tout cas, je trouve infiniment de poésie, non pas seulement à nos couchers de soleil magnifiques, à grand orchestre pour ainsi dire, avec une débauche inouïe de couleurs, — je trouve surtout de la poésie dans l'heure qui suit aussitôt. Tout rentre dans le calme après les ardeurs torrides du jour : les feuilles fanées se relèvent une à une, les mille grenouilles qui couvrent tout ce qui est vert, — et maintenant tout est vert, — entonnent leur sérénade ; grillons et sauterelles leur répondent.....

Cependant s'enfuient au ciel les derniers petits nuages de pourpre et d'or. L'immensité devient violette, et, dans la brume qui monte, les bouts de l'horizon deviennent de plus en plus indistincts. On dirait l'ébauche de quelque toile impressionniste, de ces barbouillages violets à contours indécis. Mais ici on retrouve les contours connus : on les retrouve fondus, arrondis, ne déchirant plus les yeux par leurs fulgurances du plein jour.

Comme au matin, les termitières sont les dernières à s'ensevelir dans la nuit qui semble monter de la terre.

Bientôt tout se calme, sauf le bruit du village. La nuit tombe : une nuit claire, étoilée, illuminée de feux de prairie, d'éclairs et de lucioles. Ces petites mouches lumineuses sont charmantes. On les prend d'abord pour des éclairs lointains ou pour des étoiles filantes. Puis on s'habitue à leur vol incertain, qui strie de charmante façon le fond sombre des marais ou le champ lumineux du ciel.....

*Léalouyi, 15 janvier 1900*<sup>1</sup>.

Quelque sauvages que soient les Ba-Rotsi, ils pourraient cependant nous rendre des points sur le chapitre de l'étiquette officielle, du protocole royal. En Europe, les souverains et les présidents sont traités avec honneur et respect, parfois avec vénération. Au Zambèze le roi et la reine sont traités comme des demi-dieux. Jamais l'enthousiasme loyaliste d'un sujet de la « gracieuse Victoria » ne montera, fût-ce en un jubilé centenaire, au niveau de la frénésie que tout Zambézien, qui connaît les usages, manifeste en présence d'un de ses deux souverains.

Ainsi pensions-nous en revenant l'autre jour de la réception faite à Mokouaé, l'imposante reine de Nalolo.

Dès une heure de l'après-midi le sourd grondement des tambours de guerre, orchestre habituel des souverains en voyage, avait averti de l'approche de la flottille royale. Mokouaé et ses gens se reposent une nuit entre Nalolo et Léalouyi,

<sup>1</sup> *Eglise Libre* du 24 mai 1900.

car il n'est pas convenable qu'un personnage de son importance fasse le trajet en un jour comme le commun des mortels. Il paraît même que sa fille, — notre amie Akanangisoa, — a réussi à dormir trois fois en route.....

La foule n'avait pas attendu le signal des tambours pour se rassembler le long du canal et pour se masser aux alentours de la fameuse passerelle<sup>1</sup>, aux pieds de laquelle se trouve le débarcadère de la capitale.

Nous-mêmes, pressés par une jeunesse impatiente, nous nous étions rendus dès deux heures et demie, à la passerelle. Mais après une heure d'attente, nous comprîmes que Sa Majesté n'était pas de sitôt là ; et nous eûmes largement le temps de retourner à la station (à un demi-kilomètre) et de prendre sans nous brûler le thé habituel.

Au retour, nous apercevons enfin dans le lointain le pavillon blanc de la barque royale.

Elle s'approche maintenant avec rapidité, et à mesure que le cortège défile devant les groupes de curieux, le vent nous apporte en longues rumeurs la salutation royale : « Yooo!... Chooo!... Yooo!... Chooo !

En tête s'avance un canot ordinaire surmonté d'un petit pavillon blanc à grande croix bleue : c'est le canot ultra-privé de la reine sur lequel elle navigue quand elle est fatiguée de sa Nalikuanda.

Aussitôt après, voici la barque royale, une petite nalikuanda de 15 à 20 mètres de long, de

<sup>1</sup> Construite par M. Coillard.

2<sup>m</sup> 50 de large au milieu : un équipage de 35 chefs, affublés de crinières de lion en guise de chapeaux, et de peaux jaunes à la place de le setsiba, s'y contorsionne en pagayant, sans parvenir à diriger convenablement la lourde machine qui s'en va, de droite et de gauche, entamant les berges du canal. Au milieu s'élève un grand pavillon blanc en forme de dôme, sous lequel impassible trône Sa Majesté Mokouaé.....

Quand la barque royale fut à 10 mètres de la passerelle, la foule des assistants, — plusieurs centaines d'hommes<sup>1</sup> — se précipite vers la berge après avoir poussé la salutation royale, — et chacun, puisant dans la paume de sa main un peu de l'eau qui porte la souveraine, s'asperge la tête et les épaules. Que veulent dire ces ablutions ? Est-ce un symbole de purification à l'approche d'un être révééré ? Est-ce un symbole de soumission servile ? Je pencherais pour cette dernière explication, car tout dans la salutation se-rotsi signifie : Servilité ! Deux amis, deux égaux, se salueront toujours en employant le terme : Changoué qui doit se traduire par Maître plutôt que par Monsieur, et la salutation complète, par le baisement des mains, ne se fait que dans la posture de l'esclave devant son maître : à genoux.

Notre politesse a-t-elle d'ailleurs beaucoup plus

<sup>1</sup> Le chiffre total de la foule était de plus de mille personnes, à peu près toute la population actuelle de Léalouyi. On sait que Léalouyi, qui compte de 3 à 5000 habitants de juillet à septembre, n'en compte que 1500 à 2500 d'octobre à février, les hommes étant à la chasse et les femmes aux champs, et que 2 à 300 de mars à juin, pendant l'inondation.

de noblesse ? Spencer n'a-t-il pas montré que le serrement de mains n'est qu'une modification du baiser servile, et le coup de chapeau qu'un souvenir de l'offre du tribut, du dépouillement devant le maître ?

Cependant la reine passe à nos pieds sous notre passerelle : les femmes sont massées de ce côté, princesses et femmes du roi<sup>1</sup>, en tête, toutes parées d'étoffes voyantes, de turbans criards, et tenant à la main un mouchoir. Leur salutation est étrange : c'est d'abord une succession de trilles aigus, une espèce de gloussement perçant modulé par les vibrations latérales de la langue : une musique bien propre à ébranler des nerfs tant soit peu sensibles. Puis éclatent, en mode mineur, des Yééé !... Chééé !... éperdus. Et l'on se prosterne en battant des mains, baissant la tête, et « gloussant » à tue-tête ; on court à la berge et l'on s'asperge ; et l'on se relève pour crier qui « Yooo ! Chooo ! » qui « Yééé ! Chééé ! » avec un geste des bras qui semble vouloir vous jeter la salutation à la figure.

Le cortège royal semble insensible à ces exubérantes manifestations. Cahin-caha, le vaisseau de Mokouaé défile, étrangement ballotté par son équipage inexpérimenté, — les chefs ne pagaient pas d'ordinaire. Les contorsions redoublent, — et tandis que la longue suite de canots de Nalolo, — canots de princesses et canots de marchandises, — une quarantaine en tout, se masse en avant de la passerelle, la reine s'en va, remontant le canal,

<sup>1</sup> Les femmes du roi ne sont pas des reines, mais des esclaves en faveur. Mokouaé seule est reine.

pour trouver un endroit assez large pour virer de bord.

La foule des enfants et des esclaves suit en courant, dévalant comme un vol de sauterelles sur les champs verts.

Cependant la manœuvre est terminée, et cette fois-ci on aborde. Les ablutions, les cris, les prosternements et les salutations redoublent : c'est une frénésie ! Le clan des femmes s'est calmé le premier, et sous la direction de la « petite sœur » de Mokouaé, la vieille Katoka, gardienne farouche du harem et des coutumes païennes, — les femmes chantent de tristes litanies en se-rotsi, qui renferment les louanges hyperboliques de Sa Majesté.

Voilà l'équipage chamarré qui met pied à terre, après avoir salué à genoux. Le petit canot s'avance et accoste la Nalikuanda qu'une troupe de jeunes hommes vient de tirer à moitié sur le rivage.

Mokouaé, pesamment, met pied à terre, et s'assied sur une petite chaise pliante d'origine *missionnaire*. Les salutations, les chants redoublent : on ne s'entend plus.

Enfin commencent les salutations entre membres de la famille royale. Une à une les princesses et les femmes du roi viennent s'agenouiller devant la reine. Elles lui baisent les mains ; Sa Majesté répond par un maternel crachotement à la figure.

Sur ce, au beau milieu du moment le plus solennel de la cérémonie, M. Coillard s'aperçoit que la posture de la reine rend impossible une bonne photographie. Au milieu du peuple accroupi, il s'avance, salue sa vieille « amie, » et sans façon porte



sa chaise un peu plus loin. Et personne ne songe à protester : c'est le « morouti è méholo<sup>1</sup> » qui l'a fait, la reine l'a laissé faire : il paraît donc bien que cela devait se faire ainsi.

Enfin la cérémonie est terminée. La reine s'éloigne vers le village sans passer près de nous comme nous y comptions : en hâte M. A. Jalla lui envoie nos salutations, car il ne faudrait pas froisser inutilement cette importante voisine.

Maintenant la reine va renouveler à la maison royale le crachotement familial, car il n'était pas convenable que le roi vint la saluer le premier et, pour assurer contre toute influence funeste le repos de sa nuit, les femmes du roi, Katoka en tête, vont faire, en chantant jusqu'au jour, le tour de l'enceinte royale. Les pauvres femmes sont aussi souvent à la peine qu'à l'honneur.

Le lendemain Mokouaé nous a reçus avec beaucoup d'amabilité, et hier dimanche, elle est venue au culte du soir ; (je ne jurerais pas qu'elle ait écouté !) Elle s'est efforcée d'être maternelle et charmante au thé qu'on lui a offert.

Certes, cette femme aurait du bon, n'était son propos délibéré *de ne pas se convertir* ; toujours aux aguets pour réagir contre l'Évangile, elle exerce une influence délétère ; elle laisse après son passage, comme suite maudite, un redoublement de paganisme. Il y a quinze jours, à Nalolo, un homme accusé d'avoir empoisonné un fils du roi, un petit garçon de dix ans qui est mort après deux

<sup>1</sup> Nom de M. Coillard au Zambèze. Cela veut dire à la fois le « vieux » et le « grand » missionnaire.

jours d'une maladie mystérieuse, a été étranglé. Mokouaé était au moins complice.

Or depuis sept ans, aucun sorcier n'avait été tué au Zambèze.

D'ailleurs Mokouaé nous a avoué que son frère l'avait grondée ! Mais que sont ces gronderies fraternelles ? C'est de plus et d'autre chose qu'ont besoin ces consciences endurcies et cuirassées ; c'est d'un réveil, d'une résurrection !

Ne la demanderez-vous pas avec nous, afin que ces deux souverains, demi-dieux aux yeux de leur peuple et un peu aux leurs, comprennent enfin qu'aux yeux de Dieu, ils ne sont que des pécheurs *comme les autres ?*

## IV

Départ des Jalla. — L'Inondation. — L'Année terrible. —  
Besoins urgents. — La Part du climat.

*11 février 1900.*

..... Nos amis venus pour la conférence<sup>1</sup> sont partis les uns après les autres, mardi et mercredi. Les Séfouliens, partis les derniers, ont profité de leur dernière journée pour monter notre nouvelle cloche, celle dont nous a dotés le « petit nègre » de M. Bertrand. J'avais préparé les bois, fait creuser les trous. Eux ont fait hisser la machine. Mais ils n'ont pas réussi à la mettre d'aplomb. J'ai depuis beaucoup travaillé à redresser la cloche, et j'aurai à consolider fortement le clocher qui branle...

Jeudi matin (à midi passé plutôt, car la matinée avait passé à attendre les canots et à régler des affaires avec le roi), les A. Jalla, L. Jalla et M<sup>mo</sup> Rittener nous ont quittés. A M<sup>mo</sup> Rittener nous avons dit adieu pour bien longtemps sans doute. Aux deux autres, aux A. Jalla, allant en Europe, comme à L. Jalla, allant à Séchéké, nous avons dit : « Au revoir ! » à la conférence de Séchéké dans deux ans et demi ! C'est pour vous montrer que Séchéké, bien qu'au Zambèze et seulement à 500 kilomètres de nous, est après tout pour nous presque aussi loin que l'Europe. Notre univers, c'est le Bo-Rotsé, cela s'arrête à Sénanga...

<sup>1</sup> Conférence de Léalouyi, février 1900.

Les Jalla sont partis au milieu de l'indifférence du roi et des chefs, — mais entourés par toute une troupe de femmes et d'enfants en pleurs. Ils ont certainement fait une grande œuvre ici.

Et qu'elle est grande la responsabilité qu'ils nous laissent ! L'œuvre est si importante que M. Coillard ne peut pas tout porter. Il y a deux grands cultes chaque dimanche dont un pour moi, trois ou quatre cultes par semaine et les deux prières quotidiennes. Cela me fait au moins deux grandes réunions et trois ou quatre petites par semaine. Et pour chacune il me faut péniblement composer par écrit une allocution en se-souto et la faire corriger à M. Coillard.

Je ne compte pas l'école dont c'est le bon moment, et qui compte jusqu'à 140 enfants. Philippi est malade, peut-être gravement, et Sémondji reste seul. Moi-même, très absorbé ailleurs tous ces jours-ci, et qui vais l'être plus encore par notre déménagement, je ne puis m'en occuper que fort peu.

Enfin il faudrait aller plus souvent au village, surveiller les ouvriers, etc. Tout cela, vous le voyez, est plus que suffisant pour remplir les journées. Aussi, ignore-t-on ici ce que c'est que l'ennui, et le temps passe-t-il très vite...

*17 mars 1900.*

... Dans notre nid, l'eau est venue s'installer, et menace de nous chasser comme elle a chassé le roi de sa capitale. Pauvre capitale ! Elle prend un fameux bain en ce moment. Il faut avouer que le

besoin s'en faisait *sentir* : ne pouvant aller à la rivière, la rivière est venue à elle. C'est très commode.

L'inondation de cette année est extraordinairement forte. Vous voyez que mes jardins sont inondés. Je regrette surtout le grand jardin où j'avais beaucoup de choses qui prospéraient. Mais dès que l'eau se retirera, on recommencera. J'ai maintenant de quoi ensemer en petits tubercules deux ou trois plates-bandes de pommes de terre.

Papa pourrait-il m'envoyer par la poste des graines de stachyde ? En ce moment, je multiplie par marcotte grenadiers et citronniers ; (celui-ci est épineux ; je ne sais ce qu'il donnera).

Actuellement, l'œuvre est extrêmement réduite, car le roi a emmené aux Mafoulo (village d'inondation) tous ses gens ; le jour de son départ, plus d'une centaine de canots parsemaient la plaine. Toute la population de la plaine se réfugie sur la rive, à *la forêt*, comme ils disent, tous les troupeaux aussi. Nous avons gardé quelques vaches qui donnent un peu de mauvais lait aqueux et font de grands dégâts sur la station.

Nous conservons le culte du dimanche matin. L'après-midi, nous allons faire le culte au village avec quelques femmes et esclaves qui y sont restés.

C'est le moment propice pour les excursions aux environs en canot. Dans notre grand canot en aluminium, c'est très agréable : trois passagers et 7 à 8 rameurs forment un joli équipage. Nous ne prenons pas la tente...

23 mars 1900.

« En avant ! » et notre barque en aluminium, chargée de nous deux, de nos deux filles (la sphérique Keschia et mademoiselle Enongué), de nos trois garçons, du fiancé de Enongué et de Samata (fiancé à Moléa), en tout, neuf personnes, se lance en pleine eau. Franchissons la steppe herbeuse qui avoisine la station : les hautes herbes qui dépassent nos têtes nous gratifient d'une pluie de grenouilles, d'un grouillement d'insectes divers, et de nuages de moucheron capables de couper la respiration à une machine soufflante. Nous voici en eau libre : le feu a passé par là — avant l'eau — et l'herbe n'a pas repoussé. Cela nous vaut un lac d'une quinzaine de kilomètres de diamètre. Une centaine de verts îlots, autant de champs de mabélé (gros millet blanc) animent un peu cette étendue. Sur chacun d'eux les oiseaux font un vacarme étourdissant, tandis que les serpents s'engraissent des myriades de rats qui y ont cherché refuge.

Quand le vent s'élève, les vagues sont ici assez fortes pour chavirer les canots indigènes ; aussi les noirs ne s'embarquent-ils jamais avec le vent, et le roi a-t-il défendu qu'on brûle l'herbe.

Ce qui est frappant, c'est le changement de régime que subit annuellement notre « Vallée », notre lac intermittent.

Pendant la saison sèche (juin-octobre), c'est une plaine à peu près stérile : non pas que la terre y soit partout mauvaise, mais parce que le terrain sablonneux a besoin de pluie pour produire. De

loin en loin un village, quelques buissons, de rares champs. La plaine est couverte de longues herbes feutrées, reste de la dernière inondation ; partout des fleurs diverses percent la couche d'herbe et émaillent l'étendue grise ou vert clair. Les termitières sont sèches et nues, sauf quelques arbres. D'ici à Séfoula (25 kilomètres), on peut compter dans un rayon de deux kilomètres de chaque côté de la route, *une douzaine d'arbres* en tout. Les vaches broutent par troupeaux. On peut voyager à pied, à cheval, à *bicyclette* et en wagon ; j'ai pratiqué les quatre méthodes.

En novembre-février, l'inondation arrive peu à peu, les termitières se parent de verdure, on cultive et récolte dans les champs des bas-fonds ; bientôt les troupeaux s'en vont, les habitants font de même ; la plaine devient lac ; le seul moyen de communication, de février à juin, est le *canot*.

Que devient la faune ? Les insectes terrestres meurent en grand nombre ; quelques-uns se réfugient sur les termitières. Tous les insectes vivant sur l'herbe montent avec l'eau : on en voit au bout des tiges de graminées, cramponnés à cette perche de salut qui sera bientôt leur potence. Les antilopes fuient à la forêt. Les chats, les rats, les serpents encombrant les termitières, — la nôtre comme les autres. Les termites et les fourmis prennent, je crois, un bain. Le cas est difficile à résoudre, car je ne pense pas que toutes trouvent refuge sur les termitières où cependant elles font rage.

Les petits oiseaux (thaka), jaunes et rouges

s'empressent d'accrocher un peu partout, à un pied de l'eau, leur nid en cornue. Il y en a beaucoup sur la station, dans les bananiers et ailleurs. Les hirondelles et tous les oiseaux du fleuve viennent avec l'eau : nos quatre ou cinq martins-pêcheurs, nos innombrables canards, les oies à éperon (un de leurs doigts, ou os de l'aile, a conservé un ongle pointu), les hérons, les oiseaux les plus étranges, des échassiers de toute taille et de toute plume, dont un est plus petit que nos moineaux.

Les corbeaux restent avec dignité au milieu du submergement des choses terrestres, et les oiseaux de proie accourent en nombre à la curée, car, dans une inondation, il y a de la besogne pour tout le monde.

Sur le sol où se promenait le joli chat sauvage, le poisson des marais s'avance en frétilant, avec sa grosse tête à moustaches de chat, — d'autres, plus appétissants, le suivent à mesure que l'eau monte, le poisson-tigre avec sa terrible mâchoire, l'excellent poisson plat qui nous sert de truite, et d'autres. Viennent aussi les crustacés (crabes surtout) et les mollusques. Les moules et de petits coquillages en hélice remplacent les gros escargots de la saison sèche.

L'arrière-garde est formée par le hideux crocodile, et par l'hippopotame, deux sales bêtes, bien qu'elles n'aient pas de poils aux pattes.

Au milieu de ce fourmillement de choses qui grouillent sous et sur nous, nous avançons.

Un instant j'arrête le bateau auprès de deux



buissons : l'un contenait trois serpents, l'autre cinq. Sur les huit, deux avaient plus de deux mètres : j'en ai tué un d'un coup de feu.

Plus loin, je tue une oie et l'on s'arrête un instant. Je n'avais pris que deux cartouches. Aussi, dus-je, bien à regret, laisser plus loin deux troupeaux de douze oies. A l'un d'eux, j'envoyai au moins ma carte sous la forme d'une balle de revolver.

Enfin, après quatre heures de navigation sous un soleil un peu trop chaud, (l'ombre d'une ombrelle ne vaut pas celle des sapins!) nous arrivons au pied de la dune de Séfoula.

A califourchon sur le dos d'un noir, je franchis le marais, tandis que quatre gaillards portent sur leurs épaules la chaise longue où Madame repose comme une reine. Au reste, voici la chaise au bout d'une pagaie sur le dos d'un de nos matelots, — et la reine sur ses pieds. Nous avons deux kilomètres environ à parcourir, au grand soleil, dans le sable brûlant où l'on enfonce jusqu'à la cheville... Nous avons trouvé tout le monde en bonne santé à Séfoula.

*Léalouyi, 15 mars 1900<sup>1</sup>.*

BIEN CHERS AMIS DU ZAMBÈZE,

C'est le cœur abattu et l'âme lasse que je vous écris aujourd'hui. Comme une marée aux vagues inexorables, une après l'autre, les épreuves ont déferlé sur nous et nous ont submergés.

<sup>1</sup> *Eglise Libre, 13 juillet 1900.*

Notre première année au Zambèze a été pour nous « *l'année terrible* ».

Vous savez comment, en plein désert, la nouvelle de la mort de M<sup>mo</sup> Louis Jalla nous avait donné un avant-goût du Zambèze.

A peine arrivés, nous fîmes connaissance personnelle avec la fièvre, et bientôt notre sœur, M<sup>mo</sup> J. Bouchet, la plus jeune et la plus gaie de notre bande jeune et gaie, nous disait adieu et partait pour une patrie meilleure.

Cependant, la fièvre continuait son œuvre chez ceux qui restaient.

En juillet, M<sup>mo</sup> Rittener fut pendant plusieurs jours entre la vie et la mort, et il nous semblait voir planer sur la station de Séchéké, déjà désolée, l'ange lugubre d'un nouveau deuil. Hélas ! celui qui souffrait alors de ses souffrances, image lui-même de la force et de la santé, devait bientôt tomber à son tour ; — et dans le petit cimetière de Séchéké, une autre tombe devait s'ouvrir pour une de nos sœurs qui, à ce moment, tout entière au soin des malades et au soulagement de leurs souffrances, n'avait pas encore eu un seul jour de maladie.

A Nalolo, de nouvelles angoisses nous étaient réservées. M<sup>mo</sup> de Prosch, malade depuis le départ de Séchéké, se trouva, après trois jours de fièvre, dans un état désespéré. Son mari, qui voyait trop clair, était comme fou de douleur, ne mangeant plus, ne dormant plus, ne quittant plus la hutte où délirait sa femme, ne parlant plus et ne nous répondant que par des sanglots. Sur ces entre-

faites, M<sup>me</sup> Rittener eut son bébé avant l'époque prévue, — et cette naissance dans des circonstances très défavorables, n'était pas pour diminuer nos sujets d'inquiétude. Mais, une fois de plus, notre bon Père nous a gardés, et a préservé de tout mal et la mère et l'enfant.

Cependant, l'état de M<sup>me</sup> de Prosch empirait : « Elle n'en a que pour quelques heures », nous avait fait comprendre le docteur!...

Oh! cette nuit d'angoisses! Ces allées et venues dont on cherchait à comprendre le sens, l'agitation de notre ami que l'on ne pouvait plus questionner, ce grand feu aux lueurs sinistres qu'il fallut éteindre quand le vent s'éleva, — ce qui rendit plus terribles encore les heures d'après! Que de fois prêtant l'oreille, retenant notre souffle et notre cœur, nous nous sommes dit : « C'est la fin! » Mais le bruit s'éteignait — et dans le silence et la nuit, la réalité terrible et l'avenir plus terrible encore prenaient des formes de cauchemar.

Enfin le jour parut. Nos amis A. Jalla devaient partir pour Léalouyi. Le docteur avait un peu d'espoir et ne les retint pas. Nous partîmes nous-mêmes le lendemain, avec M. Coillard. Il y avait un peu de micux...

Depuis lors, notre sœur s'est rétablie; mais quand on a vu où peuvent conduire ici quelques jours de maladie, tout devient sujet de craintes, — et pour elle aussi nous avons eu récemment de sérieuses inquiétudes.

A Léalouyi nous n'avons pas trouvé l'immunité contre la maladie, ni la fin de nos tristesses. A

deux reprises ma femme nous a donné de l'inquiétude. La seconde fois, le cas aurait pu devenir extrêmement grave sans l'intervention immédiate et énergique de notre cher et précieux ami, le docteur de Prosch.

En même temps, M. Coillard et M<sup>me</sup> A. Jalla étaient très souffrants, l'un et l'autre devant par intervalle garder le lit. Les A. Jalla durent même prendre un congé de quinze jours et aller se reposer un peu sous les ombrages de Sénanga.

Le jour où ma femme faisait sa première sortie, survint le fameux chien enragé dont j'ai ailleurs conté l'histoire, et l'accident de M. Coillard.

Imaginez-vous, si vous le pouvez, le déchirement de nos cœurs, quand notre cher et vénéré M. Coillard nous dit avec calme et résignation qu'il avait perdu la vue et qu'il craignait que ce ne fût pour toujours.

En hâte, le docteur accourt, en pleine nuit, de Séfoula, et les A. Jalla reviennent de Sénanga quelques jours plus tard : notre cher malade allait mieux.

De même qu'il rendit Isaac à Abraham obéissant, Dieu rendit à notre cher doyen cette vue dont il avait accepté le sacrifice...

D'autres tristesses subsistaient : le bébé Mann, gravement mordu, était menacé de la rage, et moi-même je n'étais pas sans craintes.

Tout cela peut se raconter de sang-froid, quand on ne le voit plus qu'estompé dans un arrière plan de quelques mois. Mais quand on le vivait !...

La semaine suivante, notre brave Rittener suc-

combait à Séfoula après quelques jours de maladie.

Le lendemain de l'ensevelissement nous recevions à Séfoula un express de Séchéké nous donnant à entendre que M<sup>me</sup> Lemue était mourante, — morte sans doute, — et mandant le docteur. Faire appeler le docteur est une chose toute simple en Europe. Ici « l'express » avait mis 9 jours pour parcourir les 450 kilomètres qui séparaient Séchéké de Séfoula ; — le docteur devait mettre en tout 16 jours avant d'arriver auprès de sa « malade. » Valait-il la peine nous disions-nous, d'aller visiter une tombe nouvelle ? — car nous n'avions plus d'espoir. Esclave du devoir professionnel et missionnaire, de Prosch partit, — et quand il revint (la visite avait pris un mois), nos amis Lemue avaient déjà quitté Séchéké, et attendaient aux Chutes, chez les Coïsson, une occasion pour Boulawayo.

Hélas ! notre triste récit ne peut s'arrêter là.

Depuis plusieurs mois les Martin (de Séchéké) étaient l'un et l'autre malades. M<sup>me</sup> Martin avait reçu, à 15 jours d'intervalle, la nouvelle de la mort de son père et celle de la mort de sa mère ; et cette grande douleur avait miné son courage... Voici qu'inopinément nous apprenons sa mort, après une crise d'éclampsie de 30 heures !

Par le même courrier nous recevions de très mauvaises nouvelles de la santé de M<sup>me</sup> Ramseyer, et le docteur, confirmant un premier jugement rendu à son retour de Séchéké, conseillait le retour en Europe.

Le lendemain nous recevions à Léalouyi M. et M<sup>me</sup> Mann, malades tous les deux ainsi que leur bébé...

Voilà donc notre année : une série ininterrompue de douleurs, d'angoisses et de deuils. Après avoir eu à réaliser, comme terrible événement *présent*, tant de malheurs qui bouleversaient nos plans, brisaient nos cœurs et scandalisaient notre foi, — nous en sommes venus à tout croire possible ; l'arrivée d'un courrier est une joie mêlée d'angoisses ; on n'ouvre qu'en tremblant les lettres du Zambèze, Et nous nous regardons avec inquiétude : « A qui le tour maintenant ? Si tant de vaillants tombent, qui donc restera debout ? »

Si j'ai cru devoir insister ainsi sur nos deuils, ce n'est pas dans la crainte que vous n'ayez pas assez sympathisé avec nous dans toutes nos douleurs, chers amis du Zambèze.

C'est surtout pour vous faire toucher du doigt les conséquences désastreuses que tous ces événements vont avoir sur notre mission.

En effet résumons nos pertes :

Morts	}	Madame Louis Jalla	}	4
		Madame Juste Bouchet		
		Madame Henri Martin		
		Monsieur Emile Rittener		
Départs	}	Exécutés : M. et M <sup>me</sup> Lemue	}	2
		M <sup>me</sup> E. Rittener		1
		Conseillés par le docteur :	}	4
		M. et M <sup>me</sup> P. Ramseyer		
		M. et M <sup>me</sup> A. Mann		
		Congés : M. et M <sup>me</sup> A. Jalla		2

Déjà *neuf* personnes, dont quatre morts ont quitté le Zambèze. Quatre autres vont sans doute les suivre. Ajoutons que le veuvage de M. Louis Jalla et de M. J. Bouchet rend nécessaire l'adjonction à chacun d'eux d'un deuxième missionnaire, ce qui est une cause de difficultés nouvelles dans la répartition de nos forces réduites.

Ainsi, après une *expédition de renforts* comprenant *dix-sept* unités, voici *quatre* morts et une expédition de retour de *neuf* personnes. Le beau renfort de 1899 se trouve réduit en fait à quatre personnes.

Et cela, au moment où non seulement le renfort complet de 1899 était indispensable, mais où nous venons en outre de demander au Comité, pour subvenir à des besoins urgents : un artisan pour Séchéké ; quatre missionnaires (Njoko, Nalolo, Libonta, Séfoula, le quatrième pour l'évangélisation itinérante à la Vallée), deux institutrices missionnaires et une garde-malade.

A ce total il faut ajouter au moins un nouvel artisan et deux missionnaires. Et même, avec ce total de 6 missionnaires nouveaux, 2 artisans et 3 demoiselles, — deux ou trois stations seulement (sur 8 ou 9) posséderont cet effectif normal que nous estimons indispensable dans un pays malsain et sur des stations qui ne peuvent que rarement et irrégulièrement communiquer entre elles.

Les missionnaires du Zambèze, — la remarque importe, — ne rêvent pas d'extension illimitée et de stations innombrables. Notre champ est restreint et précis. En plus des fondations déjà pré-

vues, trois ou quatre stations nouvelles suffiront peut-être à compléter notre réseau. Mais en ce moment nous sommes loin de penser à ces fondations, cependant nécessaires ; il s'agit de *conserver ce qui existe*, — en particulier les stations que l'on vient de fonder, — et de renforcer toutes les stations existantes, de façon à rendre moins dangereuse pour l'œuvre et pour lui la maladie du missionnaire.

Vous avez fait pour l'œuvre du Zambèze de très grands sacrifices ; l'expédition de 1899 a été l'occasion de dévouements enthousiastes ; vous avez donné votre or sans compter. Vous avez donné vos cœurs ! Maintenant que l'escouade que conduisit M. Coillard s'égrène, maintenant que s'évanouit le fruit de votre foi, — une crainte terrible envahit nos cœurs : « Nos amis vont-ils se décourager et nous abandonner ? Le Zambèze va-t-il devenir un autre Sénégal, une mission anémique, luttant pour la vie, en Afrique et en Europe ? »

Ah ! ce n'est pas seulement *nous* que cette crainte oppresse. Léwanika vient d'écrire à M. Coillard sa tristesse : « Les missionnaires meurent ou s'en vont, et je n'ai personne pour instruire mon peuple ! » La désorganisation de l'école de Maboumbou lui est particulièrement sensible ! La tristesse du roi est sincère, car il a compris la *valeur sociale* de la Mission, et il nous est franchement favorable.

Mais comme le désir « d'instruire son peuple » passe encore avant le désir de nous avoir pour ses missionnaires attirés, nos pertes seraient pour



lui un excellent prétexte d'introduire ici l'Eglise éthiopienne. Ses plans son faits, nous les connaissons ; et si nous ne sommes pas en force, nous allons voir se fonder à côté de nous une mission noire, *hostile à toute mission dirigée par des blancs*, hostile à notre œuvre par conséquent, — et qui aura sans doute vite fait de drainer à son profit les meilleurs éléments de notre Eglise zambézienne naissante. Le danger a été reculé par la guerre sud-africaine ; il subsiste et nous devons y parer.

Mais je sens que tout le début de cette lettre cadre fort peu avec cette demande de renforts. Si vraiment le pays dévore ses habitants, il faut dire comme Mackay à la fin de sa carrière : « Adoptons une politique nouvelle ! » — par exemple : instruisons à Morija (Lessouto) des Zambéziens qui feront l'œuvre chez eux à *notre place*.

Peut-être l'idée, — qui n'est pas neuve, puisqu'on l'a déjà mise en pratique, — vaut-elle qu'on la creuse. Mais ce qui importe avant tout, c'est de ne pas se laisser gagner par la panique. *Le Zambèze ne dévore pas ses habitants*. Dans nos deuils, il faut, certes, faire la part du climat. Mais il ne faut pas tout attribuer au climat.

Il faut se souvenir que l'œuvre missionnaire est, tout compte fait, *une rude besogne*, qui demande des organismes entièrement *formés* et vigoureux. Un de nos collègues de Madagascar le remarquait jadis : « Une tâche pareille userait son homme *n'importe où !* » Et le premier principe dans le choix d'un missionnaire, — et surtout d'une dame

missionnaire <sup>1</sup>, est de n'accepter personne au-dessous de 23 ans.

Un autre principe, qui n'a peut-être pas été suffisamment observé en 1899, c'est que les *intéressés* s'assurent s'ils n'ont pas les germes d'aucune des maladies qui deviennent tout de suite mortelles sous les tropiques. Il conviendrait de consulter sur ce sujet des médecins connaissant les tropiques.

En Europe, la médecine, la chirurgie et l'hygiène font durer les malades. Sous les tropiques les mêmes malades succombent très rapidement, parce que les conditions sont défavorables et qu'on ne peut suffisamment atténuer et contrebalancer leur influence pernicieuse.

Mais le climat des tropiques n'est qu'à moitié coupable. Un diabétique, qui suivrait un régime favorisant sa maladie, pourrait-il en bonne conscience accuser de sa mort son régime? Le seul coupable c'est lui-même !...

Cette remarque ne doit pas être seulement un avertissement à ceux qui veulent partir. Elle doit en outre rassurer nos amis sur notre sort. Qu'ils se souviennent que la fièvre du Zambèze, convenablement soignée, n'est pas plus mortelle que l'influenza <sup>2</sup>. Sur un organisme sain, elle n'a

<sup>1</sup> Notez que chez toutes les dames de l'expédition de 1899 la crise d'acclimatation a été grave — plus grave que chez les messieurs; et que les deux plus jeunes dames ont succombé l'une après un mois, l'autre après neuf mois de séjour.

<sup>2</sup> Elle l'est autant cependant, et de la même manière; en diminuant la puissance de résistance de l'organisme, elle favorise le développement des maladies, déclarées ou non, que l'on peut avoir.

d'effet qu'à la longue. Un congé en temps voulu <sup>1</sup> est le meilleur remède et un remède suffisant.

Aux remarques qui précèdent je n'ajouterai rien.

Sur la recommandation de l'apôtre, vous avez pleuré avec ceux qui pleurent.

Vous avez prié pour nous, afin « que Dieu nous ouvre une porte. »

Maintenant que les portes sont grandes ouvertes et que ceux qui devaient y entrer ne sont plus, vous comprendrez, sans que je le dise, ce que la mission du Zambèze attend de ses amis.

« Être ou ne pas être ! » Voilà la question pour nous. Vous seuls avez de quoi la résoudre.

<sup>1</sup> La conférence de Nalolo (1899) a fixé le commencement du congé à la 8<sup>e</sup> année de séjour (au lieu de la 10<sup>e</sup>). Il serait à désirer qu'une augmentation de personnel permit d'abaisser le séjour au Zambèze à 6 ans.

## V

Petits commencements. — Visite de M. Harding. — Une Course à Libouta. — Les Moustiques. — Installation chez les Jalla. — L'Esclavage au Zambéze.

*25 mars 1900.*

. . . . . L'autre jour, j'ai eu une joie et un sujet d'encouragement. Mes deux garçons, Ouaméi et Mokoumbouta sont venus me dire séparément qu'ils voulaient « travailler pour Dieu ». L'un et l'autre sont gentils et déjà attachés à nous ; ils ont demandé à se fiancer avec deux fillettes élevées sur la station. Mais cela n'est qu'un projet qui demande étude et confirmation.

Quant à eux-mêmes, la première chose est d'apprendre à lire, ce qu'ils commencent à faire, — puis de se mettre bien au courant des vérités chrétiennes. Un païen dit assez facilement : « Je veux travailler pour Dieu ». — Mais cela ne veut pas dire grand chose. Mes deux garçons sont absolument ignorants. Ouaméi m'a fait une profession de foi de perroquet, où il me disait, entre autres choses, que Jésus avait passé six jours au tombeau. Les clous et leur marque y tenaient beaucoup plus de place que le salut.

Mais que Dieu nous garde de mépriser les petits commencements. J'aimais ces garçons, je les aime davantage et veux m'occuper d'eux spécialement. Puisse la petite semence déposée en leur cœur y croître pour la vie.

Nous avons bien besoin d'un réveil, surtout parmi

les jeunes gens, car nous manquons d'aides indigènes. Au moment où le corps missionnaire est mutilé, nous voyons plus vivement la nécessité de la collaboration des chrétiens. Mais ces chrétiens où sont-ils ?...

*Lundi de Pâques, 16 avril 1900.*

..... Le jeudi, nous avons eu la visite de M. Harding. De Mongou, il était venu dans une barque canadienne, en bois, avec un équipage de six policiers. Vous voyez que l'on essaie un peu de tout pour naviguer ici. Après tout je crois qu'on ne réussira qu'en se tenant le plus près possible de la pirogue indigène : fond plat (à cause des rapides, des rochers et des amas d'herbes), pas de quille (à cause du courant du fleuve), grande longueur (pour que les rameurs aient de la place), largeur réduite (pour pouvoir circuler partout..)

Monsieur Harding nous a donné une foule de renseignements des plus intéressants sur le haut cours du Zambèze et sur les stations de la mission Arnot. A Nyakatoro par exemple (à 17 jours de navigation normale d'ici), la station est construite sur une colline, dans un district boisé de hautes futaies, non loin d'un ruisseau affluent du Zambèze. Il y a de l'eau de *source*. Les maisons sont en briques. Le jardin produit quantité de légumes dont pommes de terre, notre bananier et l'énorme bananier *plantain* (*Musa paradisiaca*), et des ananas. M. Harding a eu l'obligeance de m'apporter dix jeunes plants d'ananas, don de M. Schindler, qui attendait depuis longtemps une occasion de nous les en-

voyer. Vous pensez si je vais les soigner ! Ils ont aussi des arbres fruitiers d'Europe. Mais peu de gibier et pas de bétail.

M. Harding estime que c'est là-haut que nous devrions faire notre sanatorium. Comme c'est un peu loin, M. Coillard va aller étudier à nouveau toute la vallée d'ici à Nyakatoro (au nord de Kakengé) et chercher un site plus rapproché si possible. Peut-être pourra-t-on fonder un sanatorium à Mirouti, à huit jours d'ici, aux rapides de Sapouma.

... Le vendredi, après le premier déjeuner, nous nous embarquons : Bouchet dans un canot prêté par Mokouaé, Burnier et moi dans le petit bateau en aluminium. Faute de rameurs nous laissons notre troisième canot, et la tente : ce que nous avons eu lieu de regretter.

M. Coillard m'avait cédé sa place, parce qu'il devait rester pour s'occuper d'expédier dans le sud un jeune coupable qui était menacé d'être assassiné ici. Avec quelques autres, ils ont pénétré dans le harem du roi. Les serviteurs du roi ont tué un homme qui les avait aidés dans leur crime : les coupables se sont enfuis. Un chrétien, Abrahama, envoyé pour tuer un d'eux, *a refusé*, au péril de sa propre vie. Likoukela, (c'est notre prisonnier), est venu se réfugier dans notre « village de refuge » niant sa faute. C'est un professant, mais qui a de très mauvais antécédents. M. Coillard a fait plusieurs visites au roi, et a enfin obtenu la grâce des coupables à la condition qu'on ne les voie plus à Léa-louyi. Malgré cela, ils ne sont pas en sûreté, car on a souvent tué des gens auxquels le roi avait fait

grâce. Sur ce chapitre son pouvoir ne va pas plus loin. — Après de longs pourparlers et des projets divers, nous avons décidé d'envoyer Likoukela par la poste, c'est-à-dire à pied, sous la protection des facteurs noirs du gouverneur qui sont sous discipline militaire.

Confiant donc Madeleine à M. Coillard qui l'invite pour tous les repas en mon absence, et aux fillettes qui couchent dans la maison quand je suis absent, je pars avec nos deux amis.

Ce premier jour de navigation droit au nord manque un peu de charme. Au début il fait bon, et nous allons vite. Les villages inondés défilent devant nous, et nous voyons les possessions de la plupart de nos connaissances de Léalouyi : car tous les chefs des grands villages sont souvent à Léalouyi, et les chefs qui y résident comme attachés au roi, ont cependant leur village quelque part. Libonta où nous allons appartient à Katoka, la sœur du roi qui habite Léalouyi et est chargée du harem : une tête vide, un cœur sec, et une païenne qui en toute connaissance veut le rester. Avec des apparences meilleures, elle est pire que sa sœur aînée de Nalolo. Actuellement elle s'oppose à l'établissement d'une station chez elle. Mais du jour où nous lui ferons entrevoir son intérêt, elle acceptera.

Après les villages, nous voyons des oies en troupe. Chacun de nous en manque plusieurs, ce qui fait qu'on peut se présenter mutuellement des condoléances. Avec Burnier nous en avons tiré ensemble deux énormes, perchées sur une hutte inon-

dée. Mais tout préoccupés de bien tirer à la même seconde, nous avons manqué les volatiles. En fin de compte, nos exploits cynégétiques se sont réduits à une pauvre sarcelle que Burnier a blessée et que nous n'aurions pas eue, si elle n'avait elle-même poussé des cris de détresse du fond du fourré d'herbes où elle avait trouvé une sûre retraite. Rien d'amusant comme la chasse pour capturer un canard blessé. Les bateliers y font des prodiges d'adresse, et tuent la bête au fond de l'eau!...

Vers 4 heures, nous atteignons enfin le Zambèze dont nous nous rapprochions en biaisant depuis le matin. En face de nous, sur la rive droite, comme Nalolo, s'élevait Libonta. Ce village est construit sur une petite colline qui ne semble pas être d'origine termitique, mais ou à moitié artificielle, ou construite par le fleuve avec ses alluvions. Alors qu'un mètre d'eau de plus eût tout couvert à Léalouyi et Nalolo, là-bas il y avait au moins quatre ou cinq mètres d'altitude au-dessus du niveau supérieur de l'inondation.

Le village, très important, a assez bon air avec ses arbres et ses deux ou trois palmiers.

Le chef principal n'était pas là, mais un vieux bonhomme de chef, Nibaltome, nous reçoit. Nous racontons notre histoire, plutôt mal que bien, dans notre se-souto rudimentaire, et grâce à nos gens qui nous comprennent et traduisent en sécololo, on finit par s'entendre. On nous donne une cour pour passer la nuit, et nous nous y installons aussitôt.



Vers 7 heures, nous convoquons les gens : une quinzaine d'hommes et une quarantaine de femmes viennent se masser devant nous. (Le gros du village est absent, comme partout en cette saison). Je fais le culte, prenant pour texte Jean III, 16, que je leur fais répéter. C'était la première fois que je prêchais en se-souto sans notes et même sans préparation. Qu'ont-ils compris, qu'est-il resté ? Il serait bien difficile de le dire. Beaucoup ne comprennent pas les mots quand ils les entendent pour la première fois prononcés par nous. De ceux qui les entendent, un dixième peut-être entrevoient la moitié du sens. Mais chez un seul, peut-être, une seule idée précise a pu germer. Et encore un seul, c'est dire beaucoup.

A 8 heures, on se couche. J'avais pour lit la terre recouverte d'une mince couche d'herbe et d'un drap en caoutchouc, pour abri une vague palissade entourant notre cour, pour ciel de lit le ciel lui-même !... Tous trois, côte à côte et dans les mêmes conditions, nous nous apprêtons à dormir quand tout à coup : Zin, zin, zin... in... in... ! et une piqûre sur la figure nous avertit qu'il y a des moustiques. On se calfeutre sous ses couvertures, mais c'est à n'y pas tenir ! Les noirs savent dormir la tête couverte ; nous ne le pouvons ; il faut bien sortir un coin de bouche ou de nez pour respirer ! Et voilà maintenant l'armée des moustiques qui s'avance... Dix fois j'essaie de mettre un mouchoir sur ma figure comme un voile. Cette vermine entre toujours et me harcèle. Au bout d'une heure, tout en sueur, éreinté, sans sommeil, on

consent à se laisser un peu manger. Mais cela même ne peut durer. D'ailleurs il ne faut pas plaisanter avec les moustiques. On prétend qu'ils sont les propagateurs du poison malarique. Et la lutte continue, coupée par quelques promenades vers le seau d'eau pour humecter ma gorge desséchée. Oh ! cette nuit !... Et les minutes s'écoulaient longues comme des heures, et jamais ce n'était le matin !

Enfin, cependant, le matin vint. Nous n'eûmes ni besoin de nous le dire, ni de nous réveiller : on était levé avant que le soleil songeât à en faire autant... Et comme pour chacun de nous la nuit avait été la même, nous mîmes nos tristes expériences en commun pour tâcher d'en rire. D'ailleurs un bon déjeuner nous réconcilie, pour un temps, avec la vie bohémico-africaine, et après un tout petit culte, nous fîmes le tour du village.

Le tertre de Libonta a environ un kilomètre de long et de trente à cent mètres de large. Le centre est occupé par le village. Mais aucun coin n'est perdu et il y a des champs partout. Autour des maisons, beaucoup de chanvre et de tabac, car ici on se nicotinise en grand.

Il y aurait un bel emplacement de station. Au sud, un autre tertre de la même forme, mais deux fois plus long, offrirait aussi ample place. Mais tout cela n'est que lointains projets.

A 8 heures, le samedi matin, nous nous embarquons. Le vieux chef auquel j'avais plu et qui m'avait conduit partout en me tenant par l'épaule, entre dans l'eau pour nous saluer.

Et maintenant, en avant au sud-ouest vers Thâpo. La navigation a le même caractère que la veille. Je note : rencontré un chat au sommet d'une hutte inondée. Le minet refuse de nous suivre.

... A midi, nous arrivons à Thâpo, limite ouest de la plaine, et centre de population assez important. Sous un soleil de feu, nous cherchons un arbre hospitalier... Enfin, voici un *mobundula* passable. Une escouade de femmes, réquisitionnées à grands cris dans les champs d'alentour, fait place nette, et nous nous installons. Le premier soin fut de manger... Tout de nouveau ce fut la nuit avec la lune et un vent d'automne qui me glaçait. Cependant Burnier m'avait prêté sa grande capote de drap bleu d'uniforme de carabinier suisse. Oh ! cette nuit ! Je pus faire des études à mon aise sur les différentes espèces de moustiques et sur la lenteur des révolutions terrestres.....

Cependant après le nombre d'heures réglementaires, comme toutes les autres nuits, la nuit cessa. Je pris une tasse de thé, et comme je ne me sentais pas bien, on m'expédia par un canot à Léa-louyi... J'avais bien fait de rentrer... Bien soigné, j'étais guéri dès hier soir lundi.

26 avril 1900.

... Nous sommes maintenant installés dans la grande maison des A. Jalla. C'est la plus confortable des maisons du Zambèze. Avec les dépendances nous avons une grande chambre à coucher, cabinet de travail, cabinet de bains, salle à manger agréable, office et grande cuisine, avec deux vastes vérandas ayant l'ombre l'une le matin, l'autre le

soir. Nous avons comme pensionnaires bénévoles : cinq fillettes qui font le travail de la maison (mais quatre sont fiancées) et deux garçons. Ce sont des écoliers, que je ne paie pas, mais qu'il faut entretenir entièrement; en ce moment, je n'ai pas de vrais domestiques, mais je dois en reprendre deux demain. Notre maison comprend donc régulièrement onze personnes. Nos filles et nos garçons ont des huttes et font leur cuisine qui est des plus simples : farine bouillie tous les jours à tous les repas. Comme extra, des patates, des courges, du poisson, etc.

En ce moment, l'inondation commence à baisser et à nous rendre peu à peu le domaine que l'eau nous avait pris ; mais nous n'y gagnons rien. La station se trouve entourée de plaques pestilentielles et de matières végétales en décomposition : voilà de bonnes réserves de fièvre pour les jours qui sont devant nous. Aussi avons-nous été alternativement peu bien ces jours derniers.

Les habitants du village sont toujours au village d'été, et par conséquent l'œuvre continue à chômer. Mais vers fin mai ils reviendront et j'aurai à prendre le collier pour tout de bon cette fois, car M. Coillard ne sera pas là. Il espère partir un de ces jours pour le Bo-Loubalé, au nord de chez le fameux Kakengé. Il va visiter les missionnaires de la mission Arnot qui se trouvent là, et il veut étudier aussi la question d'un sanatorium. Les deuils et les maladies qui ont fondu sur nous nous obligent à étudier tout de suite cette question<sup>1</sup>...

<sup>1</sup> Ce voyage projeté ne put avoir lieu.

Mardi, 1<sup>er</sup> mai 1900.

..... Vous devez trouver, je pense, que mes lettres sont d'horribles pots pourris !... Mais il vaut mieux qu'il en soit ainsi, cela vous donne la physionomie même de notre vie : c'est une succession de choses hétéroclites et contradictoires. Prédication, puis marchandage de farine, composition d'un article de revue, puis réparations, étude du se-souto et culture de patates dans le limon, lecture et chasse ou cuisine, compilation et récolte des œufs.

... A ce manège beaucoup de temps se dissipe. Si l'on avait des domestiques permanents, au lieu d'en échanger un à chaque lune, on sauverait la moitié de sa vie. Après tout, cette diversité dans les occupations est un remède radical contre l'ennui. Et puis quand mon école reviendra, — et avec la population la série des cultes hebdomadaires, l'œuvre, la vraie, la seule, reprendra tout naturellement la place prépondérante.

J'ai l'intention de demander au roi deux garçons comme apprentis jardiniers. Placés ici *par le roi* et non comme ouvriers bénévoles, ils pourraient rester assez pour devenir adroits et me relayer. Je sais bien que quand ils seront au courant, ils me quitteront, mais ce qu'ils auront appris ne sera pas perdu.

En fait, demander au roi des pensionnaires, il se peut fort que ce soit encourager l'esclavage. Actuellement l'esclavage commercial a été détruit ici, l'esclavage résultant de la conquête appartient

au passé, mais l'esclavage domestique et national subsiste. Par naissance, toute la population non Mo-Rotsi ou Mo-Bounda est esclave. Nous ne pouvons pas nous attaquer à cela maintenant. Il faudrait d'abord que le roi cède ou tombe, et que les chefs perdent leur pouvoir. Nous soupirons après ce temps de liberté pour les corps et pour les âmes, mais je m'imagine que l'instrument de Dieu pour l'amener sera la politique anglaise plutôt que notre prédication. On doute déjà que Litia soit jamais roi, — et je crois *qu'il vaut mieux pas de roi que même un roi chrétien*. La liberté et la franchise y gagnent.

## VI

Mort de M<sup>lle</sup> Dupuy. — Réflexions qu'elle inspire. — Aux Mafoulo. — Visite à Léwanika. — Les Sauterelles.

2 mai 1900.

... A peine vous avons-nous envoyé notre courrier du 1<sup>er</sup> mai, — un gros courrier qui m'avait pris beaucoup de temps, — que nous recevions de Séchéké de tristes nouvelles.

Oh ! ce Séchéké ! Cimetière d'un enfant Jeanmairret et d'un enfant Goy, de plusieurs Bassoutos ! puis maintenant cimetière de nos jeunes recrues ! A son retour M<sup>me</sup> L. Jalla y succombe ! Nous y arrivons pour y tomber tous malades et y laisser M<sup>me</sup> Bouchet ! Les Lemue, les Ramseyer, les Martin s'y ruinent la santé ! M<sup>me</sup> Martin y meurt, et maintenant, après toutes les autres, M<sup>lle</sup> Dupuy y meurt à son tour !...

Plus mystérieuse que toutes les autres, cette mort tragique nous met dans la consternation ! Je vous ai parlé très librement des critiques que l'on a pu faire sur l'envoi de gens trop jeunes ou déjà malades ; mais Rittener, le vaillant de la bande, le seul debout dans la tempête, toujours à l'ouvrage, et solide ? mais M<sup>lle</sup> Dupuy ?

On dira ce que l'on dit d'ordinaire : C'est une épreuve que *Dieu nous envoie*. Eh bien ! c'est là une idée contre laquelle je proteste de toute la force de ma foi et de mon cœur. Je ne puis concevoir mon Père céleste dans ce rôle ! On abuse jusqu'au blasphème de l'inconnu et de l'incom-

préhensible. Il n'y a pas en tout cela tant de mystère.

Ici les *païens* disent, quand ils perdent un enfant : « C'est Nyambé (le dieu Soleil ou le soleil Dieu) qui l'a tué. » Mamoroamboa, la première femme du roi, est opposée à l'Évangile parce que « Dieu lui a donné un fils épileptique ! »

A cela que répondent des missionnaires *chrétiens* ! — Votre enfant est mort de la rougeole ou de quelque autre maladie, — Dieu en cette affaire *reste celui qui vous l'avait donné et veut vous consoler*. Pour Moroamboa, l'épileptique, M. Coillard a expliqué lui-même à sa mère Mamoroamboa et à tous, les circonstances qui sont la cause directe de l'épilepsie.

Jamais un missionnaire sérieux ne laissera un païen dans ces erreurs au sujet de Dieu. C'est une question fondamentale : *le Dieu du païen est un être nuisible*. De là sa religion : *sortilège, magie, charmes (gri-gri)...*

Pour Mambova,<sup>1</sup> personne, je pense, n'a osé dire : « Dieu a brûlé leurs bagages ! » On a dit : « Les imprudents ! Laisser un seul tison auprès de bidons de pétrole ! C'est insensé ! » Mais cependant je gage que certains ont ajouté : « Cependant Dieu a permis ce malheur ! »

Certes, Dieu *permet* toujours, — si vous aimez ce mot, — que les lois inflexibles de la nature suivent leur cours. Il *permet* qu'à -40° le mer-

<sup>1</sup> Ici Jacques Liénard fait allusion à un incendie qui, dans le courant de 1899, détruisit à Mambova une partie des bagages de l'expédition de M. Coillard.



cure se congèle, et que le Zambèze déborde après chaque solstice de décembre. Il le *permet*, c'est-à-dire qu'il a organisé les choses pour qu'elles soient toujours ainsi. Toutes les fois que des bagages seront mis dans un voisinage suffisant de tisons enflammés, on les verra prendre feu ; c'est dans le cours ordinaire, naturel, donc providentiel des choses. Dieu l'a voulu ainsi. — Et nous le savons, d'où la nécessité de la prudence.

Appliquez un peu ces principes aux sujets sur lesquels le cœur vous fait déraisonner.

L'organisme humain a été conçu de telle sorte que l'ingestion de mauvaise nourriture, la mauvaise hygiène, le surmenage physique ou moral, le séjour dans un endroit insalubre, la vie sous les tropiques, attaque nécessairement *plus ou moins* ses organes. C'est une loi de la nature, donc une chose que Dieu a établie d'une *façon normale*. Un docteur ayant établi que l'homme est *frugivore*, prouve sa thèse par les Esquimaux : ils ne mangent *que* de la viande : aussi est-ce une race abâtardie. C'est l'effet d'une loi naturelle établie par Dieu ; mais qui songe à en *accuser*, comme d'un méfait, le Père céleste ?

De même les morts en pays tropicaux ou dans des circonstances de vie défavorables. Après une seconde de raisonnement, tout homme sensé se dit : « *Cette mort est le résultat naturel de lois naturelles.* » Ce qu'il peut y rester de mystérieux tient au mystère dans lequel l'action de ces lois est encore pour nous. Ainsi la *malaria*, phénomène naturel, est encore *un mystère*, mais qui

songe à dire : « Par quelle mystérieuse dispensation de Dieu ai-je la fièvre ? » — Non, on se sauve, ou on assainit son marais, — ou on fait comme nous, *on attend que la fièvre passe !*

Pour en venir à notre cas : tout le monde sait depuis que Livingstone, Arnot, Coillard et d'autres l'ont dit et répété, que le Zambèze est un climat malsain, et :

- 1° Que les organismes faibles y succombent,
- 2° Que les organismes malades empirent,
- 3° Que les organismes parfaitement sains y ont la *malaria*, en sont ébranlés, mais y résistent dans des circonstances favorables.

Ces trois divisions ont permis aux uns de dire trop de mal, à d'autres trop de bien du climat.

... Seulement on avait oublié que le Zambèze est le Zambèze. Il l'a rappelé rudement. Mais ne crions pas à une condamnation céleste jetée sur nous, sur l'expédition Coillard, ou sur notre mission. Comme M. Coillard le disait récemment (je cite de mémoire) : « En venant ici, chacun savait à quoi il s'exposait. Il a pris sa vie dans sa main et l'expose. Il ne faut pas s'étonner de la maladie ou de la perspective de la mort. C'est dans le programme <sup>1</sup>. »

Certes, je maintiens qu'au point de vue des *moyens d'explication* que nous possédons, la mort de Rittener et celle de Mlle Dupuy restent peu explicables, mystérieuses. Mais elles rentrent dans

<sup>1</sup> Dans un passage précédent, Liénard écrivait : « Ceux qui ont peur de mourir ne doivent pas venir au Zambèze. »

des cas de la troisième catégorie : action de la malaria sur des organismes sains.

Nous avons *tous* été atteints. Quelques-uns seulement ont pu résister. Voilà le seul fait qui reste.

Mais il est essentiel que j'ajoute trois remarques :

1° Bien que croyant à *l'inflexibilité des lois de la nature, telles que Dieu les a instituées*, je crois au *miracle*, donc à la guérison par la prière, par la foi (soit que Dieu dirige le médecin, soit qu'il réagisse spirituellement par l'âme du malade sur son corps, soit qu'il agisse directement).

2° Bien que croyant au caractère *naturel* de nos deuils, je crois à leur caractère *d'épreuve*, au vrai sens du mot, (de même que le mal physique en général est *une épreuve*, une occasion pour la vie morale de se manifester, de lutter et de vaincre). Je crois que Dieu *veut nous parler*, à vous et à nous, par ces deuils, pour nous consoler d'abord, pour nous instruire ensuite, *surtout pour nous détacher de tout autre appui que Lui, Lui seul*. — Ah ! ces jours-ci, quand passait ce grand vent d'épouvante, voilà une leçon que nous avons comprise et apprise. Et sur l'initiative de M. Coillard, nous avons consacré les trois premiers jours de mai au recueillement, à l'humiliation et à la prière.

3° Si je me suis permis cette longue dissertation qui doit étrangement détonner dans ma correspondance, c'est que j'ai besoin de me créer à moi-même des sujets de réflexion méthodiques. On se rouille ici !...

Avec cela j'avais beaucoup d'autres choses plus

importantes à vous raconter. Mais l'après-midi s'est envolée. Il me faut aller au village pour le deuxième service...

10 mai 1900.

... En attendant œuvre plus apostolique, je me suis remis à mon jardin. Au lieu de trois jardins épars, j'ai abandonné pour le moment celui qui était le plus joli devant notre première maisonnette. La clôture est en si mauvais état que je n'y suis plus le maître. J'ai laissé de côté aussi celui que j'avais fait derrière l'église : actuellement la terre est comme le roc. Et je porte tous mes soins à l'enclos situé au nord de la station, du côté du village, derrière l'ancienne maison Mann. J'y ai quelques tomates, *un cardon*, six asperges (souvenirs de semis peu réussis), deux carrés de patates et pommes de terre, des carottes qui lèvent, des betteraves qui, je crois, lèveront, une plantation de céleris, coquerets, aubergines, en attendant salades, concombres, etc. Tant que le limon laissé par l'inondation est humide, tout lève et tout pousse. Après il faudra arroser. Puis viendra l'hiver, sec, venteux et froid (on a vu ici de légères gelées blanches). Je ne sais encore ce que peut devenir un jardin pendant la période spéciale que nous commençons. C'est un essai que je dois encore faire, puis je saurai comment me débrouiller dans les différentes saisons de notre année zambézienne, que l'inondation vient si bizarrement couper.

J'ai toute une rangée de petits dahlias obtenus par graines. Peut-être me donneront-ils quelques

jolies fleurs. Je me suis occupé de marcotter un petit citronnier que nous avons, et pour le forcer à fleurir, je l'ai taillé court, ce qui m'a fourni beaucoup de boutures et des feuilles qui font d'excellente tisane spécifique. J'ai planté celles-là dans le sol frais d'une vieille hutte un peu disjointe ; elles y ont la fraîcheur et assez de lumière, même par l'ardeur torride du jour. J'espère pouvoir, avec cela, faire une petite plantation de citronniers. Mais je vous demande instamment de m'envoyer *par la poste* des pépins d'oranges, et spécialement de mandarines, des pépins de raisins et des graines d'arbres fruitiers (amandes et pêches en particulier).

Nos grenadiers ont quelques fruits. J'ai semé, après en avoir mangé, une partie des fruits du premier qui a mûri ; j'ai douze petits grenadiers. Un semis précédent, très réussi, a été détruit par l'inondation. J'ai aussi réussi quelques boutures de grenadier.

Cette après-midi, avec mes deux ouvriers nouveaux et Waméi (Mokoumbouta est allé avec M. Coillard), nous avons longtemps erré dans la plaine, voguant de termitière en termitière pour trouver des buissons pouvant servir de *haie vive*. Après beaucoup de peines et de recherches, nous n'avons pu rapporter que quatre misérables souches de mimosa épineux. C'est un excellent buisson de clôture. J'ai fait quatre ou cinq mètres de haie, dans un endroit où je pourrai surveiller mes terribles mimosas. Mais cela ne résout pas le problème des clôtures qui est difficile ici, où nous manquons

de bois et de tout. Nos clôtures doivent, à la fois, résister à la sécheresse de huit mois sur douze, et à une submersion complète de deux mois. Seul le mimosa résiste. Sur terrain sec le grenadier fait bien...

13 mai 1900.

... Nous venons de nous apercevoir qu'on nous a volé plusieurs pots de confiture, au moins six ou dix. Il ne nous en reste qu'une dizaine de petits, et nous sommes menacés de ne pas en recevoir avant six ou huit mois. Enfin, on peut vivre sans confiture. Mais nous allons tâcher de trouver le voleur. Ce sera mon troisième !

C'est singulier. Nous sommes très persuadés que nous vivons dans un pays de voleurs et de brigands. Et cependant notre maison est tout ouverte, et quand on nous vole, chose la plus naturelle au monde, nous nous en étonnons. En fait, nous ne pouvons pas mettre tout à l'abri. L'étonnant est qu'on ne nous pille pas. On a pillé M. Coillard. Mais depuis, *l'opinion publique* s'est fondée ici, et l'on commence à réprimer le vol. Je crois que, même avant l'arrivée des missionnaires, le vol était condamné et réprouvé *en théorie*. Cela fait partie de la morale élémentaire des païens, et je crois que, sans en chercher des raisons métaphysiques, l'existence seule d'une société, bien que rudimentaire, renforce assez l'idée de propriété personnelle pour rendre le vol haïssable.

*Léalouyi, 24 mai 1900<sup>1</sup>.*

Vous savez que notre royal paroissien est toujours à son village temporaire, à son « *campement* » (ou Mafoulo) de Nangoko, avec la presque totalité de la population de Léalouyi et des environs. Pendant deux mois et demi environ, notre œuvre glisse ainsientre nos mains et nous échappe. Plus d'enfants, partant plus d'école ! Plus de classes bibliques, ni de cultes de la semaine ! Seuls les cultes de famille quotidiens, et, le dimanche, deux cultes appropriés à l'auditoire de vieilles femmes et de jeunes esclaves qui les suivent, viennent rappeler que Loatilé est une station missionnaire.

Cependant le contact avec notre peuple n'est pas entièrement brisé, Dieu merci ! En attendant de pouvoir s'établir aux Mafoulo ou aux environs pour la durée de l'inondation, M. Coillard, me laissant la charge de la modeste œuvre d'ici, a pu aller plusieurs fois au village du roi ; nous avons, nous aussi, nos visites. Léwanika lui-même est venu passer un jour sur notre îlot, — et pas un jour ne s'écoule que nous ne recevions de lui quelque message : cadeau, requête, consultation ou simple « bonjour ! »

Hier matin, la chose était plus grave. Sa Majesté, nous disait le secrétaire mossouto John, est malade, « très malade » même, selon la formule habituelle ; et les symptômes décrits tout au long confirmaient au moins la première affirmation. Nous n'avions pas vu le roi depuis longtemps,

<sup>1</sup> *Eglise Libre, 7 septembre 1900.*

l'occasion était indiquée de lui faire une rapide visite, la dernière sans doute avant son retour. Matendé, un des plus confortables canots du roi, était justement amarré à notre rivage ; nous nous installons, M. Coillard et moi, sous le petit abri couvert de nattes ; cinq de nos jeunes gens forment notre équipage, et nous voilà cinglant sur les eaux claires du grand canal, suivant les méandres, — fidèle et naïve reproduction de ceux du grand Lyambaie — et, de termitière en termitière, nous nous approchons insensiblement de la ligne bleue qui borne l'horizon à l'est et au nord-est. Quand sur la dune, que de loin l'imagination transformait en Cévennes, — nous pouvons dissocier les arbres et compter les buissons — à notre gauche, au milieu de l'herbe jaune, le village surgit avec le haut toit de la *villa* royale et l'éparpillement de ses huttes d'herbe.

Nous sautons dans un petit canot, et poussés, tirés, hâlés par notre équipage, qui patauge dans un chenal sans profondeur, nous arrivons au premier faubourg.

Nos Ba-Rotsi ne se mettent pas en frais d'architecture pour construire leurs Mafoulo. Ils ont fidèlement conservé le vieux plan d'avant les Makololo... L'herbe de la plaine et quelques baliveaux coupés dans la brousse, ont fait de même tous les frais de l'enceinte des cours privées et même des grandes enceintes du harem. Si l'on pense que pendant des siècles les Zambéziens ont construit leurs villages avec d'aussi peu durables matériaux — et que même leur hutte actuelle ne laisse au-



cune trace sur le sol qu'elle a occupé, on comprendra une des difficultés de l'*histoire* de ces peuples. Pour remonter plus haut que les souvenirs des pères, des vieillards encore vivants, les documents font totalement défaut : les habitants du pays antérieurs aux Ba-Rotsi n'ont laissé aucune trace et l'on est livré aux conjectures. Pauvres gens, après avoir vécu dans leur patrie comme dans un campement provisoire, ils ont disparu, oubliés sans retour ! Quand donc l'Africain pourrait-il, d'une façon *durable*, prendre possession de sa terre et s'y sentir chez lui ?

... Mais de joyeux « Louméla » nous arrachent à nos réflexions. Le premier hameau est occupé par des hôtes : des Betchuanas du lac Ngami, des gens qui ne semblent pas avoir profité de leur demi-siècle de contact avec les blancs autant que nos Ba-Rotsi ont profité des vingt dernières années pendant lesquelles leur pays s'est ouvert aux influences extérieures.

Les esclaves Betchuanas sont absolument indécents avec leur petit caleçon de bain étriqué et collant. Nos Zambéziens, eux, ont, depuis dix ans, inventé le setsiba jupe, à double largeur d'étoffe, parfaitement convenable, léger et gracieux.

Au reste, pour l'amour du progrès et l'aptitude à s'approprier la civilisation, les Zambéziens, — disent les voyageurs compétents, — laissent loin derrière eux tous les naturels du sud de l'Afrique.

N'y a-t-il pas là une promesse de vie et de salut pour ce peuple ? Que sera-ce le jour où il aura

compris que le secret de ce que la civilisation de l'Europe a de meilleur se trouve dans l'enseignement de Jésus-Christ? Que sera-ce que le peuple des Ba-Rotsi civilisé et chrétien? Les progrès accomplis sous l'influence indirecte du Christianisme font tressaillir d'espérance nos cœurs de missionnaires, à la pensée de ce que produira le levain du Christianisme quand il aura pénétré la masse encore inerte!

Mais hâtons-nous de traverser ces hameaux épars, — le village s'est divisé en petits groupes de huttes disséminées sur une aire de quatre kilomètres carrés, — et arrivons au village central, et au centre du centre, la maisonnette du roi au milieu du chapelet des cours de son harem.

On nous introduit: dans la chambre sombre nous avons peine à reconnaître, gisant sur une natte, notre ami Léwanika. Cependant une rapide consultation convainc M. Coillard que le malade n'est pas à l'article de la mort; il a une simple petite fièvre. Mais la maladie a pris le titre du malade. C'est une grande affaire aux Mafoulo; le lékthla est vide et les tambours silencieux.

Après l'ordonnance nous causons. Les « nouvelles » intéressent toujours ce pauvre solitaire, ce roi d'esclaves, *sans ami!* Les nouvelles de la scandaleuse guerre sud-africaine tout d'abord. Léwanika n'a pas réussi à comprendre que deux peuples chrétiens puissent se faire la guerre, une chose qu'on lui défend à *lui*, au nom du Christianisme.....

Voici les paroles du roi. Elles sont caractéristi-

ques d'une certaine catégorie d'objections que les païens font au Christianisme.

« Tu nous as dit, disait-il à M. Coillard, que l'Évangile a les promesses de la vie présente... Et voici Khama, un chrétien, qui n'est béni ni dans son peuple ni dans son fils ! Tu nous as dit que Jésus-Christ nous ordonne d'obéir à la loi de Dieu : Tu ne tueras point ! Et nous, nous avons cessé nos guerres, et depuis que tu es au milieu de nous, nous avons la paix et le sommeil.

« Mais voici les Boers et les Anglais qui se battent, et ils se disent chrétiens ! Quel est donc cet autre *Évangile* qu'on leur a prêché et qui leur permet de faire la guerre ? »

Cette leçon donnée aux tueurs d'hommes, dits chrétiens, pourrait, ce nous semble, profiter à d'autres qu'aux belligérants sud-africains. Les païens s'imaginent que la stricte devise des chrétiens, des blancs au moins, est le « *Ce que ferait Jésus !* » Que de désillusions leur réserverait une étude de nos milieux chrétiens !

Puis M. Coillard aborde le délicat sujet de la conversion. « De nombreux amis d'Europe m'ont chargé de te saluer. Mais sais-tu ce qu'ils ajoutent ? Ils me rappellent le jour mémorable où, en pleine église, tu pressais de se convertir ta femme Nolianga... Tu étais près alors !... Où en es-tu maintenant ? Quels progrès as-tu faits ? Es-tu enfin décidé ? » — Pressé de répondre le pauvre roi hésite, baisse la tête et balbutie.

— Oh ! je sais, malgré tes dénégations, ce qui t'a retenu alors ! L'ancien Gambella et Naroubou-

tou sont venus de nuit t'effrayer avec le spectre de la révolution. « Nous ne voulons pas de roi chrétien ! » t'ont-ils dit. Voulant rester roi, tu n'es pas devenu chrétien !... Mais maintenant... cette opposition a disparu... Tu as vu ton fils devenir chrétien, et nombre de chefs... Et toi ?

— Mais je n'empêche personne de devenir chrétien ! Que mes femmes, mes chefs, mes esclaves se convertissent, c'est bien, je ne ferai pas d'opposition.

— Et toi tu restes en arrière ! mieux que tous les autres tu connais la vérité et ton devoir, et tu hésites !

Hélas ! faut-il le dire, il semble que cet homme qui, une fois, a dit « demain » soit condamné à toujours dire « demain » ! Quand sa décision était prise, l'opposition du parti païen l'a brisée. Et maintenant il a fait un pacte avec sa conscience ; il la rassure en essayant de faire des équivalents, des compensations de l'acte décisif qu'il n'a pas le courage moral d'accomplir. Il s'efforce d'agir comme un roi chrétien, — mais il garde son harem. Il est plein d'égard pour les missionnaires, — mais il tolère le paganisme en lui, autour de lui, dans la vie sociale du peuple. Il s'intéresse à notre œuvre, spécialement aux écoles, mais il rejette notre enseignement !

« *Pharaon s'endurcit...* et Dieu endurecit son cœur ». Léwanika en est-il arrivé à cette période du châtement sans rémission ? Nous ne le croyons cependant pas. Mais pour l'arracher à lui-même et aux servitudes que l'éducation et le milieu, la posi-

tion et l'opinion font peser sur lui, c'est un miracle du ciel que nous attendons et demandons !

L'amabilité de Léwanika, son esprit ouvert, sa promptitude à accepter le progrès quand on lui en a montré l'excellence, sa docilité à écouter et à suivre les conseils de politique, toutes ces qualités qui le rendent en somme fort digne d'être le roi de son peuple, ne font que plus vivement regretter qu'il s'arrête en chemin et accepte tout du Christianisme, sauf son Christ, sa croix et sa porte étroite.

Après quelques heures passées en compagnie du roi et un déjeuner simple et succulent de produits du pays, nous reprenons le chemin de Loatilé, une étape de 18 kilomètres environ.

En route nous traversons un nuage de sauterelles. Du pied de la dune jusque bien loin dans la plaine, sur une longueur de 7 à 8 kilomètres, le nuage brun, avec son air de fumée d'incendie et son ronflement de turbine, évolue au souffle du vent. Nous approchons. Le ronflement augmente. Nous voici dans l'ouragan, une vraie bourrasque de gros flocons vivants, de 7 centimètres de long et de 6 d'envergure ! Autour de nous tout est brun, les arbustes ploient et disparaissent sous cette neige maudite, l'horizon s'assombrit, le soleil se voile ! On comprend les désastres que peuvent causer dans une contrée fertile ces myriades de myriades de terribles porte-mandibules. Le nuage avait près de 2 kilomètres de large sur 20 à 200 mètres d'épaisseur.

Que Dieu et ses vents l'éloignent des maigres champs de notre peuple !

## VII

Le Pays des Ba-Rotsi. — Retour du roi. — Ecoles  
et cultes. — M. Cooper

*Fin mai 1900.*

... Quand vous envoyiez votre lettre, il y avait *un an* que nous avons quitté Paris. Il y a aujourd'hui un an que nous sommes arrivés au Zambèze. Quelle année terrible ! Rien dans notre joyeux voyage ne nous préparait à tant de tristesse ! Lentement, lourdement, les semaines ont passé. Nous avons vécu plus d'un an en ces 12 mois.

Et à peine osons-nous regarder autour de nous ! Nous étions 18 au gué de Kazoungoula. Et maintenant quatre sont morts, et cinq rapatriés, soit la moitié de disparus, de perdus pour nous.

Mais, malgré toutes ces épreuves, nous nous sentons heureux au Zambèze. L'œuvre a des promesses, nos santés ont été préservées, et, même à travers les larmes, nos âmes peuvent trouver de quoi bénir l'Éternel !

Vous savez maintenant de combien de dangers terribles chacun de nous ici à Loatilé a été délivré. Madeleine est très vaillante, M. Coillard y voit et je ne suis pas enragé<sup>1</sup> ! Cependant j'aurais pu succomber, car on cite dans tous le pays des cas de vraie hydrophobie mortelle. M. Coillard a été aveugle et nous avons été délivrés de tout cela !

<sup>1</sup> Allusion au terrible accident de novembre 1899 où Liénard fut mordu par un chien qu'on crut enragé.

N'est-ce pas un gage pour l'avenir? « Jusqu'ici l'Eternel nous a secourus! »...

... Le royaume de Léwanika s'étend approximativement du 20° de longitude est de Paris au 25°, et du 13° degré de latitude sud au 18°. Mais les frontières en sont vagues parce que les tribus y sont tiraillées des deux côtés. Kakengé est Portugais, malgré Léwanika, les Ba-Linyanti, les Ba-Zoka sont presque indépendants, et les Mashoukouloumboué se contentent de donner des tributs.

Evaluer la population totale est presque impossible et inutile. Nous n'avons affaire : 1° qu'avec les Ba-Zoka, de Séchéké aux Chutes, 2° les habitants du Bo-Rotsé, outre Léalouyi et Nalolo qui ont une population fixe totale de 3,000 habitants au moins, — une quinzaine de villages de plus de 500 habitants, et quelques centres au bord de la plaine, où la population atteint 1,500 ou 2,000 âmes. Avec tous les hameaux épars, les villages dans les champs tout le long des dunes de bordure et la population flottante, on arrive pour le Bo-Rotsé (de Sénanga à 80 kilomètres au nord de Libonta) à 60,000 âmes (80.000 au plus !) Voilà nos paroissiens immédiats, que nous sommes loin d'atteindre tous. Les tribus esclaves, échelonnées le long du fleuve, sont bien moins nombreuses. Peut-être les Ba-Zoka arrivent-ils à eux seuls au chiffre de 50,000 âmes, peut-être les Mashoukouloumboué le dépassent-ils de beaucoup. En ces matières, il est impossible de parler autrement qu'avec des peut-être, car les données précises manquent absolument, et les évaluations des voyageurs sont

fantaisistes et présentent des écarts formidables.

On sait du reste que l'Afrique n'est pas peuplée. Le Zambèze est beaucoup plus peuplé que le Sud de l'Afrique (Basutoland et quelques autres centres exceptés) mais il pourrait l'être dix fois plus, — sans préjudice d'une immigration blanche.

En résumé, j'estime que notre prédication s'adresse (*sans les atteindre tous encore*) à près de 150,000 habitants disséminés sur une aire de 500 kilomètres (sur 100 kilomètres de large).

25 mai 1900.

Nous avons eu aujourd'hui, de 1 h. 1/2 à 2 h., les sauterelles sur la station. Heureusement qu'un bon vent les emportait quand on les faisait lever de terre. Sans cela, l'immense armée, qui semblait plus colossale encore qu'hier, aurait dévoré jusqu'à notre dernier brin d'herbe. Je joins un croquis d'un criquet bon à croquer. La proportion des mâchoires et des pinces antérieures au corps entier est de  $1/9$ . C'est-à-dire qu'à ce compte, pour être outillés comme eux, nous devrions avoir 0<sup>m</sup> 18 de mâchoire continue en profondeur, sans compter la largeur. Or nous avons trois fois moins, moins de six centimètres, et nous n'avons pas de pinces cisailles pour saisir la nourriture, ni quatre antennes pour la flairer. La tête de la sauterelle est en longueur  $1/7$  de son corps, et en poids plus encore. Une tête de 10 kilos au moins pour un homme...



31 mai 1900.

... Retour du roi et de la population du village, après une absence de près de trois mois (6 mars-31 mai). Comme ils étaient partis au gros de l'inondation, on peut compter la période sérieuse de celle-ci du 15 février au 1<sup>er</sup> juin, soit trois mois et demi. Mais du 1<sup>er</sup> janvier au 1<sup>er</sup> juillet la plaine est impraticable aux piétons (chargés, tout au moins), car les piétons zambéziens, font des kilomètres avec de l'eau jusqu'aux hanches. Je reviens sur ces dates pour corriger celles que j'ai pu vous donner avant d'avoir vu les choses, et encore peut-être aurai-je à me corriger plus tard.

Or donc, jeudi passé, vers 3 heures, le tintamarre de tambours de guerre et les hurlements des femmes accourues du village, se faisant assourdissants, nous sortons et nous voyons défiler les deux nalikouandas<sup>1</sup> avec leur éléphant et leur drapeau un peu défraîchi, et, derrière elles, une multitude de canots que je n'évalue pas à moins de 350 ou 400. A 3 ou 4, voire 5 ou 6 pagayeurs par canot, on arrive avec les 160 hommes des Nalikouandas à un total de 16 à 1,800 personnes composant la population permanente de Léalouyi, c'est-à-dire qui dépend immédiatement du roi par l'intermédiaire de ses grands chefs résidant à Léalouyi. « Moréneng » ou « Haé », comme ils disent, c'est-à-dire « chez le roi<sup>2</sup> ».

C'est notre paroisse qui rentrait. Au passage,

<sup>1</sup> Canots royaux.

<sup>2</sup> Haé signifie « chez lui ».

on salue quelques amis. Mais le roi était rentré le premier. Nous allâmes le soir chez lui. Il nous reçut au lékthla, où il siégeait en robe de chambre bleue à parements rouges, sous un arbre à caoutchouc, au centre de quelques groupes de gens accroupis. Il nous introduit chez lui, dans son *khashandi*, son salon privé. Courte visite d'ailleurs, une unique salutation. Mais le roi l'abrégea encore en levant la séance : il était visiblement gêné, car il y a eu ces derniers temps de tristes histoires. A la suite d'une intrigue de harem, deux de ses femmes ont été chassées, un policier a été tué, le fils de Narouboutou a été massacré malgré les ordres officiels du roi, dans le village où il s'était réfugié. Avec l'homme tué à Nalolo pour sorcellerie<sup>1</sup> en janvier dernier, cela fait trois assassinats dont le roi est responsable. Les deux derniers sont des victimes de sa polygamie, tout au moins, s'ils ne sont pas des victimes de ses ordres. Aux Mafoulo, M. Coillard lui avait parlé fortement à ce propos : « Comment peux-tu garder ces femmes qui te font dépouiller tes sujets et qui te font répandre le sang ? » etc. Pour un prophète comme Coillard, le thème était riche, il parla fort, et le roi, mis au pied du mur, avoua que son harem était son malheur, mais qu'il en était maintenant l'esclave.

Dans notre visite de jeudi dernier, on ne toucha pas un mot de tout cela. Mais c'était dans l'air :

<sup>1</sup> On l'accusait de la mort d'un enfant du roi. Les chefs de Nalolo, Mokouaé consentante, l'ont garrotté, étranglé et noyé. Le roi avait refusé d'infliger même un blâme aux meurtriers.

d'où beaucoup de gêne. Nous revînmes tristes à la station. Quand donc sa conscience se réveillera-t-elle?

4 juin 1900.

Nous disons « au revoir » à notre brave Burnier. Il est bien triste, après avoir mis son cœur à la station nouvelle de Thapo, — d'aller loin de nous tous, dans ce Séchéké désolé. Mais nous le prêtons seulement ! Le premier renfort arrivant sera pour Séchéké. Actuellement il y a, en comptant le Njoko (où Ramseyer n'a pu s'établir), Thapo qui est décidé, Séfoula où il n'y a pas de missionnaire, — Nalolo d'où les Béguin vont partir en congé, et Séchéké, *cinq postes vacants* au Zambèze. Et je ne compte pas les renforts nécessaires au Bo-Toka (Coisson le demande), et au Bo-Rotsé (pour l'évangélisation, il faudrait encore un missionnaire à Libonta et deux missionnaires itinérants à Sénanga et à Nalolo. Pour compléter notre réseau, il faut encore parler de la future station de Séoma, peut-être de Ngamboé (ou quelque part ailleurs dans cette région), et d'une ou deux stations sur la route du wagon.

Peut-être ne les aurons-nous jamais ces stations-là. Si seulement nous avons des évangélistes ! Ah ! un réveil : voilà la solution et le salut ! Si notre jeunesse est un jour secouée par l'Esprit de Dieu et se charge de l'évangélisation du pays, nous pourrons multiplier les *postes*, les *écoles*, les *tournées*, sans cependant multiplier le nombre des missionnaires blancs.

Un réveil sérieux et général : voilà le salut !  
Demandez-le instamment avec nous !...

Nous avons recommencé l'école aujourd'hui avec 99 enfants (en 8 classes), et pas de maîtres d'école, Sémondji étant absent, et Philippi plus malade imaginaire que jamais.

Aussi me suis-je mis à l'alphabet. M. Coillard prend la direction et les grands, et Madeleine les tout petits.

Nous pratiquons le système des moniteurs. Mais quelle rude tâche à trois, de tenir tranquilles (?) et intéresser 99 enfants, dans une seule et unique salle de classe ! C'est le plus fatigant des travaux, mais non le moins intéressant.

Il faut sans cesse lutter contre la routine de l'habitude, — car nos petits apprennent par cœur leurs tableaux et ne lisent pas !

De 9 heures à midi, voilà la matinée toute prise.

Pour la remplir entièrement, j'ai maintenant le culte du matin, au lever du soleil, M. Coillard ayant bien voulu me réveiller à temps. Lui garde celui du soir.

Après le culte, quatre fois par semaine, réunion spéciale.

Déjeuner en toute hâte, et traitement de quatre ou cinq ulcéreux et d'autant de galeux. Avant une heure, je n'ai pas un instant à moi. Quant à l'après-midi, il faut parfois la dépenser tout entière à des visites au village, et ainsi toute la journée est remplie. Je ne dis pas ça pour m'en plaindre, mais pour m'excuser d'abréger.

Le seul travail qui me coûte un peu, c'est de

consacrer mes soirées à la préparation en se-souto des cultes et la leçon biblique du lendemain. C'est encore un travail assez ingrat.

*Jeudi, 7 juin 1900.*

Notre école se maintient à la centaine. Elle ne reprendra son effectif normal que quand toute la population sera de retour. Mais actuellement cent enfants, c'est tout ce que nous pouvons instruire. Nous ne pouvons pas compter fermement sur nos deux évangélistes, et nous trois, nous avons à nous ménager...

*Lundi, 11 juin 1900.*

... J'étais en train de préparer mon allocution du soir, hier après midi, quand, vers trois heures, on frappe à la porte. Je me précipite et me trouve en présence d'un être humain à peau blanche, vêtu d'un « indispensable » de toile grise, retenu par la classique ceinture de cuir à poches, les pieds nus dans de gros souliers, une chemise débraillée, — et sur la tête le souvenir de ce qui avait dû être un chapeau de feutre noir.

— Good afternoon !<sup>1</sup>

— Good afternoon !

Je l'introduis... « Quelle belle maison vous avez ! » me dit-il. « Je n'aurais jamais cru trouver ici une maison pareille ». Je le crois bien ! Ce Monsieur ne connaissait ni Waddell ni Adolphe Jalla, qui a fait

<sup>1</sup> Bonne après-midi.

des études d'architecture à l'École de théologie de Florence.

Nous causons. M. Cooper est un explorateur de commerce. Depuis quatre ans il se promène dans l'Angola, et actuellement il nous arrive, à pied et en canot, de quelque 800 kilomètres au nord, du Garenganzé, où il a laissé sa caravane de 20 wagons équipés et chargés pour le commerce du caoutchouc. Il est venu ici acheter des attelages, voir s'il y a du caoutchouc, et faire des collections d'histoire naturelle. C'est un homme encore jeune qui a habité six mois le nord de la France, quelques mois le Portugal et Madère, mais auquel le portugais, le deutch et les jargons indigènes ont fait oublier son français.

Nous apprenons beaucoup de choses intéressantes sur le monde à moitié inconnu qui nous borde à l'ouest et au nord. L'Angola est un pays médiocre : les beaux sites et les régions fertiles y sont pestilentielles et meurtrières. Quant à l'état politique, passons !

M. Cooper nous donne des détails navrants sur *l'organisation de la traite à 400 kilomètres d'ici*. Le Ba-Loubalé, le Garenganzé et toute la contrée entre Léwanika et les postes du Congo belge sont drainés par des expéditions des nègres du Bihé. M. Cooper a rencontré des caravanes de plusieurs milliers d'esclaves. Leur route est jonchée de squelettes : un quinzième au plus des pauvres exilés arrive au Bihé. Or tout cela se fait avec la protection du gouvernement portugais ; la route passe à cinq forts portugais ; les esclaves sont

vendus au Bihé ; tous les fonctionnaires en possèdent. Ils y achètent aussi leurs concubines, car aucun n'est marié. Toute l'exploitation agricole est confiée aux esclaves : ils forment le cinquante pour cent des noirs de l'Angola. Voilà ce que l'on ignore en Europe. Depuis Livingstone rien n'a changé dans ce malheureux pays. Le sang de ses enfants continue à crier vengeance.

Où est le remède ? Dans le châtement qui, espérons-le, ne tardera pas à atteindre les Portugais...

M. Cooper dîne avec nous et couche ici. — Depuis combien de temps, lui demande-t-on, ne vous êtes-vous pas assis à une table *civilisée* ? car nous prétendons être civilisés ici ; et notre dîner avait bon air en effet. — Oh ! dit-il, il y a 5 ans que je ne me suis pas assis à une table civilisée, mais il y a dix-huit mois, j'avais encore l'occasion de dîner avec des Portugais. — Comment donc ? ainsi une table portugaise n'est pas civilisée ? — Notre hôte se contente de sourire avec indulgence.

Il a eu du malheur, celui de tous les Zambéziens. Un de ses canots a chaviré, et il a perdu des collections précieuses, des armes, des habits, des provisions, etc. Depuis plusieurs jours, c'était la misère, aussi apprécie-t-il notre hospitalité.

Mais, ce matin, le roi lui ayant promis les porteurs dont il a besoin, il va aller à Mongou, chez le résident, et tâchera de faire rapidement ses affaires et de rejoindre sa caravane.

Cette visite me laisse le sentiment plus clair de l'immensité et de la sauvagerie du monde où nous vivons. Les cartes menteuses en font un monde

civilisé: erreur. Pour un blanc, c'est toujours le désert, et la terre des fatigués, du sang et des épouvantements. Et de même, si un gouvernement raisonnable s'établissait à l'ouest, je crois qu'une route à wagon de Mossamédés ici nous donnerait bien vite un nouveau point de contact avec le monde. — Quant aux Portugais, ils n'ont qu'un chemin de fer: il a 21 kilomètres de long, et marche à la vitesse moyenne de 5 kilomètres à l'heure. Au reste, c'est ainsi que tout « marche » en Angola, pays d'esclaves et de monnaie de papier.....



## VIII

Travaux d'évangélisation. — Enfants indisciplinés. —  
Léwanika despote.

*18 juin 1900.*

..... Nous rentrons d'une course d'évangélisation au village. M. Coillard consacre, en effet, la plupart de ses après-midi soit à des visites, soit à des réunions au village même, — et quand je le puis, je me fais une fête de l'accompagner. Je n'ai pas pu, ces derniers temps, l'accompagner aux réunions du soir. Mais, cette après-midi, nous avons visité ensemble cinq ou six cours de maisons et parlé à une cinquantaine de personnes.

Nous nous arrêtons d'abord, un peu avant le grand village, aux greniers du roi, un hameau d'une dizaine de huttes, au milieu d'une cinquantaine de greniers sur pilotis. Chaque grenier est formé d'un plancher de roseaux sur pilotis, puis d'une claie circulaire en roseaux, formant le corps du grenier, et d'un toit d'herbe que l'on enlève pour remplir ou vider le grenier. L'ensemble a de deux à quatre mètres de diamètre et trois à six mètres de haut. On enferme là les épis de maïs, les panicules de mabélé, les patates, etc. Un simple coup d'œil au milieu de ces greniers me convainc que Léwanika et sa maison ne mourront pas de faim en 1900.

Nous trouvons là un groupe d'hommes construisant des huttes pour remplacer celles que l'inondation a détruites. Ils nous décrivent comment ils ont vécu dans l'eau, dormant sur pilotis

dans leurs huttes avec un mètre d'eau sous leur natte, et comment au matin leur corps est courbaturé par la dureté de ces lits de pieux non rembourrés, et leurs articulations raidies par les rhumatismes. Car il ne faut pas s'imaginer qu'un noir viole impunément l'hygiène. Moins prudents que nous et moins propres, ils ont toutes nos maladies aussi bien et plus que nous, et ils ont en outre les leurs : *gale, ulcère, lèpre*, pour ne parler que de celles que l'on peut nommer.

M. Coillard tire son alphabet et fait lire quelques enfants, puis invite les gens à la réunion de demain. Moi, j'ajoute un instantané à ma collection.

Un peu plus loin, voici toute une petite réunion, qui écoute avec un vif intérêt les explications très simples que M. Coillard fait traduire en sékoïa à un vieillard aveugle, visiteur d'une lointaine tribu de l'intérieur où on ne connaissait pas notre présence ici. Les gens écoutent et commentent. Nous leur chantons un verset, les invitons pour demain, et les laissons à leurs réflexions, nullement muettes, je vous assure.

Et nous allons ainsi, de cour en cour, chez Ouina, le célèbre Ouina, toujours au même point qu'en 1895, puis Mokoloa-Kashi-Kou, promu à ce titre depuis quelques mois seulement, et enfin le vieux Naronboutou, une des colonnes du paganisme ici, un de ceux qui ont détourné le roi de la conversion en 1895, un de ceux qui ont le plus combattu la mission. C'est maintenant un vieillard aveugle et décrépît, intelligent, mais toujours hos-

tile. Il aime cependant les visites, et sa conversation est intéressante.

Nous rentrons à Loatilé sans avoir vu le roi, au grand étonnement du Gambella que nous rencontrons en route. Mais il faut prouver à ces braves gens que le roi n'est pas notre Dieu, — et à *lui*, que, en dehors de *lui*, nous sommes bien décidés à atteindre *son* peuple, comme il dit.

*Jeudi, 14 juin 1900.*

Un jour que M. Escande, de vénérée mémoire, était allé faire une promenade en bateau jusqu'à un hameau de 200 habitants, où il tint une petite réunion, il écrivait à M. Bœgner : « J'ai eu une journée de *vraie vie missionnaire!* »... Qu'aurait-il dit alors s'il avait vécu notre journée d'aujourd'hui?

Jusqu'à midi, nous n'avons eu que les travaux habituels : culte avec un bon nombre d'auditeurs, 25 au moins, (hier nous en avons plus de 30), — matinée à l'école, interrompue par l'arrivée d'un agent de la Compagnie, venu ici avec 4,000 livres, soit 100,000 francs en or, pour acheter du bétail.

Mais, à 3 h. 1/4, Madeleine et moi nous allons au village, — pendant que M. Coillard avait ici sa réunion de chant, — pour présider la réunion hebdomadaire de femmes, chez Mpololoa, fille de Léwanika et femme du Gambella. J'ai présenté Madeleine qui n'avait jamais fait la réunion seule, elle a lu le speech que nous avons fait ensemble, — je l'ai redit après elle, et Mpololoa l'a commenté. Nous avons beaucoup chanté, — et Nolianga a terminé par la prière. Puisse la parole de

notre texte germer dans un cœur : « Marie a choisi la bonne part ! »

Nous n'avions pas terminé que la clochette de M. Coillard carillonnait dans toutes les ruelles de Léalouyi, appelant les gens chez Amba, un des favoris du roi. Pendant que Madeleine rentre seule à la station, je me rends chez Amba que je trouve trônant dans sa cour, attendant, très flatté d'ailleurs d'avoir la réunion chez lui. — L'auditoire se forme : nos chrétiens sont là, nos amis aussi, et pas mal de païens inconnus, quelques enfants de l'école au premier rang, en tout au moins 65 personnes. Quand l'auditoire est formé, M. Coillard arrive. Nous chantons longuement, avec entrain, tous les versets de trois ou quatre cantiques. Puis le Gambella prononce une incisive allocution sur ce texte : « Que dites-vous que je suis ? » C'était réconfortant d'entendre cet homme, le deuxième dans tout le pays, rendre un tel témoignage à son Sauveur et appeler les autres avec tant de force et de clarté !

M. Coillard ajoute une anecdote : Un jour, en voyage sur le fleuve, il rencontra un inconnu qui lui apportait un plat de nourriture à vendre. Un des hommes de l'escorte de M. Coillard, avise aussitôt cet individu : Tu ne me connais pas ? lui dit-il. — Si, fait l'autre. — Eh bien, réplique le premier, si le missionnaire n'était là, je t'étranglerais sur l'heure ! M. Coillard intervient : Et pourquoi ? — Voici, à la guerre, j'ai trouvé cet homme, un soir, les mains liées, réservé pour être égorgé le lendemain. J'ai coupé ses liens et

je l'ai fait s'évader : *je suis son sauveur* ; il le sait, et il ne me reconnaît pas, il ne vient pas me saluer et battre des mains ! Voilà pourquoi je veux l'étrangler ! — Mes amis, conclut M. Coillard, la plupart d'entre nous font de même avec Jésus-Christ. Ils savent bien que c'est le Sauveur, mais ils n'agissent pas envers lui comme envers le Sauveur, ils ne l'acceptent pas comme leur Sauveur !

Avec un appel bref, mais pressant, M. Coillard termine par la prière, et nous nous séparons dans la nuit...

Voilà de la semence choisie, semée avec discernement dans de la bonne terre, de la semence qu'on se propose d'arroser avec amour. Se peut-il qu'elle ne porte pas un seul fruit?...

14 juillet 1900.

..... Nous ne sommes pas très contents de notre école de station : les enfants sont assez nombreux (cette semaine nous avons eu jusqu'à 115 présences), mais leur esprit est mauvais. Les grands sont indisciplinés, les enfants du roi sont orgueilleux et intraitables, et mettent partout le désordre et la tyrannie. Les fillettes du roi, des mioches de six à douze ans, ne se sont-elles pas avisées, cette semaine, d'étrangler et de noyer une petite esclave (une chrétienne et un esprit éveillé qui étonne au milieu de la bêtise ambiante). La pauvre avait, paraît-il, mal lavé un plat de sa maîtresse ; (sa maîtresse a 12 ans, *elle* en a peut-être 13 ou 14). Elles ne l'ont pas tuée, mais c'est

miracle, car elles y allaient de tout leur cœur, et souvent ces jeux vont jusqu'à la mort.

M. Coillard a dû infliger hier une sévère semonce aux coupables, et il a parlé en termes extrêmement forts du châtement de l'orgueil et de ce qui menace ceux qui s'aveuglent, comme le roi et les siens. Cette semonce a fait sensation, mais ne corrige pas le mal. Il est trop profond : c'est l'esprit même du gouvernement serotsi.

Quant à notre école, elle donne peu de résultats, parce que nous n'avons pas suffisance de maîtres, et personne qui puisse s'y consacrer entièrement. Il nous faudrait *un* bon instituteur européen, — il nous manque M<sup>lle</sup> Kiener, — et, en outre de ces deux, il faudrait au moins encore un évangéliste indigène. Mais il faut se contenter de ce qu'on a, y consacrer ce que l'on peut trouver de temps disponible dans la matinée et attendre.

Notre impression est qu'il faudrait essayer quelque chose d'autre : de grands internats bien équipés et fondés loin de la capitale. Discipline et travail : voilà ce qu'il faut à nos vauriens de princes.

Mais un obstacle contre lequel en tout et toujours on se heurte, c'est le pouvoir royal. Une école comprenant des enfants du roi est désorganisée par ce seul fait que leur présence y perpétue la distinction des classes, le mépris de l'esclave et du travail, et on ne peut fonder une grande école pratique réservée à d'autres, parce que le roi ne veut pas que se constitue dans la nation une classe de gens instruits qui ruineraient

son pouvoir. Il aime l'école de Séfoula parce qu'on y prépare des ouvriers qu'il a lui-même désignés, qui sont ses esclaves, et qui au sortir de l'école seront *ses ouvriers*. Au reste tout ce qu'il y a, en fait d'artisans au Zambèze, ne travaille plus que pour le roi.

De même le roi approuverait une grande école formant de petits chefs de districts, des agriculteurs pour ses champs, des éleveurs pour ses troupeaux. Mais il ne tolèrera jamais ce que nous voudrions justement : une grande école enseignant aux enfants de son peuple à être des hommes et à se tirer d'affaire par leur travail, à aller de l'avant tout en vivant honnêtement, et, s'il se peut, chrétiennement. Pour le moment, la tyrannie royale annihile les meilleurs efforts que l'on pourrait tenter pour le bien de ce peuple, d'une façon générale ; de la protection du roi il y a peu à attendre, parce que cette protection ne s'étend qu'à ce qui touche ses intérêts. Dans les questions d'intérêt général contraire à son intérêt à lui, il est hostile.

Les souverains d'Europe savent que le bien général est conforme à leur intérêt. Ici il en est autrement. L'engrenage du gouvernement c'est la tyrannie, et l'on ne conçoit pas que les choses puissent fonctionner autrement.

J'ai essayé d'esquisser la tyrannie de Léwanika dans les articles que j'ai envoyés à la revue *Foi et Vie*. Mais, même alors, je n'avais pas entièrement réalisé la puissance du roi des Zambéziens. Les grands travaux qui se poursuivent à la capitale

nous montrent jusqu'où va son pouvoir, et quel mauvais génie est ce roi pour son peuple.

Des 60 ou 80,000 Zambéziens qui habitent le Bo-Rotsé, il n'en est pas un qui ne doive collaborer, d'une manière ou d'une autre, à l'érection des nouvelles maisons du harem royal. Depuis des mois, des escouades de travailleurs ont coupé à la forêt des centaines et des centaines d'arbres, et les ont équarris dans leurs villages. J'en ai vu des tas dans tous les villages que j'ai pu visiter pendant l'inondation ; puis on a apporté tout ce bois au village de Léalouyi.

Maintenant, dans tous les villages, les femmes et les enfants sont réquisitionnés pour ramasser l'herbe des nouveaux toits et les roseaux des murs. Par escouades, les gens arrivent à la capitale apportant leurs bottes, et on les y retient pour les corvées. Tout le monde est enrôlé, et ici sur la station, nous ne réussissons à avoir pour nos travaux que des enfants de 8 à 12 ans ! Du matin au soir nous arrive de Léalouyi la monotone plainte des corvéables, — et de toutes parts leurs murmures !

En outre les corvées envoyées aux champs, aux travaux de drainage, redoublent. Les gens sont surchargés, accablés !

On nous parlait de pauvres gens dont les champs sont dévastés par les cochons du roi. Impuissants devant le royal porcher qui vend cher ces cochons qu'il méprise, les malheureux se prennent la tête dans les mains et pleurent !

D'autres prennent le parti le plus sage : ils vien-



nent se débarrasser de la corvée imposée, puis sans perdre de temps s'enfuient. C'est ainsi que toute une bande de gens de Séfoula vient de partir pour Boulawayo. Et l'exode va continuer.

Le mécontentement est si profond et si général que, sans la présence du gouverneur anglais, une révolution aurait déjà éclaté, et Léwanika et tous les siens auraient eu à payer en une fois tous leurs crimes de vingt ans de règne. Mais on craint le Mobusisi (le gouverneur), et ses soldats; on ignore qu'il ne remuerait peut-être pas le petit doigt pour sauver le roi — de même qu'il refuse son aide dans les questions de tribut. Cette ignorance sauve le roi. Il a aussi pour lui beaucoup de parents et quelques grands chefs qui, grâce à lui, sont à la curée. Mais pour le peuple c'est le tourmenteur et l'ennemi.

A cet état de choses je ne vois aucun remède. Cela ira en empirant jusqu'à ce que la machine casse. Les Anglais ne l'empêcheront pas de casser, ni nous non plus. En tous cas, il n'y a rien à attendre du Zambèze pour la civilisation, le commerce et l'agriculture, tant que les hommes n'y sont que des esclaves du *tyran* de Léalouyi.

## IX

Installation du Natamoyo. — Léwanika s'endurcit.

25 juillet 1900.

... Bien chers parents, deux courriers en trois jours, et quatre lettres de vous, voilà pour nous dédommager de longues semaines de silence. D'après ce que nous dit Burnier, le chemin de fer est rétabli, et les trains-poste Cap-Boulawayo fonctionnent. Quant aux transports de marchandises, il n'y faut pas compter aussi vite ; l'administration militaire accapare tout le matériel pour le moment.

Avant de prendre votre dernière lettre pour y répondre, je veux vous donner, avant qu'il ne soit trop lointain, le récit rapide de l'installation du nouveau Natamoyo.

Il vous souvient peut-être que peu de temps après notre arrivée à Léalouyi le vieux Natamoyo mourut, un samedi. Le lendemain étant un deuil officiel, nous eûmes un auditoire restreint : ainsi le voulaient les convenances. Cependant personne ne se gênait pour déclarer que la perte n'était pas grande. Depuis nombre d'années le défunt, ivrogne invétéré, avait cessé de remplir les devoirs de sa charge de « sauveur <sup>1</sup>. » Il vivait retiré dans son village, entouré de ses femmes, de ses deux fils, de ses esclaves et de ses pots de yoala <sup>2</sup>. On

<sup>1</sup> En se-souto « *Mophélisi* » celui qui fait vivre. Le Natamoyo est le protecteur des accusés et le libérateur de ceux qui sont injustement condamnés.

<sup>2</sup> Bière de sorgho.

ne le comptait plus dans les conseils de la nation, sa place au lékthothla était vide, et tout le monde sentait qu'il n'y avait pas de Natamoyo.

Quand il fut mort, on s'aperçut qu'il n'avait pas de remplaçant : le poste de Natamoyo ne peut en effet être occupé que par un chef, membre de la famille royale. Or tous les parents rapprochés du roi ont des postes importants ou étaient impropres au poste vacant : un seul candidat s'imposait : *Kaïba*, le fils de la reine de Nalolo, le neveu de Léwanika.

Mais l'idée seule de nommer *Kaïba Natamoyo*, faisait l'effet d'une bonne plaisanterie à ceux qui le connaissent. *Kaïba* est un des enfants de M. Coillard, un élève de l'école de Séfoula : malheureusement il tient de sa mère beaucoup plus que de son père adoptif, et surtout, — vice rédhibitoire, — c'est un tout jeune adolescent, malgré sa précoce richesse en épouses. Ses amis sont des jeunes gens, des enfants ! Comment le nommer Natamoyo, alors que la tradition a toujours placé à ce poste des hommes graves, des barbes grises, de vieux chefs pleins d'expérience.

Et pendant huit mois on hésita et attendit.

Entre temps, le seul Natamoyo, à Léalouyi, c'était le missionnaire. Un accusé qui s'était réfugié chez un autre que chez nous y fut assassiné, malgré la bonne volonté du roi. Un autre accusé, qui s'était enfui en toute hâte des Mafoulo et avait reçu l'hospitalité chez M. Coillard, a été épargné, et a pu quitter sans encombre le pays des Ba-Rotsi.

Pendant le séjour du roi au village d'été, un deuxième assassinat avait eu lieu : on sentit le be-

soin de rétablir la charge utile de Natamoyo ; et, malgré les remontrances du parti des sages et des missionnaires, malgré la répugnance du roi lui-même, la tradition et Mokouaé l'emportèrent ! Kaïba fut nommé.

Hier, mardi 24 juillet, nous fûmes convoqués, M. Coillard et moi, à son installation solennelle. A 9 h. 1/2 nous arrivons dans le bâtiment du lékthla où tous les chefs de Léalouyi et de Nalolo siégeaient au grand complet. Une heure se passe en salutations, chuchotements, allées et venues, attente, messages, signaux etc. Personne ne semble s'apercevoir que le temps passe, — personne ne semble le trouver long. On attend et on se regarde. On se regarde et on attend...

Au fait, attend-on vraiment quelque chose ? ... Non ! Rester immobile et silencieux en présence du roi, ce n'est plus l'attente pour cette assemblée de Ba-Rotsi. C'est déjà la cérémonie elle-même.

Cependant les esclaves de l'ancien Natamoyo sont venus s'accroupir au milieu de la place. Kaïba, conduit par un chef, vient s'agenouiller devant eux. Puis quatre dignitaires, avec force claquements de mains et genuflexions, quittent leur place, s'approchent du récipiendaire : ils ont des allures de chien battu, et l'immense Sémondja n'est pas le moins comique quand il essaie de donner une démarche soumise à son corps de géant...

Puis, après que Kaïba a revêtu la toque de peau de lion et le manteau de peau de léopard, chacun des quatre « orateurs » l'invective à son tour.

Il se trouvait que l'héritage du Natamoyo dé-

funt comprenait deux parties distinctes : les biens (champs, village, esclaves, troupeaux) qui forment l'apanage du Natamoyo, et ceux qu'il avait eus en qualité de Mo-Rotsi. Kaïba était nommé héritier des premiers. Quant aux seconds, il appartenait au roi de décider lequel des deux fils du défunt devait être chef de son ancien village, car l'hérédité naturelle ne devient effective que quand elle a été confirmée par l'autocrate de Léalouyi<sup>1</sup>. Or, sous prétexte que l'aîné était un mauvais sujet, et comme pour ajouter une deuxième plaisanterie à la première, le roi avait choisi le cadet, un bambin de 8 à 9 ans. Son frère aîné dut venir s'accroupir derrière lui, en tête des esclaves, et recevoir en silence la pluie d'invectives dont on l'accabla. C'est du reste la seule forme oratoire que connaissent nos pauvres Ba-Rotsi : l'*invective*. Savoir bien injurier les gens, voilà la qualité qui fait les bons chefs. Au reste qui ne connaît en Europe des sous-officiers et des contre-mâtres qui sont des Ba-Rotsi sur ce point ?

Le Gambella mit un terme à la série des sermons en prononçant son petit discours : comme les

<sup>1</sup> Il y a deux cas à distinguer. Quand le titulaire d'une fonction (charge dépendant du roi, chef de district etc.) meurt, tout son héritage revient au roi qui le remet ensuite en tout ou en partie, au titulaire nommé ultérieurement, et pris souvent en dehors de la famille du défunt. Quand un chef de village *ordinaire* (un simple Mo-Rotsi) meurt, le roi désigne *dans la famille* du défunt son héritier. Mais, en tout cas, la mort de leur maître remet en question le sort des esclaves et des femmes. Ils passent continuellement de mains en mains, et ne sont jamais fixés sur leur lendemain, pas plus que le fils aîné d'un chef quelconque n'est assuré de succéder à son père.

autres, il mettait Kaïba en garde contre sa jeunesse, et il insistait sur le fait que le Natamoyo a besoin de sagesse, car il ne doit sa protection qu'aux gens non jugés ou condamnés injustement.

Puis M. Coillard, s'asseyant à la porte du lékhotla, son ombrelle à la main, dit en substance :

« Mon enfant, je suis extrêmement triste de te voir élevé à la charge si importante et si délicate de Natamoyo. La parole de Dieu déclare malheureuse la nation gouvernée par des enfants. Or tu n'es qu'un enfant. On te l'a dit, et je te le redis.

« Cependant je m'abstiens de blâmer. A quoi cela servirait-il ? mais j'ai deux conseils à te donner :

« Le premier, c'est que tu te considères maintenant comme un *homme* et que tu fréquentes ceux qui pourraient t'instruire dans les devoirs de ta charge.

» Le deuxième, c'est que ta fonction se rapproche de celle du missionnaire. Tu fais vivre, mais tu dois apprendre à discerner *qui* il importe de sauver, et *qui* il faut livrer à la justice. Souviens-toi de Celui qui fait vivre, de Dieu seul qui peut garder la ville.

« Que ne possèdes-tu la foi de ton collègue le Gambella ! Alors nous serions sans inquiétude ! ... »

Sur ce, toute la foule va se masser derrière les deux nouveaux chefs, pour exécuter la grande salutation royale.

Tous debout, élevant les mains, par deux fois crient à pleins poumons : « Yo ! Chooo ! Yo ! Chooo ! »

Tous s'agenouillent et s'inclinent en battant des mains, et en murmurant des paroles de soumission.

— Le manège se répète trois ou quatre fois, (le temps de prendre plusieurs instantanés.)

Tandis que l'on va renouveler la salutation devant l'enceinte de la maison de Mokouaé<sup>1</sup>, le roi remercie chaleureusement M. Coillard pour son discours. « C'est tout à fait ce qu'il aurait dit lui-même, s'il ne préférerait laisser parler les autres. »

Nous rentrons avec lui dans sa maison.

« Eh bien ! demande M. Coillard, après un instant de silence, j'attends toujours la réponse à ma lettre<sup>2</sup>. Ne l'as-tu pas relue ? n'en as-tu pas parlé avec le Gambella ? ne veux-tu pas répondre ? »

Léwanika s'agite sur son siège, sa figure s'assombrit, ses grosses lèvres semblent plus grossières, ses yeux saillants plus bestiaux et ses traits contractés par de grosses rides trahissent son angoisse et la lutte qu'il soutient.

« Mais quelle réponse puis-je faire ? A quoi me servirait de répondre ? Tu n'as pas besoin de paroles !... »

Et après une pause : « La seule réponse *serait* d'abandonner ce que j'ai entrepris, et de couper court à ma vie passée ! » — et le ton seul du malheureux montre combien impossible lui semble une telle décision. Arrêter ces constructions ! Mais n'a-t-il pas remué ciel et terre pour rassembler ses matériaux ? Tout son peuple ne collabore-t-il pas à son entreprise ?

<sup>1</sup> Il s'agit d'une autre que la reine de Nalolo, — de Mokouaé Katoka, directrice du harem du roi et champion du paganisme comme sa sœur.

<sup>2</sup> Lettre dans laquelle M. Coillard demandait à Léwanika d'arrêter les constructions faites en vue d'augmenter son harem.

Que dira-t-on de le voir renoncer à son magnifique projet ?

Et l'amour propre venant ainsi réunir et cimenter toutes les grosses pierres qui se trouvaient sur la route, le roi des Ba-Rotsi se trouve enfermé dans une inviolable prison. Prisonnier, il l'est depuis le jour où, cédant aux menaces du Gambella défunt et de Narouboutou, il remit sa conversion à des temps plus propices. Il est prisonnier de son éducation, de ses habitudes, de son milieu. Il est prisonnier des traditions de ses ancêtres qu'il a lui-même acceptées et aggravées. Il est prisonnier de ses chefs, de sa famille, de ses femmes, et surtout, — chose plus grave, — il est prisonnier de lui-même !

Pourra-t-il jamais rompre ses chaînes ? C'est le secret de Dieu ! Notre devoir à nous est de prier encore et malgré tout pour ce pauvre homme. Quand on sait quels sont ses conseillers quotidiens et quelle est la morale de son entourage, son endurcissement n'étonne plus, et l'on se sent envahi par la pitié et la miséricorde. Peut-être la grande majorité des chrétiens d'Europe ont-ils moins de mérite à être chrétiens que Léwanika n'en a à faire quelques actes isolés de christianisme, à protéger la mission, et à soutenir d'une façon générale ce qui concourt au progrès matériel et moral de son peuple...

Cette pensée doit nous pousser à l'indulgence, à la charité « qui excuse tout », et « qui espère tout ! » Car pour croire encore à la conversion de Léwanika, l'espérance et la foi ne sauraient suffire ; il faut que *l'amour* les soutienne...



## X

Découragement et espoir. — Vue saine de l'Œuvre missionnaire. — Activité à Séfoula. — Un peu de Géographie.

*11 août 1900.*

... Bien chers parents, j'ai commencé ma semaine par deux accès qui allaient bien ensemble : la fièvre et le découragement. L'un et l'autre sont les produits naturels de la vie africaine, du climat tropical, de nos alentours marécageux et de notre activité. Ce qui remplit notre vie produit l'éreintement physique et moral, et non cette saine fatigue du paysan qui ramène, le soir, sa charrue toute brillante, par un sentier qu'embaume le foin coupé. Son dos se voûte, mais son âme est en repos. Sa main est calleuse mais son cœur chante!...

Pour nous, à la fin du jour, le repos même est une fatigue, à cause de l'insomnie trop fréquente hélas ! à cause de tout ce monde de choses et de gens qui reviennent vous hanter dans les ténèbres, à cause de ces cauchemars que connaissent ceux qui ont charge d'âmes!...

En fait mon découragement ne venait pas de ce que mon blé n'a pas levé, ni de ce que je n'ai pas d'outils pour mes travaux, ni de bois, ni de roseaux, ni d'ouvriers : c'était un sentiment profond d'impuissance et d'inutilité, c'est l'intuition plus claire du paganisme environnant, de la dureté des cœurs, de la sottise des gens, et de la vanité de la théorie missionnaire elle-même, qu'on peut changer

des cœurs d'hommes, et transformer des peuples en prêchant la croix.

Dimanche passé, nous avons prêché sur « Deux hommes arrêtés en chemin ». Le matin, M. Coillard avait parlé sur Paul : un homme arrêté qui avait écouté. Le soir, j'avais pris Balaam, un homme arrêté qui avait continué et mal fini. J'avais été simple, très simple, — à la portée, pensais-je, du plus bête de mes auditeurs. En fait, mon allocution aurait été à sa place dans une école du dimanche d'enfants idiots. On nous avait écoutés : chacun avait suivi avec tant d'attention la mimique de M. Coillard démontrant par un demi-tour à droite ce qu'est la conversion, qu'on aurait pu croire qu'à la première question allait jaillir de toutes les bouches d'intelligentes réponses et des explications détaillées. Ah ! bien oui !

Le lundi matin, je commence ma réunion de « déclarés », (c'est le premier degré de la profession chrétienne), en demandant de qui et de quoi nous avons parlé la veille. Il y avait là une femme, des princesses, d'autres fillettes, mes deux garçons etc, des gens qui, pour les choses ordinaires de leur petite vie de noirs, ont bien au moins l'intelligence des petits Français ; quelques-uns d'entre eux commencent même à lire. Eh bien ! entre tous, ils n'ont pas pu me reconstituer même à très grands traits l'esquisse des deux récits de la veille. Silence, ou coq à l'âne, monosyllabe ou absurdité : voilà tout ce qu'on en pouvait tirer. M. Coillard qui était là, s'est aussi attelé à la besogne ; mais en vain, et pourtant il sait s'y prendre !...

Voilà le seul résultat obtenu, me disais-je ! L'attention *pendant* que l'on parle?... Après, c'est fini !... Il ne reste rien...

Je rentrai et je me jetai sur mon lit. J'en aurais pleuré. Mais à quoi bon ? Du moins ne pus-je m'empêcher d'avoir la fièvre...

Pendant deux jours, cette réunion du lundi matin m'a poursuivi comme un cauchemar. Si vraiment ceux-là, les catéchumènes, n'ont rien compris, les autres non plus n'ont rien dû comprendre.....

Voilà un singulier état d'esprit pour un missionnaire ! Je l'avoue, mais je pourrai me mettre en bonne compagnie. M. Coillard me disait un jour : « Cela soulage de voir Elie *découragé*. On croit alors qu'il était homme comme nous » ; et sa pensée se continuait : « On ose alors essayer d'être prophète comme lui... »

Les serviteurs de Dieu auront toujours à cultiver en pleurant la vigne du Maître. L'avais-je mis, ce dernier trait, dans ce que je vous disais de l'éducation du missionnaire ? Il est essentiel.

Dans la littérature missionnaire actuelle, on aime beaucoup les missions à grand orchestre et les conquêtes faciles. Même les adversaires de l'Armée du salut approuvent ses méthodes chez les noirs. Ne nous dit-on pas et ne répète-t-on pas de très haut qu'il faut *évangéliser* le monde en cette génération ? C'est la devise du Mouvement volontaire. Heureusement que *l'origine* du Mouvement, son principe et ses œuvres sont moins fantasques. Ne dit-on pas que le devoir de l'Eglise

est de « *précher* », seulement ; à Dieu de convertir !

Dans les journaux missionnaires anglais et continentaux, vous trouverez des récits de tournées missionnaires dans lesquelles un prédicateur va de hameau en hameau, avec un Testament en poche, et fait en chaque lieu un speech de vingt minutes. Puis il conclut : l'Évangile a été annoncé à tant de personnes !

Certains gens prennent cela au sérieux et disent : « Maintenant il faut aller plus loin ! » Un donateur a cessé de souscrire pour le Zambèze en disant que les Ba-Rotsi avaient entendu l'Évangile, et que nous devons aller plus loin.

Et l'on conclut : En tant d'années toute la terre aura entendu la prédication de l'Évangile, et alors viendra la fin !:...

Il serait temps cependant d'en finir une bonne fois avec cette conception de la mission chrétienne. Qui est-ce qui croit que les Francs ont été convertis en un jour, ou les Germains par Charles-le-Grand ! Pourquoi attendre aujourd'hui ce que l'on n'a d'ailleurs pas vu au temps des apôtres.

On cite la Pentecôte ! Mais où trouver 3.000 hommes *pieux* attendant le Messie parmi les païens ? Dans toute l'Afrique il n'y a pas un seul Corneille, pas même un Félix ! Il n'y a point de comparaison entre la mission apostolique parmi des Juifs ou des Grecs ou des sectateurs fanatiques de religions ayant pris position contre le Christianisme.

Le docteur Johnson de la Jamaïque écrivait à Séfoula qu'il n'avait pas connaissance d'un seul païen ayant renoncé à ses superstitions et à son

culte fétichiste avant plusieurs années d'instruction. Il conteste que les païens attendent et désirent l'Évangile, et il plaide non pas pour les missionnaires à succès, mais pour ceux qui, comme M. Coillard alors, défrichent solitaires, et peinent dans l'abîme profond du paganisme. Ceux-là travaillent pour l'avenir!...

Ai-je pensé à tout cela dans mon découragement? Non certes, mais l'intuition de ce que je viens de mettre au net (autant pour moi que pour vous), m'a cependant fait revenir à des sentiments moins pessimistes... D'autres viendront qui vaudront mieux...

Et de fait : voici l'ancien cuisinier des Adolphe Jalla, actuellement chez M. Coillard, qui nous revient avec l'assurance du salut. Il a entendu à Séfoula une prédication sur le péager par un élève-évangéliste, et, péager lui-même, il a cru. Il a su nous redire cette prédication et exposer ses sentiments : ce dont mes deux garçons ont été absolument incapables...

Allons, Elie ! reprends ton bâton de voyage ! Il y aura des justes en Bo-Rotsé, et nous-mêmes nous en verrons !

Et peu à peu le « mauvais esprit » s'est éloigné et j'ai repris mon activité...

*Séfoula, 18 août 1900.*

... Séfoula se ressent des échecs de la scierie. Mercier fait ses paquets, et ses collègues s'organisent pour employer utilement le temps de son absence : le bâtiment de la scierie servira de me-

nuiserie, on a installé la briqueterie, et on apporte de la terre. Il y a beaucoup de constructions en vue, et ce n'est pas le travail sur la planche qui manque. Malheureusement le manque d'articles d'échange menace de paralyser nos amis et de faire le vide autour d'eux. Comment nourrir cinquante personnes et plus que compte la station (sans le village d'école) si l'on n'a rien pour acheter des vivres ? Espérons que nos ballots sont en route pour le Zambèze ou tout au moins pour Boulawayo ?

De Prosch s'est mis à faire la leçon biblique à l'école ; sa femme se charge de tout le reste, et fait merveille. Son école a *triplé*, depuis leur arrivée, et sa grande classe (moyens et petits) fait de rapides progrès. J'ai assisté à ses leçons : lecture, écriture, calcul. C'est vivant, pratique, et cela captive les enfants. Au reste rien de nouveau, mais de l'entrain, du zèle et de l'ingéniosité. L'entrain, on le voit à l'ardeur avec laquelle Madame de Prosch parle dans un se-souto encore incorrect mais qui s'améliore de jour en jour, dans son affection pour ses élèves dont elle sait tous les noms, — il y en a près de 40 dans la classe, et dans toute sa façon de faire avec eux : voilà qui les gagne. — Le zèle ? Pensez donc que *chaque* soir, nos amis règlent à la craie leurs quarante ardoises et écrivent quatre fois sur chacune le modèle de la lettre à faire le lendemain.

L'ingéniosité ? Madame de Prosch l'a prouvée en apprenant à compter à ses élèves au moyen de toutes sortes d'objets hétéroclites ; et maintenant,

elle possède un *boulier* fait avec de gros fruits ronds (œuvre de Verdier) qui fait merveille. J'ai fait une récolte de ces fruits pour faire moi aussi un boulier.

En un mot il y a ici *de la vie*. C'est la première condition pour qu'y naisse exubérante la vie spirituelle...

*Léalouyi, 24 août 1900.*

... Bien chers parents, me voici veuf depuis trois jours, et pour dix ou douze jours encore. Madeleine est à Séfoula depuis huit jours, et il est bien à désirer qu'elle y reste au moins trois semaines pour y faire une bonne provision de forces et de courage. C'est extraordinaire le contraste qui existe entre Séfoula et ici. A Séfoula les matinées et les soirées rappellent celles de nos étés ; et la canicule méridienne est largement tempérée par les arbres et l'air du vallon. Ici le matin est embrumé et glacial ; on n'aperçoit le soleil que quand il est déjà au-dessus de l'église, et je ne puis sortir sans un pardessus. Le soir on se sent de même pénétré par le brouillard, — tandis qu'à midi l'ardeur du soleil est telle qu'on ne saurait rester quelques minutes dehors sans transpirer abondamment et avoir mal à la tête. Tout le milieu du jour (de 10 à 3 heures) est assez chaud pour rendre dangereuse une besogne fatigante au soleil. Au reste, à ces heures-là je suis dedans et notre maison est heureusement confortable, tempérée à toute heure du jour.

    Madeleine a tout de suite senti les avantages de

Séfoula, et j'espère qu'elle en profitera. Pour qu'elle n'y meure pas de faim, je viens d'y expédier un garçon chargé d'un panier de tomates, de 21 œufs, de bananes, de canards et de pâtés de foie gras de ma confection. Il doit être arrivé à l'heure qu'il est (8 heures du soir).

*Août 1900.*

Vous lirez dans toutes les descriptions du Bo-Rotsé que c'est une grande Egypte, qu'une inondation annuelle féconde, et dont l'herbe savoureuse nourrit de magnifiques troupeaux. Ainsi ont vu ceux qui ont passé ici en canot et écrit en Europe leurs relations de voyage.

Je vous ai assez décrit l'*aride* sol du Bo-Rotsé (sauf des exceptions : mamelons, bordures, basfonds). — Quant à l'herbe il y en a de trois sortes :

1° Une herbe feutrée qui forme des masses flottantes pendant l'inondation et pourrit ensuite sans rien produire : (herbe courte, fine et rameuse).

2° Les différentes herbes à *bonnes* toitures, c'est-à-dire les graminées à chaume rigide. Les grandes espèces sont trop coriaces pour tenter les troupeaux. Les petites croissent dans les endroits secs et sont presque entièrement brûlées sur tout le pays en ce moment. C'est là-dessus que vivent les vaches envoyées à la forêt pendant l'inondation. Beaucoup en meurent.

3° L'herbe spéciale des marécages, une graminée à tige de deux ou trois mètres de long, rampante, à feuilles acérées et coupantes, à épis fortement barbelés, plats ou étalés ; (j'ai distingué



deux espèces). A mesure que l'eau monte, l'herbe grandit et flotte encore, malgré trois mètres d'eau au-dessus de ses racines. Quand l'eau redescend, le vent, les remous, les canots enchevêtrent cette herbe et la feutrent étroitement. En allant à Libouta, en avril, nous avons été presque arrêtés par une étendue de ces herbes à moitié feutrées. Le canot glissait dessus sans toucher l'eau. Il y avait bien cependant deux mètres de fond ! Une variété de cette herbe forme quelquefois de vrais radeaux, des ponts, des barrages. Mais malheur à l'imprudent qui a crevé le chemin flottant ; il coule, et ne pourra plus remonter à la surface ; il est enseveli vivant dans un abîme calfeutré et inviolable. C'est là que l'on jette ceux dont on veut se débarrasser discrètement.

En ce moment, cette herbe, abandonnée par les eaux, forme dans la plaine un tapis jaunâtre uniforme. Mais aucun animal ne peut s'en repaître. Autrefois on la brûlait et, dessous, repoussait une herbe tendre que les bêtes à corne appréciaient fort.

Aujourd'hui, on ne brûle plus pour obliger les sauterelles à pondre loin de la plaine : c'est le tapis d'herbe feutrée qui protège le Bo-Rotsé contre ces dévastateurs. C'est dire que ce tapis est sérieux. Au reste, avec cette herbe on fait des toits, des murs et des maisons. C'est avec cela que j'avais enclos mon premier jardin à Loatilé.

Et maintenant, que mangent mes vaches, me direz-vous ?

Elles mangent : la rare verdure des termitières

(et envahissent sans cesse la station et mon jardin), les bouts d'herbe nouvelle qui percent le tapis jauni, — de place en place, des tapis de graminées restées vertes à cause des conditions spéciales d'humidité. Mais la pâture, la vraie pâture est rare. Une ressource, c'est le roseau (phragmites) quand il est jeune. Actuellement, il est trop coriace. Aussi mes vaches sont-elles misérables, les veaux faibles et les bœufs sans vigueur.

Etant donnée l'inondation, le problème de l'élevage rationnelle du bétail dans la plaine du Bo-Rotsé me paraît insoluble. Il n'y aurait que deux palliatifs : trouver un lieu meilleur que la forêt pour les mois de janvier-juin ; — et, de juillet à décembre, suppléer à la nourriture insuffisante par une alimentation artificielle. Mais ils ont essayé à Séfoula avec du maïs, et les vaches ont refusé toute nourriture.

## XI

## Une Leçon de Gymnastique. — La Question de l'Esclavage.

7 septembre 1900.

..... Philippi, l'évangéliste, est plus hypocondriaque que jamais. Il faut le voir décrire ses maux multiples et divers. Je lui donne toutes les drogues qui me tombent sous la main, sans succès naturellement.

Ce matin, Sémondji avait aussi mal aux yeux, et me voilà tout seul avec mon école.

Alors je vais rassembler les enfants et je commence une leçon de gymnastique.

Sur un rang, alignement... et des *par le flanc*, au commandement de « *To the left... left!* » ou « *To the right... right!* » Ce qui n'est pas du tout le commandement anglais classique, mais suffit à mon but. Le commandement se-souto est impraticable, parce qu'il serait trop long.

Puis des marches. En se-souto : « A re éeng... éang! » (Allons!... Allez!) et nous partons, tendant la jambe.

Au hurlement de : « A re émeng... émang! » j'arrête mon troupeau.

Du coup, les garçons, surtout les plus grands, ont été ravis. Nous avons passé au demi-tour, puis je les ai fait défiler à la file indienne, moi en tête en chantant, au pas « Vers les cieux! » (en se-souto : Léhaé, lé létlé ké lané!)

Le séjour, le beau, c'est celui là-bas.

En général ils chantent sur un rythme d'enterrement : je leur ai fait adopter le rythme de nos marches de jadis. C'est ainsi que nous sommes rentrés dans l'église, où je les ai fait asseoir pour écouter l'histoire d'Achab, de Jézabel et d'Elie jusqu'à la fin du séjour au Kérith. Puis nous avons de nouveau chanté, et fait une seconde séance d'exercices. Je me propose, quand j'aurai le temps et pas trop chaud, de continuer la gymnastique ; cela leur inculquera peut-être ce qui leur manque le plus, l'idée de la discipline, et cela les dégrossira un peu.

Pour faire éclater de rire ma compagnie, je n'avais qu'à leur montrer comment ils marchent et comment il ne faut pas marcher. Leur marche, quand ils sont désœuvrés, est, en effet, si drôle qu'on ne peut garder son sérieux quand on l'imite.....

A Séfoula, de Prosch donne deux leçons de gymnastique par semaine, et Burnier a commencé à Séchéké. Il ne faut pas que la capitale reste en arrière.

Le malheur, c'est qu'on ne peut pas faire cela à toute heure du jour.....

*9 septembre 1900.*

..... Vous êtes trop portés à juger notre œuvre plus facile et plus productive que la vôtre. Vous, vous cultivez du terrain labourable plein de chient-dent. Nous, nous défrichons de la rocaille pleine d'ajoncs et de broussailles. Pour être très occupés,

nous n'en faisons pas cependant plus de besogne effective.

Cependant, nous n'avons qu'à relire une page de la vie de M. Coillard à Séfoula, — ou de la vie autrement difficile de M. Goy à Séchéké, pour nous sentir privilégiés. Eux ont fondé l'œuvre : nous n'avons plus qu'à continuer...

L'exécution n'est pas toujours facile, et je tremble d'une sévère remarque d'un voyageur qui disait à Séfoula : « Les pionniers sont quelquefois suivis par des ouvriers qui font plus de besogne, mais qui la font d'une façon plus superficielle. » Je vois, par ce qui s'est produit ici, que c'est le danger actuel : *faire une œuvre superficielle*.

Avant d'espérer ici une moisson régulière (je ne dis pas un réveil, car je me défie beaucoup de ces grands mouvements sans lendemain), il faut instruire fortement la jeunesse, lui ouvrir l'intelligence, tâche délicate ! Nos seuls chrétiens de valeur sont ceux qui ont passé par l'ancienne école de Séfoula, puis par celle de Kazoungoula...

Jeudi, nous avons eu un mariage de deux esclaves, dont le mari est un professant. Comme c'étaient de petites gens, l'auditoire était des plus misérables : à peine avons-nous eu les témoins suffisants, et, après la cérémonie, pas de convives pour manger le veau de la fête. Plus généreux que la fille du roi, le marié m'a envoyé un morceau de viande. M. Coillard leur a offert le café, et la fête a été calme. Mais cette indifférence serrait le cœur.

Notez que la maîtresse du marié est une chrétienne, et la meilleure peut-être de nos chrétiens-

nes : Nolianga-Elisabetha. Elle n'avait pas daigné se déranger : la maîtresse de la mariée seule représentait l'aristocratie.

Voilà ce que l'esclavage fait de la famille : le mariage de deux esclaves ne signifie rien, on n'y assiste même pas. Les païens ne tolèrent que des mariages temporaires entre leurs esclaves. Les chrétiens admettent qu'un esclave ait sa femme à lui pour toujours, mais eux, ils conservent leur morgue et leurs préjugés et ne viennent pas à la fête...

On pourrait, avec un peu de complaisance, faire un tableau assez riant, un tableau rustique et pittoresque de l'esclavage zambézien. On pourrait répéter des esclaves des Ba-Rotsi ce qu'un Anglais quelconque a dit des esclaves des Boers : « Nulle part l'esclave n'est traité avec plus de douceur. »

Et vous aurez sans doute rencontré, sous la plume de voyageurs africains, des assertions de cette force. Les explorateurs se servent autant qu'ils peuvent du pouvoir du maître sur ses esclaves : de là leur indulgence pour les esclavagistes...

Et quand même l'esclavage serait cent fois plus doux qu'on veut bien le dire, ce serait toujours l'esclavage, — l'esclavage avec ses résultats abrutissants !

Regards d'esclaves, propos d'esclaves, raisonnements d'esclaves, inertie d'esclaves, ceux qui vous auront vus ne parleront pas à la légère même du plus doux des esclavages ! L'esclave, même libéré, est inapte à la lutte de la vie, au progrès social et matériel, à la vie morale développée. Ou tout

au moins il sera toujours en arrière, portant, comme une lourde chaîne, le souvenir de son abjection et les conséquences de la servitude dans laquelle tout son être a été tenu.

Ici encore, l'Évangile de la liberté est certainement le seul remède. L'Évangile entamera le corps social, et, en le transformant par endroits, préparera de place en place une radicale transformation. Mais la position seule de la question montre combien sa solution sera lente, et combien sera laborieux l'enfantement de la liberté au sein de la servitude.

*18 septembre 1900.*

... Il y a un mois, nous nous sentions un peu fatigués par l'œuvre et la chaleur et nous sommes partis tous les deux pour Séfoula. Verdier est en visite à Léalouyi, nous l'avons laissé avec M. Coillard et nous sommes installés dans sa petite chambre. En fait nous étions en visite chez les de Prosch avec lesquels nous avons des relations constantes et intimes. Ils viendront en octobre, je pense, passer une quinzaine de jours chez nous. Après avoir passé six jours à Séfoula (dont un dimanche où j'ai prêché) je suis rentré à Léalouyi. Le lendemain de mon retour, Verdier est rentré à Séfoula, puis M. Coillard est allé en canot faire une tournée de quinze jours à Nalolo et Sénanga et je me suis trouvé tout seul. Ce n'est pas gai d'être tout seul ici. D'abord il y a le travail : cultes quotidiens, école quotidienne, cultes spéciaux, visites à recevoir, (ce sont les ennuyeuses), et travaux de station.

J'avais à nourrir et surveiller une trentaine de personnes,.... et à craindre la fièvre. Heureusement que tout s'est bien passé. Mais, après huit jours de solitude, j'ai envoyé à Madeleine un conducteur avec douze bœufs, et elle est revenue dans la wagonnette de M. Coillard. Nous avons été encore huit jours seuls, mais à deux. Puis M. Coillard est rentré mieux portant qu'à son départ.

Notre vie continue sans incident à noter. C'est la mauvaise saison pour l'œuvre, parce que tout le monde est aux champs. L'école atteint à peine une centaine d'enfants. C'est plus qu'il n'en faut pour absorber entièrement la matinée : quelquefois je n'y fais qu'une visite, quand les deux évangélistes, Sémondji et Philippi, y sont l'un et l'autre. Mais ils sont très souvent malades, plus souvent que nous, c'est-à-dire qu'ils s'écoutent plus que nous.

Le roi semble s'éloigner de nous, et son endurcissement exerce sur tout le village, sur tout le peuple, une influence paralysante : nous n'avancions pas, au contraire. Plusieurs enfants du roi qui suivaient l'instruction religieuse ont abandonné leur profession de foi. Je crois que l'œuvre ne prendra un grand essor que lorsque ce pouvoir royal sera entièrement brisé. Je ne crois pas qu'il survive au roi actuel. En attendant, nous avons à préparer la génération qui monte, tâche ardue, car elle pousse dans un marais profond de fange et de pourriture païenne.

M. Coillard visite beaucoup le village, et fait plusieurs fois par semaine des réunions du soir.



Je l'y ai accompagné deux fois cette semaine, mais les deux fois j'ai été malade. Il est en effet très mauvais de sortir le soir dans notre plaine marécageuse, empestée d'exhalaisons putrides et de matières décomposées, que le soleil torride a fait fermenter.

Le roi vient assez souvent au culte du dimanche, mais pas avec l'entrain d'autrefois, paraît-il. On ne peut servir Dieu et Mammon. En ce moment, il est très occupé à la construction de sa nalikouanda pour 1901.

Sémondji va se marier dans trois semaines, Dieu voulant, avec une jeune fille qui est depuis six mois dans notre maison, l'une de nos cinq filles, Sanana, une grosse et grande fille, pleine d'entrain et de bonne volonté, encore bien ignorante, mais à l'esprit ouvert et apprenant vite. Elle était païenne, quand la famille de Sémondji la lui a suggérée. Depuis elle a déclaré vouloir servir Dieu. Espérons qu'elle arrivera à la connaissance complète du salut et à une idée nette et pratique de la piété. En attendant sa mère (Madeleine) en est très satisfaite. Avec ces cinq filles, la tâche n'est pas souvent commode d'ailleurs, d'autant plus qu'il y a dans le nombre une très mauvaise tête.....

## XII

La Lèpre au Zambéze. — Un Visiteur blanc. — Vol et Répression. — Essais de Jardinage

27 septembre 1900.

..... Peut-on prendre la lèpre ? Je répondrai carrément : Non ! pas plus qu'on ne peut prendre les autres maladies nerveuses, car la lèpre est une maladie des ramifications nerveuses commandant le réseau capillaire. L'éléphantiasis, — qui n'est pas la lèpre, — semble contagieuse ; la lèpre, la vraie, celle qui se traduit par des taches blanches *insensibles*, et par une désagrégation de la chair et des doigts, *non douloureuse*, ne semble pas contagieuse. Il faudrait pour la prendre au moins une vaccination de sang de lépreux. Je touche très souvent la main à Amba quia une main toute blanche et insensible. A Séfoula, il y a un vieux lépreux, tout perclus, Séanga, qui vient chaque jour sur ses moignons, en sautillant, pour demander l'aumône. De Prosch lui met sur ses taches des remèdes absolument quelconques, ce qu'il a sous la main, car rien ne guérit la lèpre. Il enduit ses pieds crevassés de baume tranquille éventé !

Ici, j'ai longtemps traité à la teinture d'iode plusieurs lépreux peu avancés. Cela n'a aucun effet. Maintenant, pour ne pas les renvoyer, je leur mets une drogue dont je n'ai pas l'usage : du baume de Fioraventi !

Personne ne se formalise d'être l'époux ou la femme d'un lépreux, et on ne met nullement et

en rien les lépreux à l'écart. Il ne semble pas d'ailleurs que la lèpre africaine soit *mortelle* d'ordinaire. Elle procède par accès, progresse tout d'un coup de terrible façon (et alors on séquestre le malade), puis il y a arrêt et même recul du mal, et le lépreux revient chez lui, toujours lépreux, mais non plus objet d'horreur.

Je n'ai jamais rencontré le type classique du lépreux : un tronc flanqué de moignons pourris. On assure cependant que, même ici, la lèpre se termine parfois ainsi. M. Coillard a une fois trouvé, dans un bois, une vieille lépreuse séquestrée qui lui a défendu de l'approcher, et qui était dans un état indescriptible.

Un lépreux vit avec sa lèpre comme d'autres avec leur catarrhe. S'il en meurt parfois, c'est un peu comme ces gens, qu'emporte, à 80 ans, une bronchite contractée dans leur enfance.

Cependant, on cite un blanc, — je sais son nom et je le connais de réputation, — qui a contracté la lèpre ici même, à Léalouyi, et qui actuellement est en Europe, lépreux, vivant au milieu des autres mortels, mais ~~et~~ damné par les médecins et sans espoir de guérison. Je ne crois pas que ce blanc ait pris la lèpre d'un noir : mais il a eu le tort par excès de travail et imprudence, de se mettre dans des conditions *léprogéniques*.

Pour le dire en passant, les idées modernes sur la lèpre, *maladie nerveuse*, confirment la possibilité de la guérison de ce mal par l'ascendant d'un homme tel que le Fils de Dieu. Il n'est dit nulle part que Jésus ait recréé un corps sain aux lépreux

guéris, je veux dire qu'il leur ait rendu des doigts ou une main (de même pour Naaman). Les guérisons ont consisté dans le rétablissement des fonctions de certains nerfs, jusque-là paralysés ou en voie de se paralyser (ce premier stade est très douloureux, si le deuxième ne l'est pas). Et l'on conçoit qu'un être tel que Jésus ait pu agir, par la puissance spéciale qui émanait de sa personne, sur le système nerveux des hommes. Cela rentre dans la théorie moderne du miracle : l'emploi spécial par Dieu des lois ordinaires de la nature.

Personne ne peut guérir un lépreux ; mais nous pouvons comprendre *comment* un être plus puissant que nous a pu les guérir...

14 octobre 1900.

.... Le samedi, visite d'un marchand de la côte ouest, un Américain, dont la Compagnie vient d'acheter toutes les marchandises.

Ce monsieur nous arrive avec un chapeau fantastique de 1 m. 50 de circonférence, en étoffe multicolore, avec une carcasse en fer, je pense.

Il se dit grand propriétaire dans le Far West américain, mais peut-être faut-il en rabattre.

En attendant, il est commerçant en caoutchouc, et erre en Afrique, sans parvenir à y trouver un coin qui vaille l'Amérique. Il parle très mal du dernier voyageur, venu du même côté que lui, Cooper, — et très bien de nos amis Schindler dont Cooper parlait mal. Vous voyez que nous avons d'étranges visiteurs. On ne sait jamais à

qui l'on a affaire. Mais la peau blanche, même sur une âme noire, est toujours un passe-port suffisant. En pays sauvage, il y a entre blancs une franc-maçonnerie complète. Ce monsieur reçoit de M. Coillard de l'encre et des fruits secs, et lui offre de la chicorée et de vieux sacs !

Ce marchand nous a apporté une nouvelle navrante au sujet de nos amis Schindler. Dans leur voyage à la côte, ils ont eu une mutinerie parmi leurs porteurs : les uns ont filé en avant, les autres les ont laissés sur la route. Ceux qui avaient pris le devant ont abandonné sur la route dans le désert un de leurs enfants !

Quand eux sont arrivés là, ils ont trouvé l'enfant qui criait depuis des heures, et qui, pris de convulsions, a succombé au bout de quelques heures. Quel horrible concours de circonstances pour rendre encore plus grande la douleur de ses pauvres parents !

..... Des indigènes on peut apprendre, par hasard, des choses sur leurs mœurs et idées. Mais, si on les interroge, ils font les idiots et vous répondent des absurdités. Il n'y a rien à tirer de nos jeunes gens : ils ont trop honte pour parler. Le roi lui-même nie ce qu'il disait ouvertement autrefois. M. Coillard me disait, hier, ne pas connaître un seul homme qui soit au courant des vieilles traditions, et qui veuille bien les divulguer. Nous arrivons trop tard.

Mais ceci s'applique surtout aux coutumes et croyances païennes. Au point de vue purement social on peut encore se renseigner.

Le Zambézien est si peu sociable que la tradition littéraire, si développée ailleurs, est presque nulle chez lui.....

..... La question de *voleurs* et *du fouet* est plus épineuse que vous ne croyez..... Nous avons tout essayé. Au début on a essayé la clémence. Ah ! bien oui !..... Puis on a sévi. Et M. Coillard me disait : « Nous avons eu une heureuse inspiration d'être inflexibles sur ce point. Les mœurs ont été transformées par notre attitude. » — C'est vrai. Autrefois, le respect de la propriété était l'exception. Aujourd'hui, le vol est l'exception. Si l'esclavage disparaissait, le vol deviendrait plus qu'une exception, une monstruosité.

Donc il faut une répression. — Mais vous direz : *pas le fouet !*

Alors quoi ? Nous ne pouvons pas condamner à une amende qui n'a rien, ni le forcer à travailler pour nous : la coercition ne nous appartient pas.

Que le pouvoir civil punisse ?... Et vous croyez que les voleurs y gagneront de la pitié ! Oyez donc :

Mon premier voleur, Sépapou, a reçu, sur la sentence des habitants de la station et après jugement régulier, (témoins, accusation, défense), dix coups de fouet de la main de notre policeman particulier.

Après cela, il est parti et court encore.

Le deuxième, Sémasicou, pris par nous et lié, s'est échappé. Rattrapé, nous l'avons livré aux chefs de Léalouyi qui l'ont jugé au lékthla, et nous l'ont renvoyé tout lacéré et tout sanglant, après une nuit de liens forcés qui coupent les

chairs. On nous demandait de prononcer l'arrêt définitif. Sur la demande de M. Coillard, on a consenti à ne pas le tuer, — et on l'a simplement renvoyé dans son village avec avertissement que, s'il reparaisait ici, on le pourchasserait comme un chien enragé.

Le troisième, Maramo, pris par nous grâce aux indices que j'avais révélés au roi et qui avaient donné lieu à une enquête de sa part, a été livré aux chefs (juges) du lékthla. On l'a lié pendant deux nuits glaciales, nu, sur la place publique ; on lui a déchiré à coups de cravache la peau du dos, et, pour le faire avouer, on l'a mis à la question en lui retournant les doigts sur le dos de la main et en l'attachant ainsi.

Tout cela, contrairement à ce que nous avions demandé. Puis on nous l'a envoyé pour que nous propositions un arrêt. Nous avons dit : « Condamnez-le à un an de travaux forcés... » Alors on s'est récusé, on l'a de nouveau battu et relâché.

Vous voyez que l'humanité nous oblige à nous faire justice nous-mêmes, et à enseigner par cela même aux gens la vraie justice... Un voleur, que M. Coillard avait livré au roi jadis, a été crucifié à la Saint-André, et en serait mort sans l'intervention de M. Coillard.

Il n'y a qu'une règle à observer, selon moi : c'est que tout soit précédé d'un jugement.

La coutume nous donne tous les droits de chefs de village : on nous reconnaît le droit de juger. Si un de nos gens exécute à notre place la sentence, il n'y a rien à dire.....

... Pour le jardinage, au retrait des eaux, je vous ai dit que j'ai fait des essais. Pendant le premier mois, j'ai eu des résultats, puis le sol s'est tellement desséché, (l'eau est à trois mètres plus bas maintenant), que l'arrosage ne suffit pas à faire prospérer les semis. D'ailleurs notre terrible vent d'Est, vrai simoun embrasé, dessèche bourgeons et feuilles. Tant que je n'ai pas d'autres moyens de lutter (arrosage abondant et abris), il n'y a rien à faire au jardin de juillet à novembre, — et peu d'avril à juin.

Par contre, au bord de la plaine, là où la différence de niveau est moindre, la baisse des eaux n'atteint qu'un mètre : l'eau vient de la colline et entretient une humidité permanente dans les champs. A Namétomé surtout, à 15 ou 20 kilomètres au N.-E. d'ici, on cultive presque toute l'année.

Elizabetha me disait hier qu'elle allait moissonner du blé semé en même temps que le mien ici, en juin. Le mien a séché sur place, le sien est mûr. Le roi en a d'un peu plus en retard.

Notre meunier de l'État libre n'ayant pas reçu nos commandes, nous nous fournirons de blé ici-même. La qualité du blé zambézien est très inférieure, parce que la culture en est peu soignée. Le grain est petit, et il y a beaucoup de son. Mais enfin, c'est du blé, et il fait d'excellent pain, qui nous reviendra deux ou trois fois meilleur marché que le blé venant du Sud.

J'ai remis à Elizabetha toute une série de graines qu'elle va essayer dans ses champs de Namétomé...



## XIII

Un Coup de tonnerre. — La Prédication indigène. — La Poste et les Postillons. — Une Méaventure. — Expérience d'un Chef de station. — Soins médicaux.

*26 octobre 1900.*

... Hier, 25 octobre, après une journée étouffante, j'étais allé avec M. Coillard au village : nous y avons été surpris et retenus par la première bonne averse de la saison. Ce matin tout est délicieux de fraîcheur. Cela va nous donner un peu d'herbe... et de lait. Au pluviomètre j'ai noté 41 centièmes de pouce anglais, environ deux centimètres.

J'ai eu la chance d'assister hier à la reproduction textuelle d'une scène que M. Coillard a racontée dans son livre.

Nous étions assis chez le roi, quand tout à coup la pluie commence. Aussitôt ses serviteurs personnels accourent et pénètrent dans la salle de réception. La pluie augmente.

Bientôt retentit un violent coup de tonnerre. Aussitôt, comme s'ils n'attendaient que ce signal, toute la troupe des chefs du village, Litia et le Gambella en tête, envahissent la maison et s'accroupissent en cercle devant nous.

C'est la coutume : quand gronde l'orage, toute la famille royale et tous les grands chefs viennent entourer le roi, pour mourir avec lui, s'il le faut, — et en tout cas pour partager avec lui le danger. ... M. Coillard rappelle au roi la scène sembla-

ble d'il y a une dizaine d'années et Léwanika renouvelle ses explications d'alors.

Cependant l'orage continue. Il y a des coups de tonnerre formidables, et chacun garde le silence, dans la nuit la plus complète.

Enfin on allume une lampe, mais en baissant beaucoup la mèche par économie, car le roi n'est pas plus riche en pétrole que nous. M. Coillard en profite pour faire le culte, et prend le *tonnerre* pour texte.

Puis nous rentrons dans la nuit, pataugeant dans le sentier creux, glissant dans les trous, ne manquant aucune flaque... nous n'avons pas fait longue veille ce soir-là.

J'ai prêché ce matin sur le paralytique de Capernaüm. Il y avait un très bon auditoire : tous les bancs étaient occupés. Le roi avait eu peur du vent et me l'avait fait savoir. Le Gambella et Litia par contre étaient là, et nous les avons eus à dîner tous les deux. Madeleine leur a joué le tour de leur faire manger, dissimulée dans des rissoles, de la chair de porc, un mets abhorré. J'avais bien peur que le Gambella, qui est très curieux, ne me dise : *Ké 'ng ?* » (prononcez du nez). « Qu'est-ce que c'est ? » Mais il a mangé sans broncher.

J'ai pris leur photographie, et nous les avons amusés un moment en leur montrant différentes photographies de choses et de gens qu'ils connaissent. Mais c'est assez difficile de les intéresser...

... Les fous ? Il n'y en a pas beaucoup, mais il y en a. La sélection des enfants existe toujours. Ici je ne connais que deux idiots : un fils du

roi, idiot par épilepsie. Morambooa est un homme idiot à la suite d'un coup de hache qui lui a fendu le crâne, et que son père lui a donné dans des circonstances que je ne puis raconter. Un homme qui devient fou est, je crois, sequestré, mais on le respecte religieusement...

28 octobre 1900.

De nouveau la pluie ! Quelle bénédiction ! Hier nous avons eu un semblant de pluie, 4 centièmes de pouce, c'est-à-dire environ un millimètre. M. Coillard m'a chargé de l'observation quotidienne du pluviomètre. J'espère que demain matin mon éprouvette, correspondant à un pouce, sera à moitié pleine. Pour avoir plus d'exactitude dans les mesures, le pluviomètre a une ouverture de 12 centimètres de diamètre, mais l'éprouvette n'a que quelques centimètres. 1 millimètre de pluie ne serait pas mesurable dans le pluviomètre. Mais dans l'éprouvette cela fait une épaisseur de plusieurs centimètres très visible.

Sémondji s'est assez bien tiré du service de cette après-midi. Il a bien dit quelques grosses inexactitudes ; — entre autres : « Capernaüm en Judée, » « Moïse et quelques anciens prophètes ont *imprimé* les premiers livres de la Bible, » etc. ; mais les gens ont dû mieux le comprendre que moi et saisir davantage.

Le défaut de nos évangélistes est qu'ils ne savent guère développer un sujet, suivre une idée. Après une exposition souvent très originale, ils tombent dans l'exhortation ordinaire, et de clichés

en redites et en vaines formules. J'en ai noté un exemple chez Sémondji, ce soir. Il parlait de la foi du paralytique :

1° Nous sommes sauvés par ce que nous avons, et non par ce que peut avoir un autre :

2° Car, l'un sera *pris* et l'autre *laissé*, dit l'Écriture.

3° Dieu vient comme un *larron*.

4° *Aussi* il faut *racheter le temps*.

5° Aujourd'hui, si tu entends sa voix, n'endurcis pas ton cœur... etc.

Vous le voyez, c'est une suite d'idées qui ont un détail, un mot de commun ; mais ce n'est pas un développement : c'est une divagation. Au lieu d'avoir une idée nette de la foi personnelle qui sauve, (c'est l'idée du début), on a une série de textes et d'exhortations. Et demain matin, quand j'interrogerai mes enfants, ils me donneront, comme *sujet principal* de la prédication d'aujourd'hui, un de ces mille incidents, — et ils ne sauront pas me dire deux mots sensés sur la foi du paralytique, sur la foi qui sauve.

Cela vous montre les difficultés de la prédication ici. M. Coillard aime à intercaler dans le développement, d'ailleurs très rigoureux et très riche, de son texte, beaucoup de traits bibliques et de citations... Pour moi, je tiens ferme à mon principe d'être *court* et d'exprimer le moins d'idées possibles. Ce matin je n'ai guère parlé qu'une demi-heure. Quelquefois même je ne dépasse pas 25 minutes...

29 octobre 1900.

..... Ce matin à une petite réunion, je demande : où est Séékombo ? J'avais dû en effet mettre un triste petit *a*<sup>1</sup> à côté de son nom, — et, comme elle est une des plus fidèles et extraordinairement attentive à chaque réunion, buvant les paroles du prédicateur et ne le quittant pas des yeux, — je m'étonnais de son absence.

Deux heures après, au village, je la trouvai avec une troupe de femmes, occupée à une corvée de terrassement. Elle me salue d'une voix joyeuse. « Et la réunion, Séékombo ? » — « Oh ! Ntaté<sup>2</sup> ! je n'ai pas pu ! Dès l'aube nous avons été ici au travail du roi ! »

Et c'était vrai. Et le cas de Séékombo n'est pas isolé : les travaux du roi entravent notre œuvre de mille manières. Ils font le désert à Séfoula en concentrant à Léalouyi une grande population d'esclaves que nous ne pouvons d'ailleurs pas évangéliser. Le roi envoie, de ci, de là, des corvées, dans lesquelles sont toujours compris quelques-uns des nôtres : de là la désorganisation de nos réunions. Enfin il nous est impossible d'entreprendre aucun travail de construction ou de terrassement : plus de bois en vente, plus de roseaux, plus d'herbe et plus d'ouvriers à louer. Le roi a tout accaparé. Au village règne une activité fiévreuse tout en faveur d'un seul homme et de son harem. A Maboumbou, à Séfoula, à Loatilé, les architectes

<sup>1</sup> Absente.

<sup>2</sup> Mon père.

missionnaires se croisent les bras... Quand cela finira-t-il ? Je ne sais. Nous avons maintenant un ouvrier pour m'aider dans la construction de notre grand magasin. Mais M. Coillard m'écrit ce matin, de Séfoula, qu'à aucune condition et d'aucune manière on ne peut trouver des gens pour aller couper à la forêt du bois de charpente. Je pense que je devrai y aller moi-même...

.... Je raconte au roi l'assassinat du roi d'Italie et autres nouvelles de la dernière poste.

« Un journal de Paris a publié la lettre à nos amis de France, » lui dis-je, « et on y répond en nous annonçant l'envoi au Zambèze de nouveaux missionnaires : un Italien marié, une demoiselle pour soigner les malades, une pour instruire les enfants qui doit venir avec M<sup>lle</sup> Kiener, et peut-être un Gangoula (artisan). »

A cette nouvelle la figure de Léwanika s'illumine.

« C'est très bien, répond-il. Qu'ils viennent seulement ! Qu'ils remplissent mon pays ! Je veux avoir partout des missionnaires, non seulement au Bo-Rotsé, mais tout autour, chez les Ba-Lounda, les Ba-Loubalé (Kakengé). » etc. Et il nous demande des nouvelles de ceux qui sont partis...

L'intérêt du roi pour les missionnaires et pour leur œuvre en général, n'est pas feint, il est sincère. Cet homme comprend très bien que nous avons le secret du salut de son peuple. Il le comprend si bien qu'il ne s'irrite plus, comme autrefois, quand un missionnaire lui reproche, à lui, d'entraver notre œuvre par son paganisme.

Mais il ne se soucie plus d'accepter pour lui-

même une foi qui causerait dans sa vie et son entourage d'incalculables révolutions. Et, par sa vie de païen et son pouvoir absolu, il est lui-même le plus formidable obstacle que rencontrent dans son royaume les missionnaires qu'il prétend vouloir aider...

Mais ne perdons pas courage. Le Zambèze aura son jour. Nous aussi, un jour, nous verrons, comme au Congo, le temps de la moisson dans la liberté...

*12 novembre 1900.*

Voici l'attirail d'un noir en voyage : sur lui, son setsiba (et son gilet, s'il en a un), son chapeau à feuilles de palmier ; à la main droite, une lance ou une sagaie ou, s'il est riche, un fusil à capsules : sur l'épaule gauche un bâton supportant, à une extrémité, un paquet de nourriture (manioc ou farine, de 10 à 20 kilos), à l'autre une natte de papyrus de 2<sup>m</sup> × 0<sup>m</sup> 80, dans laquelle est roulée la couverture pour la nuit. En outre un pot de terre ou de fonte.

Les postillons ont une culotte et une blouse rouge et un fez rouge sur la tête. A deux, ils ont un fusil Martini avec trois cartouches, des vivres pour quelques jours (ceux d'ici pour dix jours), ceux de Boulawayo pour 25 jours, un pot de fer et un sac au départ. Au retour, deux sacs. De Boulawayo on doit, je pense, envoyer trois ou quatre postillons à la fois, car notre poste est considérable. Ils font de 30 à 40 kilomètres en moyenne. Mais certains ont fait jusqu'à 80 et 100 kilomètres en un jour. Même la moyenne de nos coureurs du Bo-

Rotsé s'est élevé, ces derniers à 45 et 50 kilomètres, chargés et dans le sable, à 35 et 40 ! D'ici à Séchéké un marcheur ordinaire met douze jours. Un express met huit à neuf jours. Un coureur du roi a mis trois jours (il y a environ 350 à 400 kilomètres), et après trois jours de repos, il est revenu en quatre jours.

Notre poste arrive à Boulawayo où on la trie et l'emballé. Puis elle retourne en chemin de fer à la petite station de Francistown (Tati) où l'on trouve de meilleurs coureurs qu'à Boulawayo même, et d'où part l'ancienne route du désert. De là aux Chutes, on peut aller en vingt jours. Les gîtes d'étapes sont immuables : ce sont les rares flaques d'eau échelonnées sur la route. Il faut y arriver coûte que coûte sous peine de mourir de soif. On y trouve des abris, des branches laissées par des voyageurs précédents, et quelquefois de petites huttes d'herbe. En un clin d'œil l'abri est arrangé et nettoyé, on y ajoute des broussailles si on craint les lions et on fait des provisions de bois pour la nuit. Puis, après le repas frugal, (pâté de farine à l'eau sans sel), le postillon se roule dans sa couverture et s'endort les pieds au feu.....

*13 novembre 1900.*

Depuis plusieurs mois, nous avons précieusement gardé pour une bonne occasion notre dernière petite boîte de biscuits : l'autre jour, pensant inviter M. Coillard et n'ayant rien à lui donner, pas même de pain, je vais dessouder la précieuse boîte... hélas ! elle était toute pourrie et le kilo-



gramme d'Albert qu'elle contenait ne faisait plus qu'une masse vert bleu !... Les seuls biscuits passables que j'aie achetés chez Potin étaient des Huntley et des Palmers venus de Londres. Sur dix boîtes de biscuits Potin, nous en avons eu cinq de pourries ! Et elles étaient soudées !...

*18 novembre 1900.*

..... Ce matin, M. Coillard a engagé pour un an un Mo-Tshouana qui a travaillé pour des Boers et des Anglais et parle ces deux langues en plus du se-souto et du se-chouana. C'est un conducteur et un dresseur de bœufs. En plus il sait labourer. Depuis plusieurs mois nous cherchions un homme comme celui-ci et nous l'avions demandé au roi, d'abord d'une façon générale, puis en spécifiant que nous désirions avoir celui-là. Le roi, qui était son hôte et aurait voulu être son patron, lui a enfin rendu sa liberté, et M. Coillard l'a engagé pour 12 livres sterling (300 francs) et une vache. C'est extrêmement bon marché, car un conducteur zambézien demande autant pour mal faire la besogne et, dans le Sud, on paye couramment 6 et 8 livres par mois (150 et 200 francs) un bon conducteur. Dès aujourd'hui, il a pris la charrue, et il s'en tire bien, réussissant à faire une étendue de sillons réguliers là où notre pauvre Mokéna avait laissé errer sa charrue à l'aventure. Par exemple il n'est pas tendre pour les bœufs.....

Vous ai-je dit que Verdier avait entrepris de recreuser le canal de Séfoula au Zambèze ? Il a

deux équipes à chaque bout, l'une de vingt, l'autre de douze hommes, avec des chefs nommés par le roi. Il espère que cela ira vite, et ainsi nous pourrions, de nouveau, communiquer avec nos amis sans avoir à franchir, pour arriver, quatre kilomètres de sable noir dans les circonstances les plus favorables, et 27 kilomètres de plaine en temps ordinaire. En outre, ce canal permettra d'apporter à Séfoula la chaux de Séoma (et plus tard, peut-être, des pierres), et d'expédier partout les produits de la scierie.....

21 novembre 1900.

..... Bien chers parents, me voici de nouveau chef de station, « Mong a motsé », pour une dizaine de jours. M. Coillard est parti ce matin avec notre pauvre évangéliste Philippi qui est toujours malade. Nous restons avec Sémondji. Et certes, malgré tout le plaisir que j'aurais eu à faire un petit voyage en compagnie de M. Coillard et à revoir nos bons amis de Sénanga, — je crois que j'ai bien fait de rester. Il y a trop de besogne ici pour laisser la station entièrement solitaire. Je ne ferai pas tout, même en restant; mais, du moins, les malades auront quelqu'un à qui s'adresser, l'école rentrera et sortira *à l'heure* et nos travaux continueront.

Entre autres malades, nous avons sur la station un homme qui a été saisi au genou par un crocodile. Il a deux grandes plaies triangulaires qui ont chacune au moins six centimètres de côté. Le monstre l'a empoigné pendant qu'il pêchait à

la lance, dans un étang non loin d'ici ; et il s'en est fallu de bien peu qu'il ne lui broyât la jambe et ne l'emportât, malgré la présence de nombreux autres pêcheurs.

Notre conducteur va aller à la forêt, et nous avons fait un marché avec trois individus qui doivent apporter au wagon chacun vingt pieux de trois mètres (et dix à quinze centimètres de diamètre) pour un setsiba de couleur, soit actuellement environ trois francs. Avec cela nous aurons de quoi finir notre magasin et renouveler les huttes et la cour des garçons de M. Coillard. Devant céder le pas à mon doyen, je n'ai pas pu faire de réparations urgentes à ma cuisine. Quant à notre église, elle est dans un état lamentable.

J'ai eu ce matin la visite d'un Mossouto, envoyé de Boulawayo pour recruter des ouvriers pour les mines. Le roi va les rassembler et les mettre sous la surveillance de quelques chefs qui doivent ensuite s'établir à Wankie. Ce Mossouto, qui est chrétien et très aimable, venait me demander à acheter un livre de cantiques. Hélas ! nous sommes absolument à court de livres ! Je n'ai pu que lui donner un alphabet et deux traités se-souto, dont il veut se servir pour instruire les jeunes gens qu'on va lui confier.

Il m'assure que le tracé du chemin de fer, y compris l'abattage des arbres, est terminé de Boulawayo aux Chutes, et que de nombreuses équipes de Ba-Mangouato, de Ma-Kalakas, de Ba-Toka, de Ba-Rotsi, et même de Ma-Tébélé travaillent, en différents points échelonnés sur la ligne, aux ter-

rassements. Sur le Khama, et sur le Gouaïé, on pose deux ponts de fer. Il estime qu'on pourra poser les rails en janvier 1901 !

En n'admettant qu'un tiers de vrai dans ce renseignement venant d'un noir, même chrétien et contre-maître des usines à Boulawayo, il reste que l'on peut espérer de voir le chemin de fer aux Chutes dans le courant de 1901. En voilà une nouvelle. Ce Mossouto m'assure que l'on a posé en un mois et 28 jours (terrassements et pose de rails combinés) les 400 kilomètres qui séparent Mangouato de Boulawayo. A ce compte, deux mois suffiraient pour aller de Boulawayo à Wankie, et un de plus, ou deux, à cause des montagnes, pour aller aux Chutes. Allons ! Mercier reviendra en chemin de fer, et cela nous assure le succès de sa mission en lui fournissant un puissant argument de fait en faveur du progrès.

Et « Notre voyage au Zambèze » sera le dernier qui sera fait au pas lent des bœufs. Il valait donc bien la peine qu'on le racontât !...

*23 novembre 1900.*

Après une absence de trois jours, notre wagon est revenu sans le bois promis. Le conducteur n'a pas vu les trois hommes avec lesquels nous avons traité, et il en a loué deux autres pour couper des branches de bois (et non des pieux) qui serviront pour d'autres travaux : toits de huttes et clôtures....

*Samedi, 24 novembre 1900.*

J'ai réparé la clôture devant notre maison et

mis en ordre la cour-jardin qui la sépare de la maison : il y a maintenant dix citronniers (Jalla m'en avait laissé trois, et j'en ai perdu quatre de ceux que j'ai marcottés), quelques grenadiers, quatre cotonniers et deux cactus, mais le tout pas plus grand que le boabab de Tartarin, sauf le plus grand citronnier qui aura peut-être des premières fleurs cette année.

Ce matin le roi a fait prendre le wagon qu'il m'avait emprunté depuis deux jours. Il le gardera jusqu'à mardi. Nous voilà encore arrêtés. Et quand M. Coillard rentrera, il ne trouvera pas rempli le programme de travaux dont il m'avait confié l'exécution. C'est le Zambèze... et la royauté !

J'ai eu ce matin la visite inopinée d'un Mombaré qui m'a apporté les deux plaies les plus épouvantables que j'aie vues de près de ma vie. Il a été blessé aux deux bras par un fusil, il y a quelques semaines, et, depuis, laissé à peu près sans soins, avec un pansement rudimentaire.

Quand j'ai soulevé le morceau de toile qui cachait son bras gauche, j'ai reculé d'horreur. Le bras disparaissait sous une couche de coton sale, ruisselant de pus et solide comme une carapace. La senteur nauséabonde de la chair pourrie me prit à la gorge, et je me suis enfui, déclarant que je ne pourrais jamais soigner une telle plaie !... Cependant, comme il ne servait de rien de faire le difficile et que mon devoir était clair et simple, je m'efforçai de surmonter mes nausées, je fis asseoir le malade et lui fis plonger son bras dans un grand plat d'eau chaude. J'aurais voulu qu'un des garçons

m'aidât à enlever le vieux bandage : ils étaient trop dégoûtés et refusèrent. Alors je commence... et je me tais ! Inutile d'essayer de décrire une plaie vieille de plusieurs semaines et mal soignée... Vous pouvez vous imaginer ce que c'était... Enfin, je fis un bandage à l'acide picrique étendu d'eau, un remède excellent pour les brûlures fraîches, mais qui n'était peut-être pas spécialement indiqué ici. En tout cas, le pauvre malade a fait d'horribles grimaces, pendant que je teignais en jaune son bras de chair vive.

Et maintenant à l'autre ! C'était pire ! la main droite de l'individu ne conservait que la peau inférieure, la paume. Par-dessus, la brûlure avait tout enlevé, et l'on voyait à nu tous les os et leurs jointures. Cela faisait l'effet d'une main de squelette habillée d'une moitié de gant. Je me contentai d'un lavage et pansement rapide, et fis dire au chef de cet homme que je voulais l'envoyer au docteur pour qu'il lui amputât la main. Ledit chef, un Portugais très brun, peut-être a-t-il dans les veines du sang noir, vint aussitôt me voir. J'essayai du français, mais il comprenait peu de chose ; avec un dictionnaire j'essayai du portugais, mais cela n'allait pas. Enfin un noir vint me tirer d'affaire en m'apportant une lettre anglaise à traduire. Ce Mo-Rotsi réussit à rendre intelligibles au Portugais les mots que prononçait le Français : je parlais se-souto, ce qui n'était la langue d'aucun de nous trois ; lui, traduisait en bibéain, ce qui n'est la langue d'aucun de nous non plus ; et ainsi deux Européens se comprenaient, grâce à un noir qui maniait.

pour eux deux langues africaines qui n'étaient pas plus ses langues maternelles qu'elles n'étaient les nôtres ! Ah ! tour de Babel, voilà bien de tes coups !

En fin de compte, — et sur l'assurance que cela ne lui coûterait rien, — notre Portugais m'a abandonné son malade, et je l'ai aussitôt fait conduire à Séfoula, avec une lettre pour de Prosch.

## XIV

A Séfoula. — Un Serpent cracheur. — Mort de M. Mercier. — Une Prédication émouvante. — Le « Terrain vierge. » — Visite au Gambella. — La Traite portugaise.

*Séfoula, le 10 décembre 1900.*

... Je suis venu à Séfoula, mercredi passé, avec le wagon de transport, ou plutôt en même temps que lui, car j'ai fait à pied les deux tiers du chemin. Au départ de Léalouyi j'avais pris les devants, laissant le conducteur venir à bout de deux jeunes bœufs qu'il attelait pour la première fois, et, suivi d'un seul garçon, j'étais allé très loin dans la plaine, jusque sur un bras du Zambèze, à la chasse, et un peu à la découverte. Après avoir tué deux canards et marché sans trêve au grand soleil pendant des heures, j'entrepris de rejoindre le wagon. Horreur ! Je dus retourner en arrière, à cause d'un marais impraticable qui se dirigeait obliquement vers la route et me faisait refaire deux fois deux kilomètres supplémentaires dans l'herbe feutrée et glissante de la plaine. J'étais rendu ! Heureusement que j'avais un filtre de poche et pouvais boire de n'importe quelle eau trouvée en route. Pour me consoler, j'ai rencontré une troupe de dix grandes antilopes, ressemblant à de grands chevreuils, des Lechvoué (en deux syllabes), qui se sont seulement éloignées, mais non enfuies à mon approche. On ne les chasse pas au fusil, par défense du roi, ce qui les rend peu craintives. — A peine arrivés au wagon, à 3 heures de l'après-



midi, (après quatre heures de marche), nous avons reçu la plus belle averse tropicale que j'aie encore vue de la saison : il est tombé en une heure plus de sept centimètres d'eau mesurés à Léalouyi par M. Coillard. Je buvais avec délices aux baleines de mon ombrelle cette précieuse eau distillée, tandis que mon garçon se blottissait entre mes jambes pour profiter de mon Mac-Intosh. Mon mouton, garrotté sur le wagon, tremblait de tous ses membres. Après l'averse je fis toilette sur le wagon, et enfin nous arrivons à la nuit noire à Séfoula.

*12 décembre 1900*<sup>1</sup>.

Votre lettre du 27 septembre est venue me trouver ici, où j'étais venu prendre un chargement de bois de construction, et où un enchaînement de circonstances me retient depuis plus d'une semaine. A peine étais-je arrivé que notre ami Verdier a eu un accès de fièvre hématurique qui l'a mis aux portes du tombeau. Nous avons mandé M. Coillard qui est accouru de Léalouyi. Grâce à Dieu, notre cher malade allait mieux, et l'anniversaire de la mort de Rittener n'a pas été marqué, comme nous le redoutions tant, par un deuil nouveau.

M. Coillard est reparti hier pour Léalouyi, mais je reste encore jusqu'à la fin de la semaine, et ma femme restera sans doute plus encore. Nos amis d'ici sont débordés par la besogne. Verdier avait commencé un canal de navigation d'ici au fleuve, (8 à 10 kilomètres). La maladie l'a condamné au

<sup>1</sup> A M. Coueslant, de Cahors.

repos. D'autre part il comptait commencer à mettre en culture le vallon de Séfoula. Autre projet remis au calendes grecques. Je me suis chargé pour le moment de l'un et de l'autre. En outre le Dr de Prosch n'a encore pu rien commencer en fait d'hôpital : ses nombreux patients absorbent son temps, et il n'en reste plus pour s'occuper de constructions. En plus il a dû aller à Maboumbou, où nos amis Mann sont de nouveau très mal, et on va les amener ici, en attendant que décidément on les rapatrie.

Aussi ai-je entrepris de soulager le docteur. Avec une quatrième équipe d'ouvriers, j'ai commencé à défricher en pleine forêt, à cinq minutes d'ici, l'emplacement de son village. Hier, en traçant la limite dans la brousse, j'ai failli être aveuglé par un énorme serpent cracheur, une bête monstrueuse de plus de trois mètres, qui était dressée dans un buisson que j'allais franchir. Je me suis arrêté à 50 centimètres de sa gueule, — et j'ai eu un tel saisissement que j'ai hurlé de frayeur, incapable d'ailleurs de faire un mouvement pour m'enfuir. L'horrible reptile a dû avoir aussi peur que moi, car il s'est enfui après avoir inondé mon veston de sa salive empoisonnée. Ces serpents cracheurs, — outre leur morsure mortelle, — sont très dangereux, parce qu'ils peuvent aveugler complètement et définitivement bêtes et gens à qui ils crachent dans les yeux. Je donnerais beaucoup pour retrouver celui d'hier et en posséder la peau. Son cou distendu m'a semblé aussi large qu'une assiette à dessert.

Après avoir mis ces travaux en train je rentrerai à Léalouyi où la besogne ne manque pas non plus. Mais je pense revenir encore ici pour quelques jours au nouvel an. Il faudrait, pour suffire à tout, avoir le don d'ubiquité ou la faculté de se couper en petits morceaux.

*16 décembre 1900*

... Les circonstances dans lesquelles la nouvelle de la mort de Mercier nous est parvenue, l'a rendue plus déchirante encore. Nous avons pleuré Verdier, et, quand il nous est rendu, nous apprenons que Mercier n'est plus !

Je vous avais assez souvent parlé de notre précieux ami pour que vous puissiez vous imaginer sans peine quelle immense perte nous faisons en lui, et combien notre douleur est vive. Nous perdons un collègue d'élite, nous perdons un ami, un homme plein d'entrain et un boute-en-train, — et surtout un homme de ressources inépuisables ! Pour notre mission tout entière, cette perte aura des conséquences incalculables : voilà écroulés tous nos projets pour Séfoula, et la cruelle dépêche, arrivant avant notre paquet de lettres expliquant la mission de Mercier, va donner à nos plans et à nos espérances le plus cruel démenti...

Si Verdier est seul avec Martin à Séfoula, il leur est absolument impossible, non pas seulement de réaliser le programme que nous avons élaboré avec Mercier (installation d'un outillage complet, développement de l'école et de la station, etc.) mais encore de maintenir l'œuvre de l'école indus-

trielle, — et, à plus forte raison, d'assurer les besoins matériels de la station au point de vue agricole.

Ici, un personnel insuffisant ne fait pas *moins* de besogne : *il n'en fait pas*. C'est comme une machine dont toute la force serait absorbée par les frottements. Elle marche, mais ne fait pas de travail utile : elle ne marche qu'à vide. Deux artisans peuvent faire vivoter Séfoula : ils ne pourront pas faire de l'école un organe producteur, ni de la station un centre d'éducation industrielle et de vie.

L'an passé, quand j'écrivais mon passage sur le personnel normal d'une station, je ne croyais pas avoir aussi raison que cela. Maintenant, j'ajouterais à ma liste une institutrice et, pour la station de l'hôpital et de l'école, je *doublerais* le total...

On nous plaint les hommes ! Alors que l'on ne se plaigne pas si les hommes tombent ici ! A côté de nos malades vraiment atteints, combien d'autres languissent ! Si cela continue, il nous faudra réduire nos stations et nous concentrer sur quelques points ; mais que de problèmes cela soulève !...

Et nous restons encore face à face avec la mort. C'est un compagnon de route que nous connaissons maintenant. Il ne faut pas compter qu'il nous faussera jamais compagnie, jusqu'au jour où il nous prendra...

Ce matin, veillant Martin, je lisais le journal vert d'octobre<sup>1</sup> « Une éclaircie... Martin remis.....

<sup>1</sup> *Le Journal des Missions.*

Les Mann au travail à Maboumbou. » Hélas ! la pauvre petite éclaircie n'a pas duré longtemps. De nouveau les sombres nuages d'orage couvrent le ciel ! Martin est plus mal qu'il n'a jamais été, et notre espoir vacille... Et les Mann s'en vont!... Et Burniers s'en va !... Et les Boiteux partiront avec les Béguin ! ... Et il ne vient qu'un renfort dérisoire, un missionnaire pour Nalolo, un pour Séchéké, et pas de demoiselle, pas d'artisan, et un docteur dans un an !...

Nous n'aurons qu'une ressource : sacrifier une ou deux stations et serrer nos rangs. Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde.

..... Enfin nous pensons nous réunir tous ici, avec le sentiment poignant de la gravité de l'heure actuelle. « Être ou ne pas être », comme individu, comme missionnaire, et comme mission, voilà où nous en sommes !

Vous appellerez cela un cri de détresse. Mais que puis-je dire d'autre, même en cette veille de Noël ! Notre âme est triste jusqu'à la mort !.....

Et les indigènes !... Sans doute, le roi a envoyé aussitôt l'expression de sa tristesse. Elle est sincère, car il comptait sur Mercier. Mais les autres, les chrétiens ! Aucun n'a compris ce qu'est l'esprit missionnaire qui nous anime. Nous sommes et nous resterons pour eux des étrangers !

C'est sous l'empire de ces pensées que j'ai prêché ce matin sur Jean III, 16. J'étais tellement ému que les mots me restaient dans la gorge. Un moment même j'ai dû m'arrêter pour sangloter. Je leur montrais ces tombes qui jalonnent leur terri-

toire, — et M. Coillard parlant après moi en a complété l'énumération lugubre, — et je leur disais que si les missionnaires ne craignaient pas de venir ainsi mourir pour eux, c'est qu'ils étaient envoyés par Celui qui est mort pour eux, et animés de son amour.

« Mes amis, disais-je en terminant, qui donc refusera d'entendre la voix qui sort de ces tombeaux, l'appel des morts?... Qui donc fera disparaître nos tombes du milieu de vous? Elles sont là, elles subsisteront jusqu'à la résurrection des morts! Et quand les voyageurs les rencontreront, on leur dira: « Ce sont là les tombes des gens qui ont tellement aimé les païens qu'ils ont donné leur vie pour eux, afin qu'ils connaissent l'amour que Dieu a eu pour eux!... Et ces voyageurs demanderont: « Ces païens ont-ils compris la voix des tombeaux? ont-ils compris? »...

Je me suis arrêté sur cet appel. Hélas! l'attitude de plusieurs auditeurs montrait assez qu'ils n'avaient pas compris!...

Ah! si nous nous laissions environner par ces témoins de Satan qui nous crient que notre œuvre est vaine, que nous donnons nos vies pour une cause perdue, — nous serions tentés de tout abandonner!...

Vous êtes étonnés parfois de voir sortir de ma plume à la même date des chants d'espérance et l'épanchement d'un sombre désespoir. Cet étrange amalgame est la réalité même. Bien que le chant de l'espérance chrétienne retentisse sans cesse au fond du cœur, les tristesses et les angoisses du dehors couvrent souvent sa voix.

....Vous voyez que je ne vous cache rien. Votre affection indulgente vous permettra de comprendre comment il se fait que nous ayons à la fois le sentiment que notre poste est ici et nos cœurs ailleurs. A deux, on supporte encore de telles épreuves. Priez que Dieu nous conserve jusqu'au bout l'un et l'autre à son service . . . . .

*Léalouyi, 18 janvier 1901,*

Bien chers parents, voilà à son terme une première semaine de professorat. Je n'ai pas de mon école une impression très claire, ni quant aux élèves, pour la bonne raison que cinq vont me quitter et seront remplacés, ni de la tâche que cela me donne, car je ne fais que commencer. Cependant, j'en suis en somme content. Et, après avoir accepté cela, à Sefoula, à mon corps défendant, je vois maintenant qu'on m'a, en fait, donné une tâche intéressante, et que je dois être reconnaissant.

Nous venons de faire au village, avec M. Coillard, une série de très intéressantes visites à des visiteurs, puis au Gambella.

Nous avons d'abord trouvé une troupe de gens de l'ouest, vers la frontière portugaise, peut-être des Ambouelas ou des Loundas (mais parlant le sembunda). La troupe entière avait un air des plus pittoresques avec leurs chevelures en petites mèches durcies à la cire ou en tresses artistiquement fixées avec de grosses perles. Malheureusement je n'avais pas mon appareil. Je l'avais apporté hier et je n'avais rien vu. Leur chef, un gros homme à pen-

deloques, pendeloques au cou, pendeloques à la tête, pendeloques devant et derrière, fut très flatté de notre visite. Il me fait asseoir sur un petit siège d'un décimètre cube environ, et, par le moyen d'un intermédiaire, la conversation s'engage.

Quelle difficulté de faire comprendre à ce fameux « terrain vierge » que l'on me vante parfois, le commencement de notre mission ! Celui-ci écoutait avec un intérêt visible et il souriait avec satisfaction à toute découverte nouvelle. Il nous présente ses enfants, deux fils, dont un jeune homme que M. Coillard lui a demandé de laisser ici pour qu'il aille à l'école, et deux filles : la plus jeune, une fillette, était ravissante avec ses grands yeux noirs au regard doux et timide, sa physionomie régulière et intelligente, ses dents qui souriaient gentiment entre ses lèvres noires, sa coiffure en tortillons massés en arrière et les colliers de perles rouges qui s'étageaient à son cou. Hélas ! tout cela s'use vite ici ! Pour trouver des femmes qui n'aient pas l'expression bestiale, il faut chercher au-dessous de quinze ans. Au-dessus, c'est l'exception....

En laissant ces sauvages, bien sauvages auprès de nos Ba-Rotsi, et tels à leurs yeux, nous nous demandions l'impression que pouvait faire sur eux ce premier petit contact avec un monde nouveau : la religion des blancs. Qu'est-ce que ces mots : « craindre Dieu, Fils de Dieu, mourir pour les hommes » etc., peuvent bien éveiller dans leurs cœurs ? Sans doute un monde de pensées confuses et baroques ! Mais c'est le commencement. Ils y



repenseront. Et peut-être un jour accepteront-ils par curiosité le missionnaire qui ira chez eux.

Après ceux-là nous en avons visité un autre, un gros bonhomme rond et grisonnant, avec des anneaux de cuivre de trois centimètres d'épaisseur aux pieds : le type du tyranneau nègre. Ce monsieur a son royaume « sur la tête » (à la source) du Quito, c'est-à-dire en fait en territoire portugais. Mais on l'a attiré ici afin que son territoire soit attribué à l'Angleterre, dans le partage qui aura lieu l'an prochain. Nous causons un instant et le quittons.

Nous voici au village du Gambella. Dans la petite cour carrée, derrière sa maison, Mokamba, assis sur un tas de nattes, en face de sa femme, déjeune d'un oiseau. Tous les deux ont couteaux et fourchettes et mangent proprement. Mais ce qui est plus intéressant et plus significatif, c'est qu'ils mangent *ensemble* sur la même natte et boivent dans le même gobelet. Cette vue nous a fait plaisir. La profondeur de la dégradation féminine, où je vois tous les jours de nouveaux abîmes, est tellement effrayante et écœurante que c'est un spectacle bien réconfortant que de voir deux époux chrétiens comprendre ainsi leurs devoirs et prêcher d'exemple....

On nous introduit dans la maison qui est une réduction de celle du roi. Elle est admirablement couverte, solidement faite, vaste et aérée, et, au point de vue tropical, bien plus protégée que les nôtres. Mais elle manque de fenêtres : c'est un peu sombre. Malgré tout, ces maisons bâties par des

noirs sont un vrai prodige pour moi. Le malheur, c'est que les forêts d'alentour seront bientôt épuisées par cette architecture en cœur de bois dur. Le seul remède, c'est que notre scierie fournisse du bois refendu, ce qui économisera cinquante pour cent des arbres.

On nous sert du brouet de farine au miel. Je trouve maintenant cela délicieux, de même que je n'aime le lait caillé que quand il est franchement aigre et acide, juste le contraire de ce que j'aimais à mon arrivée.

Enfin nous voici de retour, fatigués, mais contents de notre tournée qui a été beaucoup plus intéressante que ne peut le faire croire ce récit qui sent la chandelle.

Hier jeudi, nous avons eu la rapide visite de M. Brickard, un Américain, que nous avons vu ici il y a trois mois, et qui avait accompagné Harding dans son grand voyage à l'Est. Il vient de revenir et il nous dit que toute la région du N.-E, au nord du Kabombo et de là au Boshoukouloumboué est drainée d'hommes par les Mambaré qu'envoient les Portugais. Les gens se font la guerre pour se vendre ensuite aux Mambaré. Un des policiers de l'escorte, qui passait là pour la deuxième fois, a déclaré que de cinq villages existant il y a trois ans, il n'en restait qu'un. Et cela continue.

Mais le gouvernement anglais va intervenir. On va délimiter la frontière ouest, la fermer aux pirates de la côte, mettre partout des détachements de police noire et détourner le commerce vers le Zambèze. Le chemin de fer arrivant aux

Chutes n'y aidera pas peu, et les Portugais esclavagistes seront battus et mis dans l'impossibilité de nuire ailleurs que chez eux. Sans Livingstone, ils seraient déjà maîtres ici et partout dans la région.

## XV

La Conversion chez les Zambéziens<sup>1</sup>. — La Fête des Moissons

Les conversions chez les Zambéziens présentent autant de diversité que celles des Européens, mais toujours un degré en-dessous, c'est-à-dire que la plus radicale de nos conversions équivaut à une conversion européenne qui n'aurait pas débarrassé le converti de ses préjugés sociaux ou superstitieux, une conversion incomplète.

Si nous prenons notre première catégorie, des gens comme Elizabetha, Philippi, Gambella, Sémondji, Litia, etc., nous sommes en présence de conversions radicales, suivies d'une adhésion sincère et ferme à la vie religieuse et à la morale de l'Évangile et se manifestant par un changement dans la conduite et par le *zèle missionnaire*. Ce dernier trait est surtout remarquable chez Elizabetha qui, outre sa fille, a, dans sa maison, un petit cercle de convertis.

Mais, même chez ceux-là, le paganisme a laissé son empreinte : beaucoup de préjugés, timidité vis-à-vis de certaines traditions, respect excessif de l'ordre social actuel, de la royauté et de l'esclavage, surtout manque de générosité. Sur ce dernier point, Elizabetha est aussi rapace que les autres. Elle n'a pas honte de nous offrir, pour huit mètres d'étoffe de couleur, une natte qui vaut deux mètres de calicot.

<sup>1</sup> *Eglise Libre*, 18 janvier 1901.

Cependant, on peut observer des progrès qui se réalisent. Beaucoup ouvrent les yeux sur la conduite du roi et le sort qu'il mérite (aucun ne le voit aussi bien que le roi lui-même). Samedi passé, ayant exhorté — à propos du texte : « Délivre celui qu'on traîne à la mort, » — à introduire une loi nouvelle dans le vieux corps pourri de leur société esclavagiste, le Gambella a compris et prié avec force et conviction, pour demander une transformation des cœurs et de la société sur ce point.

Pour caractériser cette première catégorie de chrétiens, je la comparerai aux chrétiens ignorants de telle de nos Eglises de campagne. Mais ils sont certainement inférieurs, à tous les points de vue, à l'élite de l'Eglise de M., par exemple.

La deuxième catégorie englobe tous nos professants sérieux, admis ou non dans l'Eglise et qui n'ont pas su ou pu se développer comme les premiers. Plusieurs ont du zèle et infiniment de docilité quand on les enseigne. Mais ils ont à peine entrevu le monde nouveau, la vie transformée dans laquelle Jésus veut les introduire. Peut-être n'ont-ils compris le salut que sous le terme de : « Litaba tsa Molimo », — les choses de Dieu — un terme que son vague rend malheureux, — surtout ici où le mot *litaba* a le sens de *nouvelles* ou *d'affaires*, mais rien de spécialement religieux.

Cette catégorie de membres d'Eglise ou de catéchumènes adhèrent certainement à la doctrine du Sauveur et leur vie diffère de celle des païens environnants ; mais chez eux, tous les défauts que

l'on peut signaler chez les chrétiens d'élite sont exagérés, et ils manquent lamentablement de zèle missionnaire.

En fait, ils ne sont pas élevés au-dessus de la conception purement individualiste du salut. L'idée du ciel a effacé toutes les autres, et ils ne songent à appliquer leurs croyances à aucune des questions sociales qui se dressent devant leurs yeux aveugles. Les pires des chrétiens de Corinthe devaient ressembler à ces tièdes, à ces timides, enlacés dans le paganisme qui les a nourris et façonnés.

Ne soyons pas plus sévères que saint Paul, et, en attendant qu'ils puissent digérer la viande et en distribuer à d'autres, continuons à allaiter ces pauvres enfants.

La troisième catégorie comprend les adhérents *intéressés*, assez peu intéressants pour que je n'en dise pas davantage sur leur compte, les trois quarts de nos jeunes catéchumènes, et les gens qui ont été entraînés à faire profession de foi par le fait qu'ils vivent sur une station missionnaire, ou qu'ils ont senti dans l'air un *vent de réveil*.

Vous savez que les événements ont lamentablement donné raison à M. Coillard qui se défiait fort du fameux réveil d'il y a quelques années. De ces centaines de noirs recueillis à Kazoungoula, Séchéké, Léalouyi et Séfoula, il reste à peine deux ou trois douzaines de professants plus ou moins solides. Ce réveil est venu trop tôt, à un moment où la préparation de la population était insuffisante; il a été fatalement mêlé à toutes sortes de

motifs étrangers à la piété et l'essentiel a été mis au second plan. La contagion est facile chez des gens imitatifs et parfois impressionnables. Et, quand il n'y pas eu travail intérieur réel et que l'on cède à l'influence de l'exemple, le résultat ne peut être ni durable, ni encourageant. Rien de triste en effet comme le principal document qu'a laissé le réveil, — les listes de renégats.

Un réveil à *l'américaine* n'est possible que dans un milieu christianisé et évangélisé à fond. C'est alors un vent de décision. Il peut y avoir des foules qui *se décident*, parce qu'il y a des foules dans les conditions qui rendent possibles une décision *sérieuse* et une *conversion radicale*. Mais, ici, rien de ce qui rend possible un réveil n'existe. Les gens qui ont compris sont épars çà et là. Le seul réveil possible est un réveil *sporadique*, une traînée de conversions isolées, opérées sans bruit, sans entraînement, par la seule action de l'Esprit...

...Je ne veux pas attendre à demain pour vous envoyer un écho de la belle journée que nous venons d'avoir. Les dimanches réchauffants et émouvants sont assez rares au Zambèze pour qu'on doive noter avec soin et action de grâces chaque journée marquée par une bénédiction.

Après l'avoir plusieurs fois retardée, nous avons fixé à aujourd'hui la fête annuelle de la moisson, qui devait coïncider avec la communion et une collecte en faveur des évangélistes indigènes. Nous avons espéré avoir ici plusieurs de nos amis du Haut, mais, seuls, les Mann ont pu répondre à l'invitation de M. Coillard.

Ils sont arrivés hier à midi, dans la wagonette de notre doyen, et le soir, à notre petite réunion de prières, nous avons la joie d'être cinq au lieu du trio habituel. Nos amis sont tellement isolés à Maboumbou que cette réunion était une vraie fête du cœur pour eux et pour nous !

Le matin, dès neuf heures, le roi arrivait sur la station, et pendant que, réunis devant Dieu, nous implorions sa bénédiction sur ce jour et sur cette fête, un bel auditoire se rassemblait devant l'église. Le vent s'était mis à souffler en tempête aussitôt après l'arrivée du roi. Sa Majesté, qui a voué à Borée une haine mortelle, parce que le vent lui cause de fortes névralgies, refusa obstinément d'entrer à l'église avec nous et employa l'heure du culte à regarder des images dans le cabinet de M. Coillard.

C'était mon tour de prédication. Je prends pour texte : « Soyez reconnaissants, » et je lis, dans le Lévitique et le Deutéronome, deux passages relatifs à la fête des moissons chez les Juifs. Mon allocution peut se résumer en peu de mots :

« Vous avez, disais-je aux Ba-Rotsi, la fête de la nouvelle lune ; mais vous n'y faites pas de sacrifices d'actions de grâces. Vous qui savez si bruyamment remercier ceux qui vous font un cadeau, vous ne savez pas remercier Dieu. »

Suivant notre méthode habituelle, je parlais d'un examen de leurs coutumes sur la question du jour pour leur montrer ce qui leur manque :

1° Comment les Juifs remerciaient Dieu ? (Explications historiques).



2° Quand vous ne connaissiez que Nyambé, le Dieu redoutable, vous ne pouviez penser à une fête comme celle d'aujourd'hui. Maintenant vous connaissez *Notre Père qui est aux cieux* ; vous lui dites : *Donne-nous notre pain quotidien*. Celui qui ose demander doit être prêt à rendre grâce.

3° De quoi nous devons remercier. Tout vient de Dieu. Prenons sur la moisson qu'il nous accorde de quoi lui montrer notre reconnaissance.

Cette allocution a duré environ vingt-cinq minutes.

Puis M. Coillard a pris la parole sur la partie du sujet qu'il s'était réservée : la nécessité de la collaboration des indigènes à l'évangélisation de leur pays.

« Les dons que nous demandons ne doivent pas être seulement des témoignages de reconnaissance mais encore des contributions à l'œuvre missionnaire. Nous, missionnaires, nous ne demandons rien ; la collecte n'est pas pour nous ; mais vous devez prendre à votre charge ceux de vos enfants qui ont entrepris au milieu de vous l'œuvre de Dieu. »

M. Coillard ne manque jamais une occasion de marteler dans les esprits le principe de l'évangélisation par les indigènes, avec la collaboration des chrétiens noirs. « Nous avons apporté la vérité au Zambèze : aux Zambéziens de la répandre et de prendre à leur charge l'œuvre d'évangélisation entreprise par nos collaborateurs noirs. »

Ce point de vue est difficile à faire admettre, et aux chrétiens qui attendent tout de *nous*, et aux

évangélistes qui aiment mieux être à notre service que de dépendre de leurs frères noirs. Cependant il semble qu'on commence à comprendre.

Enfin M. Coillard invite les païens eux-mêmes à participer, eux aussi, à la collecte, comme ils en avaient d'ailleurs manifesté vivement le désir.

On indique un cantique et la procession des donateurs commence. Quel n'a pas été notre étonnement de voir se lever, l'un après l'autre, tous les auditeurs des premiers bancs, des chefs et des hommes libres, et de les voir déposer dans l'assiette leurs pièces blanches ! Les femmes, elles aussi, se lèvent et la pluie des pièces continue.

Puis voici tout un exode : les esclaves et les pauvres vont chercher leurs dons en nature et reviennent bientôt, procession plus pittoresque, apportant chacun son offrande. Le premier porte sur son épaule un immense plat de maïs, un autre une petite assiette, grande comme la main, un troisième une peau de chat sauvage, un autre les perles qu'il avait au cou. Celui-ci coupe en deux son setsiba des dimanches et en donne la moitié ; celui-là enlève de sa jambe un de ses bracelets de cuivre et le dépose sur l'autel. Cet autre, enfin, apporte, en hésitant, la petite spatule de fer qui lui sert de mouchoir de poche.

Enfin le Gambella se lève et annonce que le roi donne un bœuf qui a été amené sur la station... « avec des cornes comme ça ! » dit-il, en se saisissant l'avant-bras.

Ces détails peuvent prêter à sourire ; pour nous, nous avons les larmes aux yeux. Jamais je n'aurais

cru possible une telle explosion de générosité de la part de nos Zambéziens rapaces et égoïstes. Tout a été si spontané, si naturel, chacun a si bien fait effort pour donner *quelque chose*, que nous ne pouvons voir dans ces dons qu'un fruit de l'Esprit de Dieu. Certainement ces gens ont compris *quelque chose* du devoir de la reconnaissance. Ils commencent à entrevoir l'ère nouvelle que nous appelons de tous nos vœux et de nos prières : l'ère de la collaboration des indigènes zambéziens à l'évangélisation de leur pays. Les païens nous ont, en outre, donné un beau témoignage d'affection et d'estime en insistant pour participer eux-mêmes à l'œuvre évangélique indigène. Peut-être ne faut-il voir ici qu'un de ces actes de substitution que les inconvertis troublés mettent à la place de l'acte décisif de la conversion, à laquelle ils n'osent se décider. C'est certainement le cas de quelques-uns. Mais, pour la plupart, le don de leur argent ou de leur grain était surtout une réponse à nos exhortations et comme un vote de confiance sur l'ordre du jour.

Sans doute, il y a des ombres au tableau. Parmi les pièces blanches s'étaient glissés un gros bouton blanc et un crochet de cuivre, preuve certaine que nos Zambéziens commencent à se civiliser. Tel de nos chrétiens, qui n'a donné que 1 fr. 25, n'aurait pas dû se contenter d'une si misérable offrande. Mais, enfin, le progrès sur l'an passé est remarquable ; alors on avait recueilli deux ou trois pièces blanches et pour 5 francs de dons en nature. Cette année nous avons eu ; en or, (valeur en monnaie

française) : 75 francs ; en argent, 84 fr. 50 ; le bœuf du roi valant 50 francs ; 27 plats de maïs formant un sac d'une centaine de kilos ; 2 pots en bois ; 3 plats en bois, 1 pot en terre, 1 bracelet, 2 fourrures, 3 colliers de grosses perles, 1 collier de petites. Au total cela représente près de cent donateurs et une somme de près de 250 francs, soit le salaire d'un évangéliste indigène.

N'y a-t-il pas lieu maintenant d'être encouragé par un tel résultat ?

Cette après-midi, nous avons eu le service de Sainte Cène. M. Mann a adressé aux chrétiens de sérieuses exhortations sur « *le sacrifice au service de Jésus* » et M. Coillard a expliqué pour le reste de l'auditoire, païens et adhérents non baptisés, la signification de notre repas sacré.

Puisse cette journée de bénédiction et d'étonnement pour notre faible foi, promesse et prémices de bénédictions plus étonnantes, ne jamais s'effacer du souvenir de nos chrétiens et de nos amis ! Quand une jeune Eglise accepte l'idée missionnaire et trouve grâce aux yeux des païens, il y a de la joie et pour cette Eglise et pour ces païens !

## XVI

Impressions de prédicateur. — Noël au Zambéze. — Une Légende à oublier. — Arrivée de Colis. — Eveil de la Conscience.

*Séfoula, le 20 janvier 1901.*

Hier matin, à 9 heures, je m'embarquais à la station même dans le canot de Jalla, et, pagayé par nos trois garçons, je glissais bientôt rapidement sur le canal du roi, puis sur la Nokana. En partant de ce côté-là, j'évitais le marais qui nous sépare maintenant des lacs où j'avais abordé il y a dix jours. En une heure nous sommes à la Nokana. Nous la descendons rapidement pendant trois heures et demie, en coupant toujours au plus court, et nous arrivons au canal. Le premier bout va bien. En deux heures, nous faisons les deux tiers du trajet. Mais, tout près de Séfoula, le courant est si rapide et l'eau est si peu profonde que les garçons doivent halier le canot. Je les laisse à cette besogne qu'ils ont fait durer jusqu'au soir, et, à travers les hautes herbes et les herbes flottantes, les fougères et les roseaux, je me hâte vers la butte de Séfoula qui semble à 100 mètres, mais que je mets une bonne demi-heure de marche acharnée à atteindre....

*Séfoula, 19 février 1901.*

...Au début, le seul fait de penser à la chaire, me produisait un effet physique des plus désagréables. Maintenant, cela commence à me passer, c'est le contraire. Un auditoire m'électrise ; des

notes trop abondantes me troublent. Je prends devant moi un squelette d'allocution, et cela marche. D'autant plus que les yeux des auditeurs et tous leurs mouvements sont des indications si sérieuses que le seul moyen d'être incisif, de tenir son monde en haleine, et d'atteindre les cœurs, c'est de regarder tout le temps ses auditeurs dans le blanc des yeux et de régler l'équilibre du discours en conséquence. La prédication en se-souto est maintenant une grande source de joie pour moi, car je commence à parler d'une façon très compréhensible et sans trop d'efforts, et je puis constater que l'auditoire me suit avec intérêt. M<sup>me</sup> de Prosch a pu constater aussi, en interrogeant ses fillettes, qu'elles avaient fort bien compris et retenu ce que j'avais dit l'autre jour. D'autres comprennent et ne retiennent pas, et il est bon de se redire l'histoire, que me conte maman, du cœur blanchi comme une serviette, d'où le sermon avait disparu comme l'eau savonneuse de dessus la toile lavée....

Les Zambéziens ont des idées très arrêtées sur quelques-unes de nos grandes fêtes religieuses. Ils ont eu quelques échos des coutumes anglaises à l'occasion du « Christmas ». Quelques missionnaires les ont confirmés dans leur point de vue en faisant des arbres de Noël, des distributions de cadeaux à tous les habitants des stations, ou même en faisant des fêtes d'écoles pour lesquelles on tuait un bœuf. Certes, je me garderais bien d'objecter à ces réjouissances, si elles étaient, comme le sont nos *fêtes de Noël* en Europe, l'accompagnement de la

fête véritable, l'expression matérielle et tangible de la joie de Noël, et un effort pour faire comprendre aux petits et aux déshérités l'immense portée sociale du chant des anges, et l'idéal de solidarité et d'amour que doit réaliser la société, réformée par le Messie dont on célèbre la naissance.

Mais ici, dans un milieu païen, les festivités voilent la fête et la défigurent. Noël? *Ké mokété!* c'est une fête! Mais le mot veut dire avant tout « *bombance* », quand un Zambézien le prononce. Et pour eux Noël est bien cela.

Ils ont dû être bien déçus, cette année, nos enfants et nos paroissiens de Léalouyi et de Séfoula! L'an passé, nous avons eu à Léalouyi un bel arbre organisé par les Ad. Jalla. Cette année, les circonstances que vous savez m'ayant empêché de revenir à Loatilé pour cette date, il n'y a pas eu de fête proprement dite, mais seulement une grande séance de projections dans le temple.

Ici, à Séfoula, notre veillée de Noël s'est passée à veiller un mourant! Nous ne pensions certainement pas, alors, que notre cher Martin nous serait rendu une fois de plus, et qu'il se remettrait si vite.....

Nous étions trop accablés pour faire une fête quelconque. Verdier assista seul au culte de Noël que je présidai, et où je m'efforçai de faire comprendre comment Noël est une fête, et ce que c'est qu'une fête du cœur. J'insistai sur nos tristesses présentes, et affirmai que, malgré tout, nous pouvions nous réjouir de la *joie de Noël*.

Il n'y eut pas de fête ce jour-là. — Mais un

autre jour fut choisi pour distribuer à nos enfants, garçons et fillettes, les petits cadeaux préparés pour eux.

Y ont-ils gagné une plus juste notion du Noël chrétien? J'en doute. Il faudra bien des années de prédication avant qu'ils comprennent les éléments de notre christianisme d'Occidentaux civilisés.

Mais il faut se dire une fois de plus : Patience ! quand on voit que de vieux protestants français ne les comprennent pas mieux qu'eux!...

21 février 1901.

..... Puisque l'occasion m'en est offerte, je veux protester contre un préjugé courant sur la Vallée des Ba-Rotsi.

Livingstone, qui n'a jamais séjourné au Bo-Rotsé, mais n'a fait qu'y passer en canot, a commencé à donner des idées fausses sur le pays. Voici le texte :

« La grande Vallée n'est pas utilisée au dixième de ce qu'elle pourrait l'être. Elle est couverte d'herbes grossières et succulentes (sic), qui offrent une abondante pâture à de grands troupeaux de bétail. Le bétail prospère merveilleusement et fournit à ses possesseurs du lait en grande abondance<sup>1</sup>. »

Stanley Arnot qui, lui aussi, a passé ici plutôt qu'il n'y a vécu, insiste encore et renchérit (*Garenganzé*, p. 68.)

<sup>1</sup> La traductrice française de Livingstone, trouvant que *grossière* et *succulente* ne s'accordaient guère, a supprimé *grossière* : correction maladroite, s'il en fut ! (Note de Liénard).



Or, il n'y a, dans ce paragraphe du célèbre docteur, qu'un seul mot de vrai. C'est que le Bo-Rotsé est couvert d'herbe grossière, si grossière qu'elle n'est pas succulente, que les troupeaux ont peine à trouver de l'herbe qu'ils puissent manger, qu'ils se multiplient lentement, que beaucoup de veaux meurent, et que les vaches sont de mauvaises laitières. J'estime qu'une bonne vache française, de race ordinaire, donne plus de lait que six vaches zambéziennes de moyenne valeur.

Le docteur Holub (*Seven Years in South Africa*, II, p. 302) répète la légende de fertilité imaginée par Livingstone. Il est vrai qu'il ne parle fertilité qu'en comparaison avec le pays des Bechouana. En ce sens il a raison; on peut concéder que le Bo-Rotsé est plus fertile que la bordure du Kalahari. Mais ce n'est pas beaucoup dire.

Serpa Pinto (*How I crossed Africa*, II, p. 34) est beaucoup plus près de la vérité quand il écrit : « Leurs énormes troupeaux, pour dire vrai, ne trouvent guère de pâture bien luxuriante en aucune saison de l'année, car les prairies sont en grande partie formées de joncs et de roseaux, les espèces les plus répandues étant le calama, l'arenaria. » Je n'endosse pas, certes, les identifications botaniques de Serpa Sinto qui a dessiné une papillonacée avec quatre étamines et déclare, d'ailleurs, ne pas être très ferré sur le sujet, mais son jugement général est excellent.

Le docteur Johnson n'est pas moins catégorique. Dans son bel ouvrage (*Reality versus Romance*), il déclare que la vallée des Ba-Rotsi ne sera vrai-

semblablement jamais un pays habitable par les blancs (p. 168). Il cite le jugement de M. Goy qui avait fait à Séfoula et à Séchéké de sérieuses tentatives agricoles et ce jugement est de nature à décourager le colon le plus enthousiaste. Lui aussi, comme Holub, déclare que, comparé au pays des Ba-Mangouato ou des Ma-Kalakas, le pays des Ba-Rotsi est fertile. Mais, comparé à la Beauce ou à la vallée du Rhône, c'est un désert aride.

Au reste, je vous ai déjà communiqué des coupes du sol du Bo-Rotsé, des études sur les graminées de la région, et sur les modes de culture des indigènes. Il en ressort clairement, me semble-t-il, que la vallée des Ba-Rotsi ne doit pas être assimilée à la vallée du Nil, comme le font encore des rapports récents.

C'est une erreur capitale au point de vue géologique et au point de vue agricole qui en dépend.

La vallée du Nil, dans sa partie arable, ne peut être comparée, au point de vue géologique, qu'aux autres plaines d'alluvion que l'on rencontre un peu partout sur la surface du globe, — *peut-être* avec le delta du Zambèze. Le Nil est un fleuve qui charrie du limon et le dépose dans la Basse-Egypte. Le Zambèze, au contraire, est un fleuve qui roule du sable blanc et un peu d'argile. Il coule sur du sable ou entre des rochers, et reçoit des affluents qui ont un régime analogue<sup>1</sup>. Aussi ses eaux sont-elles toujours claires, même au gros de ses plus grosses crues. Pendant l'inondation on voit au

<sup>1</sup> Je ne parle que du cours, en amont du Bo-Rotsé.

fond chaque brin d'herbe, à travers une couche de trois mètres et plus. On suit les évolutions des poissons, et, sauf en certains endroits où des circonstances locales ont terni sa pureté, l'eau du Mounda<sup>1</sup> est aussi cristalline que celle d'une belle source de montagne.

Comment identifier ce flot de cristal avec l'épanchement de limon du Nil inférieur ? La négligence et l'inattention, les généralisations hâtives que se permettent trop de voyageurs, expliquent seules cette étrange confusion. Les géographes en chambre ont enregistré l'erreur et l'ont aggravée.

Est-ce à dire qu'aucune partie du Bo-Rotsé ne soit cultivable ? Certes pas ! Je vous ai cité comme *très fertiles* :

1° Pendant toute l'année, la bordure de la Vallée (le Mokoulo) qui contient un tiers de la population du pays, bien qu'elle ne représente qu'un dixième ou même un quinzième de sa superficie. Cultures très variées, beaucoup de manioc.

2° De juillet à janvier, certains terrains inondables, bas-fonds ayant une légère couche de terre arable, champs sur terre sablo-argileuse, avec sous-sol humide. On y cultive la sorgho rouge et le maïs.

3° D'octobre à juin, les termitières non inondées, (l'inondation dure de février à juin), sorgho blanc, millet, maïs.

Mais on doit suppléer à l'insuffisance notoire des terrains de la plaine en défrichant de vastes

<sup>1</sup> L'inondation.

espaces de la forêt : le sol étant exclusivement composé de sable blanc, pure silice, une culture de deux ou trois ans (tubercules divers, arachides, manioc, millet), l'épuise définitivement et la forêt reprend ses droits.

Quant à la mise en culture, dans la Vallée, de nouveaux terrains rendus arables artificiellement et utilisables par des travaux de drainage ou de terrassement, je crois que, décidément, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Il y a quelque chose à faire pour conquérir un peu de terrain sur les marais permanents. Mais les noirs bien dirigés le feront et, eux seuls, peuvent exploiter un sol aussi malsain. Chaque sac de blé coûterait la vie d'un Européen, dans une ferme établie au Bo-Rotsé.

Le pays de la colonisation, ce n'est pas le Bo-Rotsé, c'est la région à 200 kilomètres au nord-est d'ici, du Kabombo au Kafoué et jusqu'au bassin du Congo. M. Brickard, ce fermier de l'Ouest Américain que nous avons eu en visite, me disait, en en revenant : « C'est le meilleur terrain de ferme que j'aie jamais vu ! En outre il y a des montagnes et des métaux. » Voilà où ira le flot blanc. Ici nous resterons sur nos termitières, à gratter notre sable en compagnie des canards zambéziens ! Et il est bien à craindre que nous ne le trouvions longtemps stérile !...

... Un homme vient nous annoncer que les canots de Séchéké arrivaient. Je pars avec lui, et, franchissant sur son dos mares et canaux, j'arrive, à un kilomètre de la station, à la flottille qui remontait péniblement le chenal. Par suite d'une erreur,

il y avait là mes caisses à moi et aussi celles de M. Coillard. J'ai pu faire rebrousser chemin à celles-ci<sup>1</sup> et à la plupart des miennes, ne prenant que les caisses venant de Laforce, trois coffrets blancs que j'avais de loin reconnus et salués, au grand étonnement des bateliers : « Ce morouti, il connaît toutes les caisses ! Il n'a qu'à regarder : il sait à qui elles sont, même avant qu'elles arrivent ! »

Hisser tous ces bagages jusqu'à la station fut une assez rude besogne pour ces pauvres gens. Mais nous fûmes enfin en possession de nos trois coffres, alignés devant notre maison. En un tour de main le couvercle est enlevé : le zinc a été respecté à la douane ! Miracle et bénédiction ! Grâce à mon système de fermeture, en un clin d'œil le couvercle se détache, net et sans bavure coupante, et, pour soustraire nos richesses au cercle compact de curieux qui les entourent, je les apporte à Madeleine à la maison.

Quelles surprises ! et que de surprises ! Tout arrive dans un parfait état, absolument sec et propre. Cela double la joie du déballage. C'est la joie du fouilleur de Pompéi unie à celle du chercheur d'or ! le privilège du marin et du missionnaire : ouvrir une caisse de la maison !

Les trois caisses qui nous sont arrivées, après huit mois et deux jours de voyage, contenaient justement ce dont nous avons besoin tout de suite, ou tout au moins de suite... Et outre l'utile, il y avait l'agréable, et le charmant, des gâteries sans nombre qui ne figurent pas sur nos factures !...

<sup>1</sup> Liénard écrit cette lettre de Séfoula ; M. Coillard était à Léalouyi.

Hélas ! nous n'osions pas trop dire notre joie, parce que nos amis de Prosch venaient justement de déballer une caisse de provisions emballée à Port-Elizabeth sans soin ni précautions, sans zinc ni rien de semblable. C'était une bouillie puante de farine et de soude, de pommes de terre et de bleu de lessive, quelque chose à faire pleurer ! L'autre jour, même tristesse avec du cacao éventré par la douane. Et, après ces déboires, pas moyen de réclamer ni de se plaindre. C'est la pluie de ces derniers jours qui a fait presque tout le mal. Le Zambèze a achevé la lessive.....

...Hier à Séfoula, je vis une des fillettes de M<sup>me</sup> de Prosch, qui venait de laisser tomber un morceau de sucre au moment où elle rentrait dans la salle à manger. Toute confuse, elle s'arrête sur le seuil, regarde le morceau dans la poussière, puis regarde si on l'a vue. Je la fixais, et quand son regard croisa le mien, je fis une petite mimique qui voulait dire : « Eh bien ! eh bien ! qu'a-t-on fait ? » La pauvre fillette (10 ans peut-être) baisse les yeux, se détourne et rougit. Elle était désolée du petit accident, et surtout de mon regard réprobateur. M<sup>me</sup> de Prosch survient et la console en lui donnant le morceau.

Pourquoi ce trouble ? Ce n'est pas crainte, pas sentiment spécial à mon égard. Elle ne me connaît pas et n'a rien à faire avec moi. Seulement elle avait l'intuition qu'elle avait fait une chose mauvaise, et qu'un *morouti* la désapprouvait : c'est le début de la morale. Mettez Dieu au lieu du *morouti* : c'est le début de la religion morale...



# **NOTES SUR LE ZAMBÈZE**





## NOTES SUR LE ZAMBÈZE

---

Jacques Liénard disait, dans une lettre particulière : « Si un volume sur le Zambèze même (un pendant du *Madagascar* de M. Eynard), n'est écrit par personne, dans quelques années, si Dieu me prête force et vie, je me propose bien de l'écrire. Mais, comme je le conçois, c'est une œuvre sérieuse et de longue haleine... » Les notes qu'il a recueillies sur le Zambèze sont comme l'ébauche de ce grand ouvrage. La forme sous laquelle elles nous ont été conservées ne permet guère d'en publier que des fragments : ils suffiront pour donner une idée de tous les documents qu'en deux ans à peine il avait su rassembler.

## I. — HISTOIRE DES BA-ROTSI

(D'après l'ouvrage de Frédéric Stanley Arnot :  
« GARENGANZÉ »)

Environ vers 1810-1820, la tribu des Bassoutos, appelée Makololo, vivait dans la contrée maintenant occupée par les Bahlaping, dans le sud du Betchouanaland. Deux frères, Sébitouané et Moshesh, eurent une dispute au sujet de la primauté, et ils décidèrent de se séparer, Sébitouané allant au nord et Moshesh, un peu plus tard, allant au sud. Sébitouané s'ouvrit par la force un chemin à travers les tribus des Betchouanas, prenant dans chaque tribu de grands troupeaux, et il alla de l'avant, avide de nouvelles conquêtes.

Après avoir vaincu les Matabélés, il arriva au Zambèze en 1823. Il eut vite fait de s'emparer du territoire des Ba-Toka, et dès cette première année, il remonta la rivière jusqu'à Séchéké. Toutes les tribus du Machi (cours moyen du Chobé) et du Haut-Chobé (Quando) se soumirent à lui, après de grands massacres, et il fut bientôt le chef d'un immense pays.

A cette même époque, Molonda, chef des Ba-Rotsi, mourut, et, comme c'est ici souvent le cas, ne laissa aucun héritier reconnu tel pour prendre sa charge. Deux héritiers supposés étaient sur le point d'en venir aux mains, quand le plus fort et certainement le plus sage, descendit la rivière, et invita le grand chef Sébitouané à prendre possession du royaume des Ba-Rotsi. Sans doute, la force tint lieu du droit en cette affaire, et le parti le plus

faible des Ba-Rotsi s'enfuit en remontant la rivière, et l'on me dit qu'il jouit d'un heureux et paisible petit royaume, tout à lui, dans une belle contrée des plus saines.

GÉNÉALOGIE DE LÉWANIKA <sup>1</sup>

MOLONDA † 1823

LITIA 1	MOKOBÉSO (tué) 1	SÉPOPA succède roi aux Makololo de...
Trois fils. Trois filles	Mouanaouéna	à 1876 1
L'ainé Léwanika est roi depuis 1876	chef en 1876 battu par Léwanika	Son héritier meurt en 1873 sans être roi.

Sébitouané mit à mort beaucoup de vieillards et de prétendants, ou rois manqués, parmi les Ba-Rotsi.

Molonda laissa trois fils, trop jeunes pour être rois : Litia, Mokobéso, Sépopa.

Mokobéso fut livré aux Makololo pendant qu'il essayait de se cacher chez les Mangéti, et tué. Litia mourut quelque part de mort naturelle, et l'ainé de ses fils est le roi actuel. Sépopa s'enfuit chez les Niamboumbo.

Mais retournons à l'histoire des Makololo. Beaucoup de chefs de Sébitouané étaient tout à fait contre sa politique de prendre tout le pays et tant de peuples. « A qui, disaient-ils (ce propos a

<sup>1</sup> La docteur Holub dit que le père de Malounda était très respecté du peuple et s'abstenait des cruautés habituelles aux souverains des Ba-Rotsi.

été rapporté par une vieille femme makololo), à qui laisserez-vous après votre mort la charge de cette grande nation ? Nous, Makololo, nous ne sommes qu'une poignée comparés à tous ceux-ci ! »

A la mort de Sébitouané, Sékéléto, son fils encore enfant, lui succéda. Il fit des tentatives désespérées pour obtenir un grand pouvoir, tuant tous ceux qu'il soupçonnait d'avoir quelque pouvoir dans sa tribu ou dans les autres. Sékéléto, au milieu de sa vie, fut atteint de la lèpre, et mourut misérablement<sup>1</sup>.

Son fils et héritier étant trop jeune pour régner, l'oncle de l'enfant, Bololo, fut nommé régent. Une dispute qui s'éleva entre Bololo et son frère suscita une guerre civile. Les Ba-Rotsi de la Haute-Rivière qui attendaient une occasion, avec Sépopa à leur tête, descendirent et tombèrent sur les Makololo qui périrent jusqu'au dernier homme. Seules des femmes et de petites filles eurent la vie sauve, et un ou deux petits garçons furent sauvés, comme Moïse, parce qu'on les avait cachés. Ces femmes makololo continuent à vivre une vie malheureuse, en exil dans une race qu'on les avait toujours engagées à considérer comme des chiens et des esclaves.

Aussitôt que les Ba-Rotsi eurent remporté la victoire, ils mirent à leur tête Sépopa, et rassemblèrent leurs forces à la Vallée. En même temps les Ba-Toka rappelaient leur chef exilé. Aussitôt Sépopa descendit et lança un défi à cet homme. Après un terrible combat, les Ba-Rotsi furent

<sup>1</sup> Sépopa dit à Holub (II, p. 222) que tout le corps de Sébitouané était devenu une masse d'ulcères.

vainqueurs, et depuis lors les Ba-Toka ont toujours été tributaires des Ba-Rotsi. Toutes les autres tribus d'alentour reconnurent Sépopa, et il fut leur chef suprême. Sépopa, quoique souvent à la Vallée, préférait vivre à Séchéké, afin de pouvoir commercer avec les blancs<sup>1</sup>.

Les chefs Ba-Rotsi, laissés à eux-mêmes, avaient le loisir de nourrir leur mécontentement et de machiner leurs plans contre Sépopa. Enfin, il y a sept ou huit ans (c'est-à-dire en 1876), ils partirent en grand nombre de la Vallée, se dirigeant vers Séchéké. On informa Sépopa du danger qu'il courait, mais il ne voulut pas le croire. Au dernier moment il s'enfuit pour sauver sa vie, mais une balle d'un des siens le tua.

Les Ba-Rotsi élurent alors comme chef Mouanaouéna, fils de Mokobéso, le neveu de Sépopa. Il forma un plan pour venger la mort de Sépopa et pour tuer les chefs de la rébellion, mais il rencontra un nouveau chef (Robosi ou Léwanika). Après un rude combat, il fut mis en fuite, et un de ses serviteurs le tua pour venger la mort de son frère.

<sup>1</sup> Si la tyrannie de Sépopa et ses cruautés ont pu durer si longtemps, dit le docteur Holub, c'est qu'il possédait, dans son conseil privé, deux vieux sorciers païens d'une très grande réputation. On était persuadé qu'ourdir un complot contre le roi était inutile, parce qu'il serait certainement déjoué et qu'on y trouverait la mort. Mais il arriva qu'un certain talisman, qu'il avait exhibé en public et proclamé infallible, manqua son effet. Les écailles tombèrent des yeux de la foule. On comprit enfin que toutes ses prétentions n'étaient qu'hypocrisie et fraude; et c'est à partir de ce moment qu'on se préoccupa de le jeter à bas de son trône. (Holub, II, p. 241.) Traduction libre. Holub écrivait en 1875.

L'exploit suivant de Léwanika fut de tuer un grand nombre de Mambounda qu'il croyait en faveur de quelque autre chef. Puis il fit la guerre aux Mashoukoulouboué, et fit un immense butin de bétail (lettre de M. Westbeech du 5 octobre 1882 : « Le roi doit avoir à la Vallée environ 20,000 têtes de bétail pris à la guerre. ») Cependant Léwanika est un être lâche et timide. Il semble avoir été mis sur le trône par une troupe de meneurs. Mais lui-même n'a rien de ce qui fait un chef ou un souverain.

## II. — UN LISEUR DE PENSÉES AFRICAINE

*(D'après l'ouvrage de Stanley Arnot)*

Ces devins de profession sont, sans aucun doute, des gens dégourdis, bien qu'ils soient des coquins. Le secret de leur art est dans la constante répétition de chaque chose qui a pu arriver à propos du malheur qu'ils ont été appelés à expliquer, jusqu'à ce que, en fin de compte, ils tombent sur ce qui est dans l'esprit de leurs clients.

Comme les gens sont assis autour de lui et répètent les mots du devin, il est aisé pour lui de découvrir dans le ton de leur voix, ou de lire sur leurs figures, ce qui, d'après leurs soupçons, est la cause de la calamité.

Un homme, que j'ai connu, avait un chien favori qui fut attaqué une nuit par un léopard, mais qui réussit à échapper, tout en laissant dans sa lutte un de ses yeux. Pour déterminer la raison de ce malheur, le propriétaire fit appeler, de l'autre côté de la Vallée, un de ces devins.

Quand l'homme arriva, on lui dit qu'un malheur était survenu à mon ami, et on lui demanda de trouver par divination ce que c'était.

Commençant dès le matin, il s'enquit de la famille de l'individu qui l'avait fait consulter, sans mentionner son nom. Tous les membres de la famille et leurs alliés, hommes et femmes, jeunes et vieux, présents et absents, furent passés en revue avec soin.

Ne trouvant aucun indice, il laissa les parents, en vint au bétail, et consulta l'esprit sur son compte. Mais, ne recevant encore aucune réponse, il continua son enquête par les chèvres. Ici encore il ne fut pas satisfait : aussi pensa-t-il enfin au chien. Sur les figures et au ton de voix de l'auditoire, il n'était pas difficile de discerner qu'il avait touché juste, et, après des heures de fastidieuse attente, l'oracle, — parlant naturellement par les os et par les ongles, — déclara que quelque chose était arrivé au chien. Ce fut comme un soulagement.

Il demanda alors si le chien était mort, puis s'il était volé, puis s'il était blessé. Lisant avec adresse la réponse à leur contenance, il déclara : « Oui, il est blessé. »

Continuant à suivre sa piste, il mentionna tout ce qui aurait pu lui arriver, l'auditoire répétant machinalement ses questions, jusqu'à ce qu'enfin il demanda à l'esprit : « Était-ce un léopard ? » Tous les assistants semblèrent se réveiller, quand ils dirent en écho : « Était-ce un léopard ? » tout en se jetant les uns aux autres un regard de satisfaction. « Oui », répondit le devin. Et tous de s'écrier : « C'était un léopard ! »



Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait encore rechercher la cause du malheur. Quel démon a pu pousser ce léopard particulier à attaquer le chien de cet homme riche ! Il fallut poser d'autres questions et continuer le même manège. Enfin, vers le soir, le devin arriva précisément à cette même conclusion, à laquelle le maître du chien avait abouti dès le matin en apprenant le malheur arrivé à son chien, c'est-à-dire que l'esprit du père de l'une de ses femmes avait été offensé par sa longue absence de son village et de sa famille, et qu'il avait employé le léopard pour arracher l'œil de son chien, dans le dessein de lui faire courtoisement comprendre qu'il était temps pour lui de retourner à son propre village.

### III. — LES ENGAGEMENTS DE LEWANIKA AVEC LA B. S. A. C. <sup>1</sup>.

Le roi accorde, au nom de son peuple, à la B. S. A. C., dans tout son territoire présent ou futur <sup>2</sup> le droit absolu :

- 1° De commerce et de manufacture,
- 2° D'exploiter diamants, or, charbon, pétrole et tous minéraux (sauf réserve) ;
- 3° Tous les travaux publics ;
- 4° Tous les établissements de banque ;
- 5° Le droit de frappe ;

<sup>1</sup> British South Africa Company.

<sup>2</sup> Ceci est contesté en 1900. Les Ba-Rotsi prétendent n'avoir parlé que de la rive gauche du fleuve. Pour les satisfaire la Compagnie accorde quelques réserves.

6° Les manufactures et importations d'armes et de munitions ;

7° Le protectorat en général, tous les procès entre blancs et entre blancs et noirs. Le roi se réserve les cas entre noirs.

Le roi réserve ses droits de royauté sur son peuple. Des concessions de terrain ne pourront être faites que dans le Botoka et le Boshoukoulomboué sur l'approbation du roi. On devra respecter les champs des indigènes, leurs villages, kraals, fontaines, etc.

La Compagnie protège ; mais ne promet aucune aide au roi vis à vis de ses sujets.

En outre la Compagnie promet aide et assistance, en vue de l'éducation et de la civilisation des indigènes sujets du roi, par l'établissement, le maintien et la dotation d'écoles et d'établissements industriels et par l'extension et l'installation de télégraphes et de services réguliers de poste et de transports ; et, comme un signe de relations amicales entre le roi et la Compagnie, celle-ci accorde de nommer et d'entretenir un résident britannique, avec une suite et une escorte convenables, pour résider d'une façon permanente avec le roi.

Wankie, Les Chutes et Kazoungoula sont les postes officiels du pays.

La chasse de l'éléphant est interdite ainsi que celle du gros gibier. C'est la propriété exclusive du roi.

L'immigration ne sera autorisée qu'après l'avis du roi.

Les indigènes ont un droit absolu à leurs mines de fer de Kachengé, Kabako, Lézowé, Motondo,

Kataba, Kamœngo, Dunda, Salaba, et Mosimbisi. Mais pour le reste, les indigènes n'ont pas droit exclusif au fer trouvé dans le pays.

Le roi s'engage à combattre la sorcellerie et l'esclavage.

Comme conséquence de la concession, rente annuelle de 850 livres sterling ou en marchandises.

Approuvé en Angleterre par la Compagnie, en 1900. Le major Coryndon rapporte ce document à Léalouyi, où il est signé, le mercredi, 17 octobre 1900.

#### IV. — LE CARACTÈRE DES BA-ROTSI

Holub trouve les Ba-Rotsi plus habiles, plus industriels, plus actifs qu'aucune autre tribu au sud de l'Afrique, mais aussi plus superstitieux qu'aucune autre, et très dégradés au point de vue moral.

« Le mal le plus enraciné en eux, écrit-il, est peut-être leur superstition. Sur ce point, ils sont de beaucoup pires que les autres tribus du sud de l'Afrique : seuls les Zoulous et les Matébélés pourraient peut-être leur être comparés. Ce vice est démontré et rendu plus grave par la multitude de vies humaines sacrifiées pour le satisfaire. La maison royale<sup>1</sup> du Zambèze est le vrai terrain de la superstition. La magie est le prétexte sous lequel les pires atrocités sont commises, et le peuple, associant ces crimes avec les souverains qui les sanctionnent, apprend à la fois à craindre et à haïr ses gouvernants. Délivrer le peuple de cette

<sup>1</sup> Le dernier meurtre de sorcier (1900) a été commis à propos de la mort d'un fils du roi.

contrée de sa crédulité superstitieuse, serait écarter le plus grand obstacle qui puisse arrêter sa future civilisation. »

Le roi a un pouvoir domestique et nomme son successeur. Mais celui que Sépopa nomma en est mort.

Aucun homme ne peut posséder quelque chose que le roi ne possède pas. M. Coillard montrant au Gambella actuel un nouvel aiguise-couteau, celui-ci admire et demande : « Est-ce que le roi l'a vu ? » C'est un souvenir du passé.

#### V. — LA MUSIQUE CHEZ LES BA-ROTSI

Comme instruments de musique Holub cite :

La sérimba (marimba) qu'il distingue des silimbass. C'est un instrument à cordes de palmier.

Cloches de fer simple, sans battant, ou avec un ou deux battants.

Crécelles.

Gourdes pleines de graines sèches.

Les tambours (moroupa), et tambour de guerre peints en rouge sang et pleins de chair sèche et d'os, surtout d'os de doigts d'enfants vivants de parents distingués, supposés amulettes préservant Séchéké du feu et du carnage. (On sait qu'ils n'ont rien préservé).

Pour ce qui est de l'impression produite par la musique zambézienne, voici ce qu'écrit Holub :

« Les mélodies des Ba-Rotsi sont un peu monotones, mais elles sont très nombreuses, et elles sont d'un tel caractère qu'il est évident qu'un peu

de culture les améliorerait bien vite. Sans doute le jeu ordinaire des différents instruments est purement mécanique. Mais, parmi les joueurs de serimba du roi, je remarquai deux vieillards à tête grise, qui faisaient vraiment preuve d'une certaine dose de goût musical. Tandis qu'ils fredonnaient, je pouvais entendre que leurs voix allaient juste en mesure avec leurs instruments, descendant graduellement jusqu'au murmure dans les parties pianissimo, et s'élevant graduellement jusqu'au forte quand l'air le demandait. Leur jeu faisait un agréable contraste avec les cris discordants du chef tambour, qui s'efforçait de lutter avec le vacarme produit par son énorme instrument. »

Holub aurait pu écrire ceci à Léalouyi actuellement. Ce qui confirme sa remarque, c'est que les joueurs de serimba, aussi bien que les joueurs de tambour, font un long apprentissage. Le rythme des tambours, surtout des tambours de guerre, est très difficile, et leur jeu très fatigant. Sur le sérimba, on ne fait guère qu'accompagner des mélodies.

## VI. — LES OISEAUX DU ZAMBÈZE

a) Livingstone cite le *pluvianus armatus* (setulatsipi) dont le cri pourrait se rendre ainsi : tinc-tinc-tinc. C'est un ami du crocodile, dit-on.

b) Le *plotus*, palmé, au bec crochu : il pêche de nuit. Emin Pacha cite au Soudan le *plotus melanogaster*.

c) *L'oiseau à ciseaux* (est-ce le *rhynchopina* ?) à mandibules inégales.

d) *Le nongoro noir* (*anastomus lamelligerus*).

e) *Les mouettes* (procellaria).

f) *Les oies* (anser leucagaster, à éperons, anser melanogaster, à éperons).

g) *Le pélican*.

h) *Le parra africana*; oiseau aquatique, à des jambes longues. Emin Pacha rapporte qu'il existe aussi sur le Nil.

i) *Les canards*. Les gros canards sont gris avec une barre verte sur leurs ailes, bec jaune (saamba). — Les petits (lifouli) ont le ventre gris, le dos brun, les pattes noires, le bec rouge ou noir, les ailes barrees de teintes café au lait; les plumes du dos sont couleur terre de Sienne avec liséré fauve.

j) Holub parle de l'*écumeur bariolé blanc et noir*, avec mandibule inférieure très allongée.

k) *Le darter*; au cou de serpent, dont on ne voit que la tête quand il nage (*Plotus cougensis*). Il existe seulement à l'Est de la colonie du Cap et de nouveau à partir du Zambèze vers le Nord. Ces animaux, à cou si étroit, peuvent cependant avaler des poissons gros comme la main.

l) *L'ibis* dont il existe deux variétés :

Le hagridash ou *Tantalus Capensis* dont le cri est wa-wa-wa;

L'*ibis religiosa* qui vit en troupes.

m) *Le grand aigle pêcheur*, blanc et noir, que les indigènes dépouillent de ses proies.

n) *Les mangeurs d'abeilles*.

o) *Les grues*<sup>1</sup>.....

<sup>1</sup> Il est presque inutile de remarquer que de semblables énumérations ne prétendent pas être complètes, ni même toujours et absolument exactes : elles ne sont qu'un témoignage de la curiosité toujours en éveil et de l'activité multiple du missionnaire.

## VII. — LA PÊCHE AU ZAMBÈZE

La pêche varie suivant les époques :

a) DANS LA RIVIÈRE, toute l'année, *pêche à la lance*, mais surtout de juin à novembre. D'une façon intermittente, *pêche à la nasse*; dans les affluents, avec des *claires de roseaux*; dans les bras de la rivière, *pêche au filet barrage*.

b) DANS LES ÉTANGS (qui ne sont des lacs que pendant la saison sèche), de juin à janvier, *pêche à la lance*, *pêche avec des claires et des nasses*, *pêche avec les grands filets*.

c) DANS LES PASSAGES DE LA PLAINE par où arrivent ou s'écoulent les eaux d'inondation, de janvier à juin *pêche à la grande nasse* entre *claires* ou *barrages*.

d) DANS LA PLAINE INONDÉE, *pêche aux barrages*, dans les mares artificielles se desséchant. *Petits barrages* avec nasses en jonc, surtout du côté de la forêt, *pêche à la lance et à la main*.

La pêche à la ligne est un jeu d'enfant plutôt qu'autre chose.

## VIII. — JEUX D'ENFANTS

Le grand jeu des enfants zambéziens, c'est le bain. Holub dit : « Même la peur du crocodile ne peut réussir à faire renoncer à son bain un Zambézien. On va se baigner là où une plage de sable permet de voir arriver l'ennemi, ou l'on se baigne en bandes et en canots, en faisant autant de bruit que possible. » — J'ai noté à Léalouyi que les canotiers, arrivant d'une course, se mettent à l'eau

avec délices dès qu'ils arrivent. Des fillettes demandent à aller se baigner au canal, *la nuit*, plutôt que pas du tout. Le bain est le grand amusement des petits Léalouyiens : ils nagent comme des poissons et des chiens, et restent longtemps sous l'eau. (De là, le tour que Sémondji put jouer sur le *Dunvegan Castle* à toute l'assistance en restant sous l'eau plusieurs minutes (?) dans la bassine des jeux de *la ligne*).

Quand ils ne peuvent pas se baigner, ils se contentent d'ablutions ; ils se rincent la bouche et se lavent avant et surtout après chaque repas. (Cependant Holub cite une coutume de la cour de Sépopa où l'on servait, en guise de lavabo après le repas, un fruit à écorce savoureuse qu'on roulait dans ses doigts gras).

Un autre jeu est celui de *la boule* (motte ou courgette) qu'un des joueurs fait rouler entre deux rangées de partenaires, armés de flèches de bois pointu, avec lesquelles ils s'efforcent de transpercer la boule. C'est un jeu de la saison des pluies. Peu d'enfants y sont adroits. J'y ai vu beaucoup jouer à Séfoula...

## IX. — LES MŒURS DU CROCODILE

Quand le crocodile s'est emparé d'une proie qu'il ne peut avaler d'une bouchée, — homme, antilope ou tête de bétail, — il l'entraîne au fond de l'eau, jusqu'à ce que la cessation de toute lutte lui prouve qu'il n'a plus à craindre aucune résistance de la part de la victime. Alors il desserre



ses mâchoires d'airain et laisse aller la proie. Un seul crocodile ne peut mettre en pièces un corps fraîchement tué. Il doit attendre que se produise la décomposition organique, et que les gaz qu'elle engendre fassent flotter le cadavre : il est alors dans un état qui permet de le déchirer et de le manger, morceau après morceau.

Si un crocodile, qui vient de tuer une proie de grande taille, est distrait par un poisson ou quelque autre proie de petite taille, il abandonne sa grande proie et n'y retourne que la nuit.

Les crocodiles sont particulièrement dangereux à Séchéké. Pendant les quelques semaines qu'y passa Holub, on lui parla de trente personnes enlevées. En 1900, en deux mois, à Séchéké, à Kazoungoula et aux Chutes, le crocodile a mangé sept personnes et un cheval. Au Bo-Rotsé, les crocodiles sont partout pendant l'inondation.

De temps à autre on met un appât flottant, avec un grand hameçon, pour étrangler le crocodile. L'appât (de la viande de chien) est installé hors de l'eau, sur un trépied de roseaux, près de la rive, à 1 mètre ou 1<sup>m</sup> 30 au-dessus de l'eau. Le soir, le crocodile le happe et s'enfuit. L'hameçon lui tient la gueule ouverte et il se noie.

On réservait à Sépopa, pour son dispensaire de sorcellerie, les paupières, les naseaux, et quelques écailles du dos du crocodile.

En novembre 1900<sup>1</sup>, aux environs de Léalouyi,

<sup>1</sup> Un autre homme avait été saisi à Loatilé même, il y a quelques années. Dans le courant de l'année, à Nalolo, une personne a été estropiée par un crocodile. En novembre 1900, autre morsure bénigne.

un homme était occupé, avec beaucoup d'autres, à harponner des poissons dans un étang. Il était dans l'eau jusqu'aux cuisses. Tout à coup, il se sent saisi par un crocodile. Il se dégage et cherche à s'enfuir. Le monstre revient à l'assaut et le mord, en essayant de lui briser le genou<sup>1</sup>. Enfin le malheureux réussit à se dégager et on accourt pour effrayer son ennemi. La victime avait trois empreintes de dents triangulaires, chacune de plus de six centimètres de côté. L'os de la jambe était éraflé (tibia). Cet homme a été soigné à Loatilé. La morsure du crocodile est très mauvaise.

## X. — AGRICULTURE ZAMBÉZIENNE

### *Graminées*

Maïs (mponyé)

Sorgho mabélé (doura) holcus sorghum

deux variétés : mabélé blanc,  
mabélé rouge.

Millet (maoutsa) panicum miliaceum.

Canne à sucre.

Sorgho sucré (sorghum saccharatum).

### *Légumineuses*

Deux espèces de haricots.

Pois souterrains.

### *Cucurbitacées*

Courge potiron (lépousi).

<sup>1</sup> Les gens, commentant l'incident, étaient d'accord pour déclarer : « Ba Eso ! Hasé Nyambé ! » C'est Nyambé qui a empêché le crocodile de briser ce genou qu'il tenait bien cependant.

Courge « Virginie » ronde (léraka) et allongée.  
 Courge « calabasse », deux variétés.  
 Melon d'eau.

Plantes de diverses familles à *tubercules*

Manioc (moandja).  
 Patates douces.  
 Colo-casie.  
 Arachide.

Plantes *introduites par les missionnaires*

Grenadier.  
 Bananier (qui existait, mais pas cultivé).  
 Froment.  
 Riz.  
 Tomate.  
 Citronnier.  
 Haricots.  
 Groseille du Cap.  
 Ananassa sativa, apporté du Bo-Loubalé par M. Schindler.

PROCÉDÉS DE CULTURE

*a)* Dans la forêt: débroussage, abattage de la plupart des arbres coupés à un mètre du sol. Destruction par le feu sur place. — Plantation de maoutsa (millet), sékousouané, moanja (qui devient énorme avec des tubercules de 10 à 15 centimètres de diamètre), un peu avant les pluies ou à leur début.

*b)* Le long de la forêt: surtout champ permanent de moanja, se récolte et se plante toute l'année:

la durée de la plantation s'étend du moment où on l'entreprend jusqu'à la première récolte.

Le blé est semé en juin et se récolte d'octobre à décembre.

Les patates sont replantées après la récolte (en hiver) et sont récoltées pendant l'inondation (de février à juin).

c) Dans la plaine.

Dans les bas-fonds, le maïs semé en septembre et octobre est récolté en janvier-février. — Le tabac est planté au retrait des eaux, en juin.

Sur les éminences, le mabélé, semé au moment des premières pluies, est récolté pendant l'inondation.

### *Outils*

On possède, comme outils, la houe et la hache.

Dans la plaine on trouve des abris surélevés pour les chasseurs d'oiseaux en permanence. — Pour effrayer les oiseaux on suspend des brins d'herbes tordus et noués, comme dans nos campagnes en France<sup>1</sup>.

## XI. — CHARMES ET AMULETTES

Sur une termitière, chez les Ma-Soubiya, Holub remarqua des gourdes fichées sur des bâtons, le col en bas et remplies d'os pulvérisés. Les Ba-Rotsi supposaient qu'elles amenaient la pluie.

<sup>1</sup> Nous regrettons de ne pouvoir publier les catalogues de plantes, d'arbres et d'animaux que Jacques Liénard avait composés : l'énumération en serait peut-être trop sèche, et, assurément, si Dieu ne nous l'eût repris, il nous aurait fourni mille

Quand un orage s'approche et passe, on vous dira : « Ce sont ces voyageurs, là-bas, qui ont eu peur de se mouiller et qui ont persuadé aux nuages de se détourner d'ici, aussi longtemps qu'ils ne seraient pas arrivés à destination. »

Pour éloigner la foudre, on voit souvent, au sommet des huttes, un paquet de plumes noires ou blanches se balançant au sommet d'un roseau. Mais est-ce la foudre ou le mauvais esprit ?

Le docteur Holub dit que la superstition est le pire des maux des Ba-Rotsi. Mais qui le guérira ? Lui et d'autres répondront : la civilisation. Laquelle ? En tous cas, pas celle de ces blancs qui vont, vers Sénanga, déposer des offrandes d'étoffes sur le tombeau de Westbeech ou qui, dans le Mashonaland, vont demander au sorcier en vogue un roseau enchanté pour trouver la piste des éléphants et les faire rebrousser chemin. Devant nous, un noir aura toujours honte de ses charmes.

Contre la souffrance, les indigènes emploient des peaux de serpents sur le front et sur la poitrine ; contre la faim ils se ceignent la ceinture d'une

détails sur chacune de ces fleurs étranges, recueillies avec tant de soin, dont il comptait les étamines, distinguait les pétales, recherchait soigneusement le rang dans la flore des tropiques ; ou bien sur les mœurs et le genre de vie de ces reptiles, ces oiseaux, ces insectes dont il indique soigneusement les plus infimes caractères et qu'il reproduit, au besoin, d'un crayon habile. Nous devons renoncer à publier ces richesses et nous borner à les signaler. Mentionnons aussi un herbier préparé avec le plus grand soin et qui, pourri dans les eaux du Zambèze, n'est plus qu'un amas de feuillets informes où presque rien ne subsiste des trésors amassés par lui.

peau de serpent. Les Makololo mettent une courroie, les Matébélé du calicot :

Sépopa, partant pour la chasse aux éléphants, se fait oindre de diverses médecines pour assurer le succès de sa chasse.

## XII. — DIEU, ESPRIT, VIE FUTURE

### a) Dieu

Le nom propre est *Nyambé*. On le prononce en levant les deux mains et les yeux au ciel : quelquefois le geste seul, sans le mot.

Le nom commun c'est *molimo*, qui a aussi concurremment avec *moriana* le sens d'amulette, et qui se confond quelquefois avec *molemo* (médecine). — Le pluriel fait *balimo* (ancêtres, esprits, esprit qui fait tressaillir un cadavre chaud).

Nyambé, (la providence) envoie les maladies, aide le blé à pousser, délivre du crocodile, fait rater la première cartouche d'un fusil à deux coups : (ce sont des exemples d'attributions divines entendus à Léaouyi).

A l'origine Nyambé c'est le soleil.

Le culte se rend, au soleil levant sur un autel qui repose sur des pieux fourchus, par un sacrifice de blé sur du sable blanc, par le Shouaéléla. J'ai vu des autels à Ngamboé et près de Léalouyi : le culte était encore courant en 1900.

### b) Le monde des esprits

Les charmes (os, dents d'hippopotame, arsenal

dans une gourde suspendue à un pieu) servent à conjurer les esprits.

À Maboumbou, les chasseurs vont de nuit implorer les esprits (de chasseurs défunts ?) près des arbres secs, ou de tombeaux où sont suspendus des os secs blanchis.

### c) *Vie future*

**TOMBEAUX.** — Les Ma-Soubiya mettent des défenses d'éléphants sur les tombeaux de leurs chefs, pour les consoler de leur départ de chez eux, ou pour se rendre propices des êtres aussi près de Nyambé.

Sur la tombe du chasseur<sup>1</sup>, on dépose des trophées, sa pipe, unealebasse. Sur celle du roi, à Liroundo, se trouve une vieille épée moyen âge.

Il y a une sépulture différente pour les chefs Ba-Rotsi et les chefs étrangers.

**PRIÈRES SUR LES TOMBEAUX.** — On y dépose une offrande : le gardien du tombeau exploite cette habitude, mais elle provient d'une croyance sincère.

On peut signaler aussi cette locution : un mort s'en retourne chez ses pères, *bontaté*.

<sup>1</sup> Un chef de Ma-ngété est mort à Léalouyi en 1900; on nous dit : On ira l'enterrer au letsulo des étrangers, au N.-O. de Liroundo (parce qu'il y a là-bas des arbres, condition essentielle). S'il était mort chez lui, on l'aurait enterré près d'un arbre avec attirail habituel et trophées.

A la chasse, ses gens seraient allés tuer du gibier, l'auraient oint de sang et l'auraient couché dans sa tombe : le tout accompagné de cérémonies magiques du Ngaka « afin qu'il leur laisse sa science de chasseur, et qu'il ne vienne pas les déranger ou les tuer pendant qu'ils chasseront plus tard. »

Cet homme n'a eu que deux jours de maladie.

## XIII. — ARCHITECTURE ZAMBÉZIENNE

a) *Hutte primitive des Ba-Rotsi*

(Avant les Makololo), on la trouve encore aux Mafoulo et dans tous les campements <sup>1</sup>.

Construction (ho hloma : planter) :

1° On trace sur le sol un rectangle que l'on défriche et nettoie.

2° On plante sur les quatre faces du rectangle des branches vertes défeuillées de 0<sup>m</sup>,03 à 0<sup>m</sup>,06 de diamètre au gros bout (appelées Makobela) et de trois mètres et plus de long.

3° On réunit en un faisceau et on tresse l'extrémité des branches formant les deux petits côtés.

4° On réunit, par deux ou trois fortes branches posées horizontalement, les deux faisceaux ainsi formés.

5° On courbe et on fixe, sur ce faite, les branches formant les deux grands côtés et on lie tous les bouts de bois avec des écorces. On obtient ainsi une carcasse légère et solide.

6° On couvre avec des herbes tranchantes ou du mosouéla (longue herbe flottante) et de l'écorce.

MESURES :	longueur	2 à 3 <sup>m</sup>
	largeur	1 <sup>m</sup> ,50 à 1 <sup>m</sup> ,80.
	hauteur	1 <sup>m</sup> ,20 à 1 <sup>m</sup> ,80.
	porte	1 <sup>m</sup> × 40 cent.

<sup>1</sup> Même type simplifié dans les campements volants.

1° Piquez en terre deux pieux fourchus.

2° Posez au-dessus un troisième pieu.

3° Du côté du vent posez des branches et des herbes et vous aurez l'abri zambézien, le plus simple pour les voyageurs.



*b) Même hutte perfectionnée***Construction :**

1° On plante deux ou trois pieux fourchus de 0<sup>m</sup>,08 à 0<sup>m</sup>,12 de diamètre, et de 2<sup>m</sup> à 3<sup>m</sup> hors de terre, en ligne. On fixe une longue pièce de bois sur les fourches.

2° On les entoure d'un rectangle de 2<sup>m</sup> × 4<sup>m</sup> (ou plus) formé par des pieux moindres, mais fourchus eux aussi, et d'un mur de roseaux.

3° Troisième enceinte de pieux fourchus plus courts encore (1<sup>m</sup>,50 à 2<sup>m</sup>).

4° Avec des pieux minces (de 0<sup>m</sup>,05 à 0<sup>m</sup>,08) on fait une charpente qui porte sur les deux rangées extérieures et vient reposer sur le faite. On pose, longitudinalement et dans le sens des petits côtés, des gaules ou des roseaux pour tenir l'herbe.

5° On couvre d'herbe à 20 cent. d'épaisseur. Cela forme une maison à une ou deux chambres de 6 à 20 mètres carrés (intérieur) avec veranda de 0<sup>m</sup>,50 à 0<sup>m</sup>,80 destinée à protéger les murs. A Léalouyi ce sont des maisons semi-temporaires ou des maisons pour dépendances (magasins etc). Ces maisons du roi s'appellent *Kouando*.

*c) Huttes des Makololo.***Construction :**

1° Tracer un cercle sur le sol.

2° Creuser, suivant cette ligne, un sillon de 0<sup>m</sup> 10 à 0<sup>m</sup> 20 de largeur et de 0<sup>m</sup> 20 à 0<sup>m</sup> 30 de profondeur.

3° Planter dans le sillon des roseaux, sur une épaisseur de deux roseaux à 0<sup>m</sup> 05, suivant la grandeur de la hutte et les ressources du propriétaire. A la forêt, on remplace les roseaux par des branchages : ou bien, pour les maisons temporaires, on met quelques pieux et les interstices sont bouchés avec de l'herbe forte (système des esclaves et des sylvains).

4° On lie les roseaux avec des faisceaux de roseaux horizontaux. On met deux ou trois liens doubles intérieurs et extérieurs.

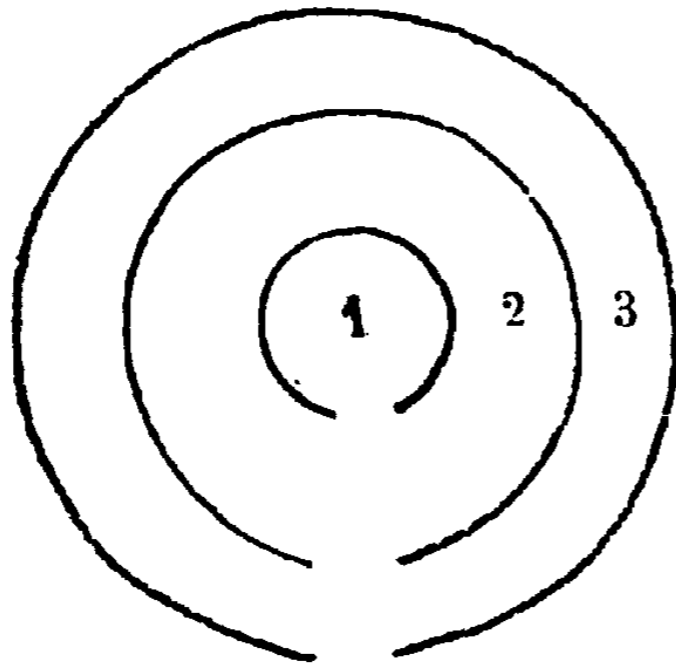
5° Pour le toit, on pose un pieu en terre, et, en les appuyant à son sommet, on tresse ensemble les extrémités d'une dizaine de longues branches disposées en cercle. On lie ces branches par des cercles, on en ajoute d'autres, et on les lie en allant du sommet à la périphérie, de façon à former un chapeau chinois.

6° Crépissage triple intérieur et extérieur. Crépissage et brettage du sol : ornements de la porte.

Les cuisines sont faites de la même manière, sauf que les piquets seuls sont dressés, ou en arrêtant les murs à mi-hauteur pour laisser passer la fumée ; les temples sont construits comme une cuisine très réduite.

*d/ Hutte royale des Ba-Rotsi*

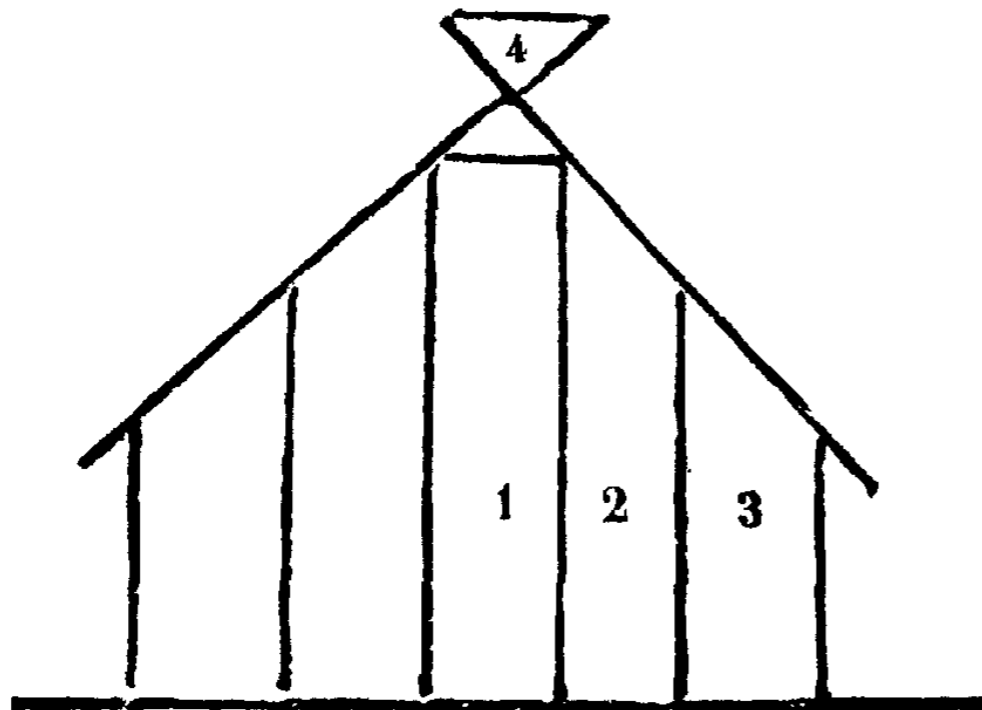
Celle-ci est réservée aux chefs.



PLAN

- 1° Hutte intérieure.
- 2° Corridor intérieur.
- 3° Véranda avec demimuraille extérieure ou pieux.

Le tout est entouré d'une grande cour (lébalélo) en roseaux.

*Coupe*

DIMENSIONS

- 1° Diamètre (2 à 3<sup>m</sup>)
- 2° Largeur (1 à 2<sup>m</sup>)
- 3° Largeur (0<sup>m</sup>60 à 1<sup>m</sup>50)
- Diamètre total 6<sup>m</sup> à 10<sup>m</sup>.

DIMENSIONS

- 1° Hauteur 3 à 5<sup>m</sup>
- 2° Hauteur 2 à 3<sup>m</sup>
- 3° Hauteur 1<sup>m</sup>50 à 2<sup>m</sup>
- 4° Pignon de 4 à 6<sup>m</sup> au-dessus du sol.

## XIV. — LE BORÉNA

D'après Holub il y a quatre classes de chefs :

1° Les officiers d'état : le commandant en chef, le gardien de l'arsenal, le capitaine de la garde, le capitaine des jeunes guerriers. Le Gambella lui est inconnu.

2° Les gouverneurs des provinces importantes (Koshi).

3° Les chefs de villages, chargés de transmettre le tribut (Khosanas).

4° Le conseil privé du roi (Likombo), en fait supérieur à la troisième classe, et qui comprend le bourreau, cinq ou six médecins, l'échanson, un ou deux policiers, le chef des pêcheurs, le chef des canots. Dans les mains du roi c'est un simple instrument pour ses cruautés.

*Remarques.* La classe 4° est certainement avant la classe 3° : elle a pris, du temps de Léwanika, une grande importance, et la famille royale en fait partie à divers titres. Les policiers sont maintenant hors du conseil privé.

A Léalouyi le roi porte le nom de Litia, roi des Ba-Rotsi (son sceau porte cependant le nom de Léwanika).

Son premier ministre et son porte-parole est Séopé, nom de charge du Gambella.

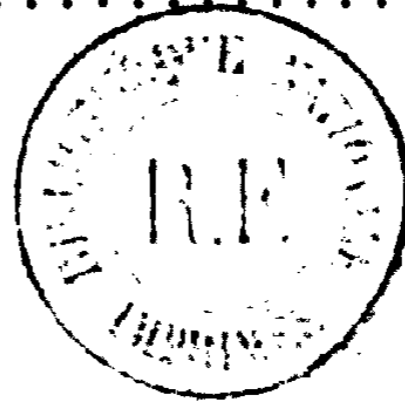
Depuis 1899, elle est occupée par Mokamba <sup>1</sup>.

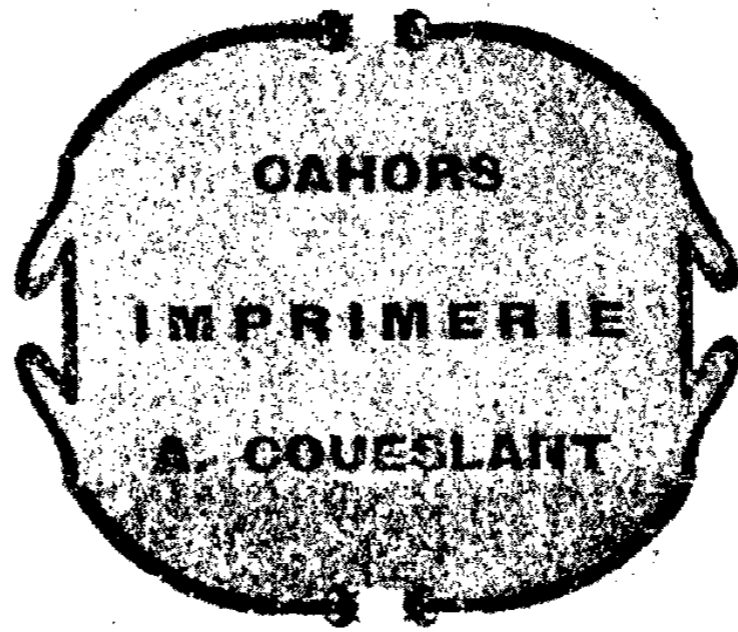
<sup>1</sup> Entre autres détails sur les mœurs des Ba-Rotsi, notons cette réminiscence (ou ressemblance) du déluge de Noé : les vieux Ba-Rotsi parlent de « Mei a Loungouangoua », c'est-à-dire les eaux de la grande inondation qui aurait autrefois anéanti la race humaine.

# TABLE DES MATIÈRES

---

NOTICE BIOGRAPHIQUE.....	7
JOURNAL.....	77
LETTRES.....	99
NOTES SUR LE ZAMBÈZE.....	277





OAHORS

IMPRIMERIE

A. COUESLANT